

DE-CI... DE-LÀ

II

**Vagabondages dans des avenues anecdotiques,
historiques, régionales et diverses**

Jean-Marie Barras
2019

PRÉFACE

Un vieux monde pour les jeunes

A chaque nouveau *De-ci... de-là*, c'est parti : on embarque pour ce paradis rustique nommé *Dans le temps*. Jean-Marie Barras est un inépuisable réservoir d'histoires. Son esprit bat la campagne, coud les anecdotes, rapièce les souvenirs. Il brode, coupe, épingle, tricote, récupère, tisse des perles partout. C'est notre grand couturier du passé. Mais les jeunes le liront-ils ? Non, bien sûr, car la jeunesse de 2020 est épargnée de toute nostalgie pour une époque qu'elle n'a pas connue.

L'ancien monde, pourtant, a de quoi faire rêver les jeunes en lutte contre la surchauffe planétaire. Le fond de l'air y était encore frais, il n'y avait pas d'hiver sans neige. Les villages comptaient des auberges, boulangeries, boucheries, épiceries et magasins, on y consommait *local*. Sans négliger les produits de luxe, c'est-à-dire fruits et légumes du jardin, poulets et œufs du poulailler, lapins du clapier et eau du robinet.

Si nos jeunes écologistes savaient ! Dans ce monde sans guère de plastique, jusque dans les années 1960, on allait chercher le lait à la laiterie avec un bidon en fer-blanc. On se chauffait en mettant des bûches dans le fourneau, on portait des vêtements jusqu'à l'usure et même au-delà. L'eau du bain - encore fallait-il avoir une baignoire - servait à deux, trois ou quatre personnes de la famille. Tout s'économisait, rien ne se perdait. Avec ça, dans cet autrefois à faible trafic automobile et ferroviaire, les gens vivaient très bien sans jamais prendre l'avion, Les animaux y avaient de la place, les hommes y avaient le temps. Leur quotidien était fait de joies simples. Quel ancien n'a pas le souvenir de quatre-heures féeriques pris à la ferme du grand-père ? Pain, fromage, lard et thé à la cannelle : le bonheur avait ce goût-là.

Oui, tout cela et mille autres aspects plairaient à la jeunesse actuelle. Las ! Il faudrait vite la ramener sur terre, lui raconter aussi les rudesses de ce vieux monde. Chers petits, ne rêvez pas ! Dans ce temps ni digital ni numérique, vous ne tiendriez pas un jour. Et par peur du régent, prêt à lui tirer les tresses, votre amie Greta irait sagement à l'école.

Pascal Bertschy

AVANT-PROPOS



Des symboles aux faits

A l'avant-plan, une vaste région collinaire parsemée de forêts, de villages, de hameaux. Au loin la dentelle blanche des Préalpes coupée de sombres contreforts. Et, barrant le paysage sur la droite, une colline cousine d'une montagne, le Gibloux. C'est la contrée de ma famille, fraction de notre canton de Fribourg. Et tout un symbole. Montagnes et imposante colline suggèrent les événements saillants, tristes ou plaisants. La plaine et ses forêts évoquent une vie ordinaire qu'on souhaite paisible. Quant aux villages, bâtis et habités par les humains, ils nous proposent une multitude de souvenirs.

De-ci... de-là présente de brefs aperçus sur ces humains et leurs champs d'action, ordinaires ou chargés d'histoire, qu'ils soient de jadis, de naguère ou d'aujourd'hui. Des aspects de la vie quotidienne d'une population soumise autrefois à un dur labeur, à la parcimonie, à une religion contraignante mais adornée de multiples fêtes, à une discipline scolaire stricte et à une hygiène très rudimentaire. Des exigences allégées au fur et à mesure que se succédaient les décennies. Une vie sociétale aussi, dotée à travers les âges d'un large éventail humain qui s'étendait de gens tout simples à des artistes, des artisans ou des personnalités politiques. Les vagabondages proposés dans cet ouvrage dépassent parfois les frontières cantonales, mais d'évidents rapprochements sont sous-entendus.

Une table des matières diversifiée - aux chapitres volontairement sans rapport les uns avec les autres - permet aux lectrices et aux lecteurs de piquer çà et là tel fait ou telle historiette à leur convenance.

Jean-Marie Barras

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préface</i>	2
<i>Avant-Propos</i>	3
<i>La Fête des Vignerons</i>	9
<i>Des nouvelles de Barnabé</i>	9
<i>En souvenir de l'abbé Jules Badoud, un curé avant-gardiste</i>	10
<i>Loulou Bernet, d'Estavayer-le-Lac</i>	10
<i>Le Gros-Plané, jadis</i>	10
<i>Fin des cours complémentaires</i>	11
<i>Jadis à l'Ecole normale</i>	11
<i>Chalet des Rêbes</i>	12
<i>Le caquetoire, vous connaissez ?</i>	12
<i>Le Chalet du soldat, né pendant la mob</i>	13
<i>Pestalozzi et la République helvétique</i>	13
<i>Gruyères au début du XX^e siècle</i>	14
<i>Au Bry - ou à Le Bry (Gruyère) - diligence postale hippomobile</i>	14
<i>Etonnante carte du 1er août 1913</i>	15
<i>Ma famille en 1938</i>	15
<i>Vive la Suisse, terre hospitalière !</i>	16
<i>Dépayement : à Moscou, le 6 août 2019</i>	16
<i>Lyo-bas !</i>	17
<i>Hibiscus</i>	17
<i>Les Moilles, buvette d'alpage</i>	18
<i>Le château de Buman</i>	18
<i>Une Fête-Dieu villageoise</i>	19
<i>Julien Berset, maréchal ferrant</i>	20
<i>Cottens, de l'ancienne église à la nouvelle</i>	20

<i>Le président polonais Moscicki, bourgeois de Chandon</i>	21
<i>Bernard Devaud : un peintre actuel talentueux.....</i>	22
<i>Un descendant du Tilleul de Morat à Avry</i>	22
<i>Fête des mobilisés de Noréaz en 1945.....</i>	23
<i>Un patrimoine à ne pas perdre !</i>	24
<i>Le château d'En Haut à Onnens</i>	24
<i>Hubert Gremaud, le régent-écrivain de Bossonnens (1896-1970) ..</i>	25
<i>Chefs d'œuvre à l'église d'Estavayer-le-Gibloux</i>	25
<i>La fille unique de Staline à Nonan, près d'Avry-sur-Matran.....</i>	26
<i>On te mettra à la Gouglera.....</i>	27
<i>Pire ! A Drognens.....</i>	28
<i>Les Rogations.....</i>	29
<i>Quand on processionnait !.....</i>	30
<i>Marie Barras née Bovet, ma grand-maman</i>	31
<i>Grasburg, un château et une région à découvrir</i>	31
<i>Eric de Saussure, frère de Taizé.....</i>	32
<i>Régent, agent culturel.....</i>	33
<i>Guerre 39-45, l'armée de l'ombre... ..</i>	34
<i>Le « Kikeriki ».....</i>	35
<i>Une bonne école telle que je l'imagine.....</i>	35
<i>Osiers et soldats.....</i>	36
<i>Hommage aux humbles anonymes d'autrefois</i>	37
<i>Prez : Origine de la statue de l'oratoire du Sacré-Coeur.....</i>	37
<i>Une parenthèse rigolote et authentique</i>	38
<i>A Estavayer et à la Molière.....</i>	39
<i>Faire du bien !.....</i>	39
<i>Roger Monney, un artiste truculent, hors du commun.....</i>	40

EMS	41
Jadis, dans nos écoles, quatre portraits.....	42
Ferme de naguère	43
Une forte personnalité de jadis, le docteur Louis Vorlet.....	43
Enfants d'Onnens en 1935	44
Le foot, jadis	45
Au temps des sonneries manuelles	46
Quand on se confessait à Posat	46
Agriculture à Coumin dans les années 30.....	47
Le charisme d'un célèbre professeur	47
Une famille de sept filles	48
Le Conseil communal d'Avry-sur-Matran en 1976	48
L'histoire de la paroisse de Surpierre	49
Sonnenwyl	49
Un curé intelligent... ..	50
Régent, puis moine, Jules Barbey.....	50
Le chœur des armaillis de la Gruyère	51
Joël	52
La Maigrauge.....	52
Onnens sous la neige.....	53
L'ancienne école d'Onnens restaurée.....	54
Un grand domaine assorti d'une riche histoire	54
Vie rude à la campagne.....	56
Membres du corps enseignant mal vus par la population.....	56
Le château d'Autigny.....	57
Vieil attelage, au temps de la crise des années 30.....	58
Une ferme à Siviriez	58

<i>Notre-Dame de l'Épine à Berlens</i>	<i>59</i>
<i>L'artiste Raymond Meuwly.....</i>	<i>60</i>
<i>Le château de Courtaney.....</i>	<i>61</i>
<i>On voyâdzo bin arojâ</i>	<i>62</i>
<i>L'ancienne école de Prez-vers-Noréaz</i>	<i>63</i>
<i>Une ferme démolie à Avry.....</i>	<i>63</i>
<i>Un artiste renommé, Gaston Thévoz.....</i>	<i>64</i>
<i>Remise d'étendard, deux mots sur la logistique de l'armée</i>	<i>65</i>
<i>Albeuve en 1876, avant d'être incendié</i>	<i>67</i>
<i>Texte de Victor Tissot sur Albeuve</i>	<i>68</i>
<i>Un des plus grands peintres fribourgeois</i>	<i>69</i>
<i>La tuberculose.....</i>	<i>70</i>
<i>Une haie de thuyas forcée à disparaître.....</i>	<i>71</i>
<i>Maurice Estève : peintre célèbre.....</i>	<i>71</i>
<i>L'institut de Seedorf</i>	<i>73</i>
<i>La Fille-Dieu, depuis 750 ans dans la Glâne !.....</i>	<i>74</i>
<i>Au temps des lacustres, reconstitution.....</i>	<i>75</i>
<i>Rudolf Mirer, le peintre ambassadeur des Grisons</i>	<i>75</i>
<i>Deux enclaves bernoises en pays de Fribourg.....</i>	<i>76</i>
<i>La nécropole de Châbles.....</i>	<i>77</i>
<i>Un Guillaume Tell original</i>	<i>77</i>
<i>Rixes... ..</i>	<i>78</i>
<i>Ah ! c'est vous ?</i>	<i>79</i>
<i>Le pain de jadis</i>	<i>79</i>
<i>Maladaire, maladière... ..</i>	<i>80</i>
<i>Eviter les classes mixtes !.....</i>	<i>81</i>
<i>Lossy, classe mixte tous les cours.....</i>	<i>81</i>

<i>Le Ricin : d'un puissant poison à une huile bénéfique...</i>	82
<i>La ville d'Estavayer était en partie habitée par des paysans.....</i>	83
<i>Il fut un temps.....</i>	83
<i>Quand le territoire de Villars-sur-Glâne diminuait...</i>	84
<i>Et les enseignants fribourgeois se sont isolés</i>	85
<i>La Tour de Morat ou Porte de Morat</i>	86
<i>La bataille de Morat, une victoire de Fribourg ?.....</i>	87
<i>Carigiet, un artiste attachant</i>	87
<i>Paul Sandoz et Charles Jauquier</i>	88
<i>Décédé à la veille de ses 102 ans</i>	88
<i>Une aide au prêtre pas au-dessus de tout soupçon... ..</i>	89
<i>Jadis à Surpierre, 45 vicaires domptés !</i>	91
<i>Et l'école ménagère fut créée</i>	92
<i>Et il y eut des Fribourgeois pour massacrer Estavayer !</i>	94
<i>La Tour de la Trahison</i>	95
<i>Wille, général tourné vers l'Allemagne... ..</i>	95
<i>La ville de Bulle, vue de l'est, avant le grand incendie de 1805</i>	96
<i>Saint-Nicolas : une illustration de biscôme.....</i>	97
<i>Le premier volume de « De-ci...de-là »</i>	98
<i>Remarques typographiques.....</i>	99

LA FÊTE DES VIGNERONS



La Fête des Vignerons, qui a lieu une fois par génération, a été célébrée à Vevey du 18 juillet au 11 août 2019. L'un des bons moments du spectacle qui peut être qualifié de grandiose a été celui réservé aux armaillis, au troupeau, au *Ranz des Vaches* exécuté par de superbes ténors. Nicolas Fragnière, patron des armaillis chanteurs, bras levés, est convaincu et convaincant !

DES NOUVELLES DE BARNABÉ

Les lecteurs de mes articles sur Facebook ou de mon premier livre « De-ci... de-là » connaissent mon petit-fils Barnabé Masson dont j'ai décrit l'exploit solitaire à vélo, en campant souvent, de Lausanne au Cap Nord (4000 km). Il a terminé avec succès, au début du mois de juillet, sa deuxième année de médecine à l'Université de Lausanne.



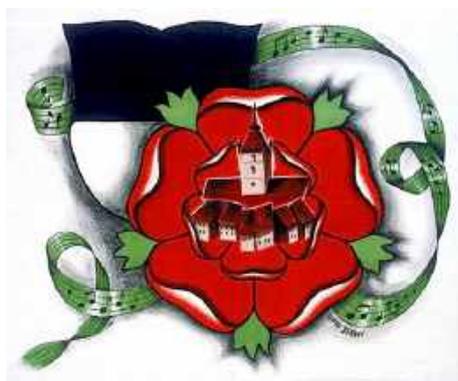
Sitôt après les derniers examens, il s'est replongé dans le scoutisme. Vu son âge, il n'est plus chef d'une troupe au sein de la Brigade de Sauvabelin. Il m'a écrit au sujet de sa dernière activité scout : « Je suis désormais au Clan, une troupe d'anciens de la Brigade qui s'occupe de logistique et d'administration, ou d'organisation de grandes activités. Comme par exemple le Camp d'été pour les éclaireurs. Nous étions 13 à organiser récemment ce camp d'été de deux semaines au-dessus de Chamoson, pour 150 participants. » Photo : préparation du camp

EN SOUVENIR DE L'ABBÉ JULES BADOUD, UN CURÉ AVANT-GARDISTE



Le 6 septembre 1981, ont été célébrés à Matran les 25 ans de sacerdoce de l'abbé Jules Badoud. Un curé ouvert, non-conformiste, proche de tous, conscient des erreurs de l'obscurantisme. Au repas de fête de ses noces d'argent de prêtrise, l'abbé Badoud avait invité ses 16 frères et sœurs ! Il est décédé en 2015, à l'âge de 86 ans.

LOULOU BERNET, D'ESTAVAYER-LE-LAC



Loulou Bernet s'appelait en réalité Louis. Il possédait un magasin de textiles mais son principal violon d'Ingres était la peinture. Autodidacte, il aurait pu faire carrière s'il avait fréquenté une Ecole de Beaux-Arts. Il avait en plus un talent de musicien. Comme clarinettiste, il a prêté son concours aux meilleurs ensembles du canton. Il avait dessiné cette affiche à l'occasion de la 9^e Fête cantonale des Musiques fribourgeoises qui eut lieu les 19 et 20 mai 1951 à Estavayer-le-Lac. Bernard Chenaux, son beau-frère qui a cumulé à Estavayer toutes les fonctions

musicales, a joué un rôle de premier plan lors de cette Fête cantonale.

LE GROS-PLANÉ, JADIS

Le chalet du Gros-Plané a été construit au début du XIX^e siècle. Il abrite l'une des plus anciennes buvettes d'alpage du canton de Fribourg. Ayant brûlé en 1921, le chalet a été reconstruit un an plus tard. Le Gros Plané, au pied du Moléson, est accessible en descendant directement du sommet, ou depuis Les Paccots. Les propriétaires fabriquent eux-mêmes leur



fromage. A la buvette, on peut apprécier des fondues, des croûtes au fromage, du jambon à l'os, des meringues avec double-crème... (Ces photos se trouvent dans un imposant album qui appartient à une ancienne élève, Yvonne Benguedach-Vez, ci-après YB-V)

FIN DES COURS COMPLÉMENTAIRES

Ces cours qui avaient lieu durant 80 heures étaient réservés aux jeunes gens de 16 à 19 ans n'ayant pas fréquenté l'école secondaire. Ils avaient été institués dans le dernier quart du XIX^e siècle en vue de préparer les jeunes gens aux examens qui avaient lieu lors de l'école de recrue. Ces cours, confiés aux régents, avaient lieu le jeudi matin ou en soirée. Ils étaient aussi appelés « école de veillée ». Si mes souvenirs sont bons, dans les années 1950, la rétribution était de 2 ou 3 fr. de l'heure. Grâce à Armand Maillard, inspecteur scolaire, ces cours de plus en plus ennuyeux pour les maîtres et les élèves ont été centralisés sur la place de la Poya, à Fribourg, durant l'année scolaire 1967-1968, avant d'être définitivement supprimés. Sur cette photo prise lors de ces cours centralisés, à gauche, Alfred Pillonel, inspecteur des écoles de la Broye de 1955 à 1978, au centre Louis Joye, instituteur puis professeur à Estavayer-le-Lac, à droite, Armand Maillard, inspecteur de la Glâne et de la Veveysse, puis de la ville de Fribourg, avant d'occuper la fonction de chef de service au DIP de 1972 à 1992.



JADIS À L'ÉCOLE NORMALE

Mes années de direction de l'École normale de Fribourg - 1984-1994 - ont été marquées notamment par les voyages de fin d'études. De riches découvertes : le Périgord, Mende et la Lozère, Arras, Auxerre et la Bourgogne, Bruxelles et la Communauté européenne, Tarbes, le Pays basque et les Landes, l'Aveyron, Rodez et Conques, Paris pour un groupe et Metz pour l'autre groupe ; les plus lointains : la Roumanie et le Canada. Photos prises avec des professeurs de l'École normale : 1) au marché de Périgueux, André Maradan et une étudiante de l'EN; 2) en Roumanie, de gauche à droite, Michel Bavaud, la co-organisatrice du voyage Augustina Constantinescu, J.M. Barras, le professeur d'histoire de l'École normale de Rimnicu Vilcea, Michel Chevalley, Bernard Morel.



CHALET DES RÊBES



Aux Reybes-sur-Pringy, 1942

L'armailli

L'abbé Bovet

Son neveu

Son frère Léon

Le bouëbo

L'abbé Bovet au Chalet des Rêbes (ou Reybes). Son neveu Bernard Bovet a alpé aux Rêbes pendant 50 ans ! *Le lutin du chalet des Rêbes* est un chant de grande valeur de l'abbé Bovet.

LE CAQUETOIRE, VOUS CONNAISSEZ ?

Le caquetoire est l'endroit où l'on peut caqueter, c'est-à-dire bavarder. C'est un auvent



situé à l'entrée et/ou autour d'une église. A Brinon-sur-Sauldre, un village charmant que je connais en Sologne (Cher), le caquetoire incite à s'attarder après la messe dominicale...



LE CHALET DU SOLDAT, NÉ PENDANT LA MOB

L'idée de créer un Chalet du soldat est due au major Paul Wolf, commandant du bataillon 16 dès la fin de 1942. Le 12 février 1944, le Chalet du soldat - appelé aussi Chalet du régiment - est constitué officiellement en *Fondation*. Il s'agit du régiment fribourgeois, le 7. Un comité est désigné : le major Paul Wolf est président, le capitaine EMG Jacques Bullet, d'Estavayer, devient l'administrateur. Le Chalet doit permettre l'entraînement des patrouilles alpines et le déroulement des cours de montagne d'été et



d'hiver. Il doit aussi s'ouvrir à l'alpinisme civil, avec priorité accordée - à l'époque - aux officiers, sous-officiers et soldats des troupes ayant participé à la mobilisation 1939-1945. Le Chalet du soldat a été inauguré le dimanche 23 septembre 1945. Il est situé dans un cadre de toute beauté, à 1752 m d'altitude, face au massif des Sattelspitzen, non loin des Gastlosen, à proximité du col du Loup. En mai, le Chalet accueille les marcheurs en montagne et les alpinistes chaque week-end du jeudi à midi au dimanche à 18 h. Dès le jeudi 30 mai et jusqu'à la fin d'octobre, le Chalet est ouvert tous les jours. Les environs sont riches en buts d'excursions, de grimpe, voire de varappe. Internet, *Chalet du soldat*

PESTALOZZI ET LA RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE

En 1798, le ministre des Arts et des Sciences de la nouvelle République helvétique Philippe-Albert Stapfer s'adresse à Johann Heinrich Pestalozzi. Il le persuade de se rendre à Stans (Nidwald) pour diriger la « maison des pauvres ». Celle-ci doit recueillir les enfants meurtris par la guerre. Il y est mal reçu car Pestalozzi est protestant et il a été envoyé par un ministre de la nouvelle République détestée ! En 1799, une soixantaine d'enfants sont accueillis, soignés, nourris, logés, éduqués, instruits. Pestalozzi fait remarquer : « Beaucoup m'arrivaient avec une gale si profonde qu'ils pouvaient à peine marcher, beaucoup avec des têtes couvertes de plaies, beaucoup en haillons remplis de vermine ; beaucoup étaient maigres comme des squelettes décharnés, jaunes, grimaçants, les yeux pleins d'angoisse... » Principes du pédagogue : le cœur (les sentiments, la générosité), la main (le travail manuel), la tête (apprentissage, réflexion).



Au bout de quatre semaines, ses pires adversaires ne reconnaissent plus les enfants. Avec son grand cœur, Pestalozzi a rendu possible ce miracle. Au point de vue scolaire, il s'attache à n'éveiller chez les enfants que des notions claires et précises. Il réproouve absolument l'enseignement de notions abstraites qui ne mettent en jeu que la mémoire. Il cherche à développer toutes les facultés des enfants et à faire naître leur initiative.

GRUYÈRES AU DÉBUT DU XX^E SIÈCLE



*Une époque où Gruyères disposait encore de vastes terrains agricoles
Album YB-V*

AU BRY - OU À LE BRY (GRUYÈRE) - DILIGENCE POSTALE HIPPIOMOBILE

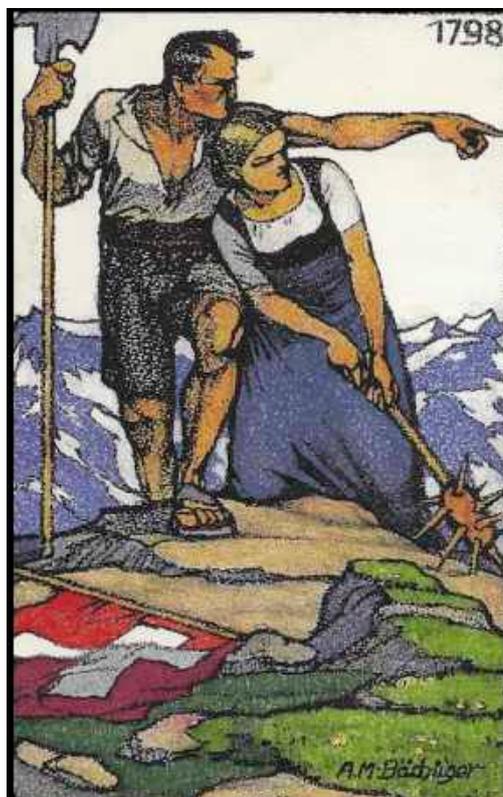
Mon grand-père François Barras, né à Corpataux en 1832 (!), a accompli son service militaire à St. Luzisteig, à la frontière des cantons de St-Gall, des Grisons et du Liechtenstein. Comment a-t-il rejoint sa caserne ? Les trains n'existaient pas. La ligne de chemin de fer Fribourg-Lausanne a été inaugurée en 1862 et le premier train en Suisse



reliant Zürich à Baden date de 1847. La première voiture postale motorisée est apparue chez nous dans le premier quart du XX^e siècle. Mon grand-père s'est rendu à St. Luzisteig à pied et en diligence, en y mettant le temps... Un exemple de diligence au Bry, telle que celles empruntées par mon grand-père. (Photo propriété de Mme Suzanne Bongard-Fragnière, à Ependes.)

ETONNANTE CARTE DU 1ER AOÛT 1913

La date - 1798 - rappelle l'invasion de la Suisse par les troupes françaises et la création de la République helvétique. Les petits cantons, les Waldstätten, se sont insurgés et ont livré des combats sous les ordres du Schwytzois Aloïs Reding. Cette carte montre que même les femmes ont combattu. Cette guerrière est armée d'un morgenstern (étoile du matin !), arme à pointes qui pouvait fracasser des têtes. L'homme porte une hache de combat. La sainte fureur et les vertus guerrières du peuple des cantons primitifs furent telles que ce peuple a opposé aux envahisseurs une lutte acharnée et leur a infligé des pertes importantes. En fin de campagne, les défenseurs du réduit de Rotenturm, attaqués par une demi-brigade française, ont laissé approcher la première vague jusqu'aux lisières du bourg. Au signal de la cloche de l'église, mise en branle par Reding en personne, ils se sont rués avec une violence irrésistible, à coups de massues, de piques et de baïonnettes. Ils ont bousculé les agresseurs et ils les ont fait fuir jusqu'à Aegeri, à dix kilomètres de là. Les Suisses, malgré leur vaillance, ont été vaincus et les cantons ont été supprimés jusqu'en 1803. (origine YB-V)



MA FAMILLE EN 1938

Le petit blond, c'est moi... Ma maman, mon papa, ma sœur aînée Marguerite, mon frère



Rémy, ma sœur Madeleine et, tout à droite, mon frère Bernard. Absent, mon frère Raphaël. Probablement qu'il jouait avec des copains... Raphaël et Bernard étaient d'excellents footballeurs. Bernard a vécu toutes les promotions de Moûtier, jusqu'en ligue nationale. Raphaël a joué, à Onnens tout d'abord, comme Bernard, puis au FC Fribourg. Professions : Rémy et Jean-Marie, enseignement à divers niveaux ; Marguerite, maîtresse d'école ménagère ; Madeleine, nurse ; Bernard, boulanger ; Raphaël, juriste et, au service militaire, brigadier auditeur en chef de l'armée.

Mon papa Jean Barras a obtenu son brevet d'enseignement à l'École normale d'Hauterive en 1914. Après deux années d'enseignement à Chavannes-sous-Orsonnens, il a été nommé à

Onnens où sa carrière a duré de 1916 à 1954.

VIVE LA SUISSE, TERRE HOSPITALIÈRE !

Pendant la guerre 1914-1918, la Suisse s'est montrée accueillante avec les étrangers victimes de la guerre. Des enfants belges - entre autres - ont été hébergés dans des familles de notre canton, non pas pour quelques semaines mais pendant quatre ans ! (YB-V).



DÉPAYSEMENT : À MOSCOU, LE 6 AOÛT 2019

Membres de ma famille, de gauche à droite, Barnabé Masson, sa sœur Alix, leur maman notre fille Véronique, photographiés à Moscou devant la cathédrale Basile-le-Bienheureux, appelée aussi cathédrale de l'Intercession de la Vierge. Symbole de l'architecture traditionnelle russe, elle se trouve sur la Place rouge. Sa construction a commencé en 1555. Au programme de la famille Masson, après Moscou, Saint-Pétersbourg...



LYO-BAS !

*Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse. (Corneille, Le Cid)*

Alex dit la même chose. Après la Fête des Vignerons, célébrée du 18 juillet au 11 août 2019, les armaillis ont ressenti du vague à l'âme ! Pas vrai Nicolas ? Je m'adresse à Nicolas Fragnière - un ancien de l'Ecole normale - directeur du groupe d'armaillis qui chantait le *Ranz des vaches*, un *hymne de la montagne* qui a soulevé l'enthousiasme des foules accourues aux diverses représentations.



HIBISCUS

Photo du 13 août 2019. Le buisson d'hibiscus s'est couvert de fleurs en peu de jours.



L'hibiscus - guimauve - est étonnant par ses étamines formant un long tube couronné au sommet par 5 dents. Sa corolle de 5 pétales est fort élégante. Il a été planté il y a une dizaine d'années, lorsque le talus engazonné a été supprimé au bénéfice de plantes d'ornement et d'un tapis de pervenches.

LES MOILLES, BUVETTE D'ALPAGE

Photo tirée en août 2019. On est très bien reçu à la buvette des Moilles. A Neirivue, après



le village - direction Albeuve - on prend la route de l'Evi. On laisse de côté, à droite, celle de la pisciculture. On suit le chemin de gauche et on monte, on monte, on monte sur 6 km... Et on est aux Moilles, au pied de Teysachaux, où nous attendent de très bons menus montagnards.

En se rendant aux Moilles, on passe devant la chapelle de l'Evi. Celle-ci est toute neuve. Elle a été reconstruite après un incendie en 2000. Un toit en tavillons et un préau de bois fermé



par des lattes croisées lui donnent son caractère original. Une statue de la Vierge du XIX^e siècle et un autel ont échappé à l'incendie. Le simple oratoire destiné à protéger les marcheurs a été transformé en chapelle en 1863. Son aspect définitif - reconstitué en 2000 - date de 1947. Le musicien Bernard Chenux a composé une messe à Notre-Dame de l'Evi.

LE CHÂTEAU DE BUMAN

Photo du château de Buman, à Avry, en 1900, époque où il n'était pas caché dans une forêt... Il a été bâti vers 1700 et il a appartenu à la famille de Buman jusqu'en 1902. A cette date, la propriété a été cédée à Rodolphe de Weck, dit de Weck des trams, ingénieur administrateur et directeur de la Sté des tramways de Fribourg dès 1897. Il a dirigé aussi la construction de la ligne de chemin de fer Fribourg-Morat-Anet. Les de Weck ont vendu le château à Guillaume Egloff, de Berne, qui l'a cédé à la famille Favre, des exploitants agricoles. La famille Clerc - par alliance - est la propriétaire actuelle et du château et du domaine agricole attenant.

En date du 25 octobre 1918, Mgr Placide Colliard, évêque du diocèse, s'adressait à la commune d'Avry : « Je vous propose d'acheter le château. Le prix n'est pas exagéré. Le château pourrait servir à loger le chapelain en attendant la construction d'une chapellenie. Puis, plus tard, lorsque les classes seront dédoublées, il deviendrait maison d'école. Je vous serais reconnaissant d'étudier sérieusement cette affaire et de ne pas trop tarder à prendre une décision. » Le Conseil communal s'est contenté d'accuser réception... La commune était dépourvue de moyens !



UNE FÊTE-DIEU VILLAGEOISE



On est à Prez-vers-Noréaz en 1954. De nombreux enfants de chœur jettent des fleurs cueillies en abondance dans des prairies *écologiques* ! Des soldats entourent le saint-sacrement porté par le curé de la paroisse sous le dais dont les quatre hampes sont en mains de conseillers paroissiaux.

La procession s'arrête aux reposoirs - des autels provisoires abondamment décorés - dont la confection a été confiée à telle famille, à telle société ou à tel village de la paroisse. Les filles sont ici devant un reposoir. L'ostensoir y est déposé puis, après le chant du *Tantum ergo*, le curé reprend l'ostensoir, bénit la foule et la procession se met en marche jusqu'au reposoir suivant.

JULIEN BERSET, MARÉCHAL FERRANT

Lorsqu'il s'agissait de ferrer ses chevaux, mon oncle Michel Chatagny, à Onnens, ne les confiait pas chez le maréchal du village. Il n'y avait que la forge Berset, à Matran, où se trouvaient à son avis les meilleurs *martsô*, Alphonse, le papa, et ses deux fils Louis et Julien. Ce dernier est venu par la suite s'installer à Onnens, puis à Belfaux, acquérant en 1959 l'imposant *manoir* du XVI^e siècle lors de la mise



Julien Berset (grand-père du conseiller fédéral Alain Berset), maréchal-ferrant à Belfaux, 1981.

publique organisée par la commune pour se défaire de cette bâtisse en très mauvais état. Un édifice magnifiquement remis en valeur grâce à la ténacité de la famille Berset. Maréchal-ferrant - en patois *martsô* ou *fâvre* (prononcer le â comme dans fort) - est l'un de ces métiers en voie de disparition dans nos villages. Une institutrice a demandé à ses élèves ce qu'est un maréchal. *Du fromage* fut la réponse, les élèves se référant à celui fabriqué à Granges-Marnand...

A l'ancienne forge de Belfaux, vivent aujourd'hui Michel Berset, fils de Julien, son épouse Solange... et leur fils Alain Berset, conseiller fédéral, président de la Confédération en 2018, et sa famille. Un conseiller fédéral dont la cote est remarquable dans tout le pays !



L'ancienne forge de Belfaux,
domicile du conseiller fédéral
Alain Berset et de ses parents.

COTTENS, DE L'ANCIENNE ÉGLISE À LA NOUVELLE

L'ancienne église de Cottens a été démolie en 1957 et la nouvelle - signée Pierre Dumas - a été consacrée en 1958 (photos). Les silhouettes diffèrent. On peut préférer la simplicité de l'ancienne église dont le fin clocher a été édifié en 1844, lors de la transformation de l'édifice. Si certains aspects extérieurs du nouveau sanctuaire peuvent être qualifiés d'étonnants, l'intérieur est remarquable, avec des œuvres d'art signées

Bernard Schorderet, Teddy Aeby, les frères Angéloz sculpteurs. Antoine Claraz est l'auteur d'un remarquable St Christophe à l'extérieur. Internet : *Eglises et œuvres d'art, Cottens*

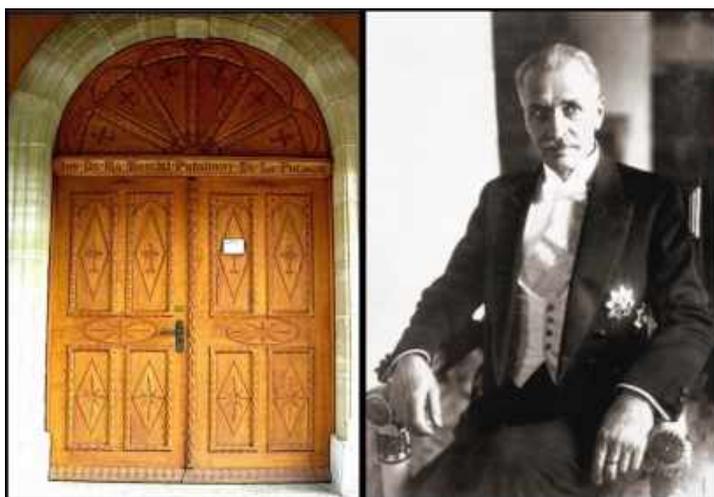


LE PRÉSIDENT POLONAIS MOSCICKI, BOURGEOIS DE CHANDON

Ignacy Moscicki est né en 1867 à Mierzanow, en Russie, une ville actuellement polonaise. Etudiant à l'Université de Fribourg dès 1897, il effectue de brillantes études de chimie et physique et il devient assistant de 1900 à 1902. En 1903, il est l'un des trois fondateurs de la Fabrique Suisse de Condensateurs, aujourd'hui Groupe Montena SA.

En 1909, il a acheté la bourgeoisie de Chandon. Il offrira plus tard la porte de l'église.

En 1912, il accepte une chaire de chimie à l'Université de Lviv (Ukraine), dont il est élu recteur en 1925. Puis il retourne poursuivre ses recherches à l'Université de technologies de Varsovie. En 1926, il accède à la présidence de la Pologne. A la suite de l'invasion de son pays par les troupes allemandes en 1939, il se réfugie en Suisse.



Une demande a été faite à l'abbé Bovet d'accueillir M. Moscicki avec ses Pinsons. Un appartement provisoire avait été trouvé à Fribourg pour le président polonais. L'abbé s'est présenté avec ses jeunes chanteurs. Le président et ses proches s'apprêtaient à pénétrer dans leur appartement lorsqu'ont retenti les voix claires des enfants. Ils avaient entonné un chant en polonais. Monsieur Moscicki s'arrêta net, cloué sur le seuil. Puis

ont suivi un cantique à Notre-Dame de Czestochowa, *Le Vieux Chalet* et enfin l'hymne national polonais.

Le président est demeuré durant tout ce temps totalement immobile, le visage de marbre, ses yeux exprimant la douleur. Les dernières notes de l'hymne ont retenti : *Va, va, Pologne, Que l'espoir te soutienne.*

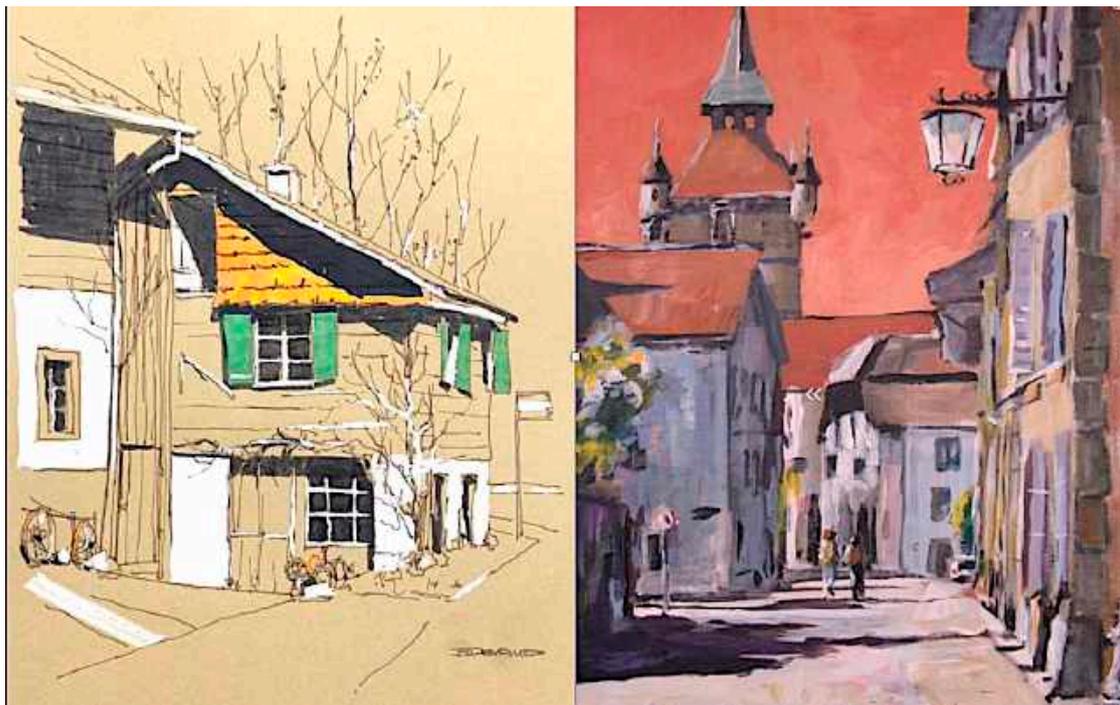
Le président exilé s'est approché de l'abbé, l'a embrassé plusieurs fois. Un long silence s'en est suivi, que personne, pas même les enfants, n'est venu rompre par respect. (Episode rapporté dans *Le siècle de Madeleine*, Ed. La Sarine, 2000)

BERNARD DEVAUD : UN PEINTRE ACTUEL TALENTUEUX

Bernard Devaud est un enseignant retraité connu pour la qualité et la variété de ses créations artistiques. Tapez son nom sur Google et vous découvrirez non seulement ses œuvres, mais aussi sa notoriété.

Deux présentations : une aquarelle - originale parce que peinte sur papier beige (Ferlens) - et une peinture acrylique (Estavayer).

A une correspondante qui le félicitait pour cette aquarelle sur papier beige et son coup de crayon, Bernard Devaud a répondu : « Ça oblige à se limiter à quelques couleurs seulement, ce qui contribue à faire quelque chose de sobre, comme le fond. Bon, le coup de crayon, ça veut dire beaucoup de croquis et beaucoup d'erreurs aussi... »



UN DESCENDANT DU TILLEUL DE MORAT À AVRYP

Le Père Aloys Schmid, savant botaniste du Jardin botanique de Fribourg et de son Université, a réussi, à partir de boutures du tilleul de Morat, à créer des descendants. L'arbre séculaire avait été percuté en 1983 par le véhicule d'un conducteur ivre. Sur la photo, le Père Schmid tient dans sa main un planton issu de l'ancien tilleul. L'un des nouveau-nés a été planté non loin de l'Hôtel de Ville de Fribourg, un autre à Avry (photo)

et un autre à Castel Gandolfo, résidence estivale du Pape. Le Père Schmid, Rédemptoriste du Collège de Matran, est venu souvent dire la messe à Avry. Il a lui-même planté le rejeton du tilleul de Morat à Avry le jour de la Trinité, le 2 juin 1985.



FÊTE DES MOBILISÉS DE NORÉAZ EN 1945

Ils faisaient partie des 400 000 soldats de l'armée suisse durant la mobilisation 1939-1945. En 1940, Noréaz comptait 600 habitants.

Particularités de la photo.



Des anciens de la mob 14-18 se sont joints aux mobilisés de 39-45. Les dames appartenaient au groupement des samaritaines. Le drapeau suisse est entouré de soldats casqués avec baïonnette au canon. L'officier est le capitaine aumônier François Butty, à l'époque curé de Forel dans la Broye. A côté de lui, le vicaire de Prez, Conrad Seydoux. Les appointés et les caporaux croisent les bras pour montrer leur galon... Le nombre de soldats est impressionnant. Tous les hommes valides du village ont été mobilisés. Les plus âgés et les moins valides faisaient la plupart partie de la garde locale.

UN PATRIMOINE À NE PAS PERDRE !



Des anciens greniers, on en sauve, par-ci par-là. Mais il y en a encore à préserver. Ce grenier en madriers de chêne du XVI^e siècle, situé à Cheiry, est considéré comme un bien culturel suisse d'importance nationale. Le grenier n'avait pas comme unique usage l'entreposage du grain. Selon Denis Buchs - l'un des spécialistes du patrimoine fribourgeois -, il faisait office de coffre-fort. Les gens, craignant les incendies, y rangeaient leurs réserves et leurs documents officiels. Le grenier était solidement construit. Jean-Pierre Anderegg précise : « A l'époque, les fermes fribourgeoises n'étaient pas fermées. Mais le grenier était muni d'une grande serrure. L'entrée était toujours située en direction de la

ferme afin qu'on puisse la surveiller. » Internet : *fonds de Jean-Pierre Anderegg*

LE CHÂTEAU D'EN HAUT À ONNENS

A Onnens, il y a deux châteaux : celui d'En Haut devenu en 1950 école et habitation de



l'instituteur et de l'institutrice, avec une annexe abritant deux salles de classe et une grande salle paroissiale. Quant au château d'En Bas, il s'agit de la maison de la famille Chatagny.

Le patricien François Pierre Brunisholz, ancien bailli de Saint-Aubin, est à l'origine du château d'En Haut, construit vers 1770.

Cette demeure était habitée surtout l'été par des familles patriciennes dont le nom est précédé souvent de la particule *de*. Elles exerçaient seules le pouvoir jusqu'en 1798. Parmi ces personnalités ayant vécu au château d'En Haut :

- Louis de Weck (1794-1882), propriétaire d'une partie d'Onnens, personnalité militaire et politique, bon peintre. La propriété comprenait le domaine du château et celui de la Fin d'Avau.
- Charles de Weck (1837-1931), hérite des biens de son père. Il fut conseiller d'Etat et, à Onnens, conseiller communal et président de paroisse à l'époque de la construction de l'église consacrée en 1913.
- Marcel Von der Weid (1866-1948), ingénieur forestier, conseiller d'Etat
- Mgr Paul Von der Weid, Prévôt de St-Nicolas, fils de Marcel
- Pierre Aeby (1884-1957), Dr en droit, professeur à l'Université, syndic de Fribourg, président du Conseil national en 1945, beau-frère de Marcel Von der Weid.

Le château a été rénové en 2019. Une nouvelle grande salle a complété l'annexe.

HUBERT GREMAUD, LE RÉGENT-ÉCRIVAIN DE BOSSONNENS (1896-1970)



Voici quelques lignes tirées d'un article écrit par Auguste Overney, professeur à l'Ecole normale, consacré à Hubert Gremaud dans *La Liberté* du 16 mars 1970.

Hubert Gremaud a écrit des pièces de théâtre et des romans. Le premier roman s'intitule « Le Haut-Pré », le deuxième « Ceux des Rochettes » et le troisième, « Le chemin barré de Croix ». Ils déroulent leurs intrigues entre les deux guerres. Témoins d'une époque dure et heureuse, pauvre et sans désirs, qui n'est plus.

Tout change. Il y a là une couleur locale, un parfum régional. Gremaud disait : « Je ne suis pas écrivain. » Il n'a pas construit une cathédrale des lettres. Mais il a patiemment bâti une solide petite chapelle à l'orée de nos forêts. Il y a déposé les énergies d'un peuple campagnard quand la vie était dure pour tous à l'heure où se mourait une époque qui s'est achevée en catastrophe. Il y a déposé les espoirs et les angoisses de gens qui essayaient de marcher droit encore quand les sentiers étaient tortueux, obscurs les horizons, vacillants les courages.

Au sujet de ses pièces de théâtre, Albert Schmidt écrit dans *La Liberté* du 21/22 mars 1970 : *Il est des thèmes qui seront toujours d'actualité parce que puisés aux sources mêmes de la vie de chacun. Hubert Gremaud a écrit « L'Etreinte du passé » et, depuis 1938, ce drame a été joué 140 fois en Suisse, en France et en Belgique. « Le Rapace », joué récemment à Marsens et à Vuisternens-devant-Romont, a passé le cap des 150 représentations. Mais il faut encore citer « Routes barrées », « Le Sang du Juste », « Le grain sous la meule », « Le Jour viendra », « Foehn », « Le Mauvais Gueux », « Le Déserteur du Bürgerwald ».*

CHEFS D'ŒUVRE À L'ÉGLISE D'ESTAVAYER-LE-GIBLOUX

Lorsque les 14 stations du chemin de croix ont été remplacées en 1984 par quatre bas-reliefs de l'Italien Nuccio Fontanella, on nous a prédit une multitude de visites : presque *pas un chat*, m'a fait remarquer une paroissienne... Dommage, car les quatre sculptures sont extraordinaires, criantes de vérité, de souffrance, de violence. Etienne Chatton, en préambule à une exposition à Gruyères en juin 1996, a estimé que Fontanella était le plus grand sculpteur de l'époque. L'artiste est décédé le 20 janvier 2005. Internet : *sculptures en bronze, Fontanella*



Nuccio Fontanella (1936-2005)

C'est lorsqu'il a pris des cours de céramique qu'il a compris que *pétrir, modeler, me salir les mains, inventer* allait être sa profession. Il ajoute : *et la chance m'a aidé à pouvoir vivre de ce jeu merveilleux qui s'appelle sculpture*. Il est aussi l'auteur du Christ entouré des quatre évangélistes à la Cathédrale St-Nicolas de Fribourg.

LA FILLE UNIQUE DE STALINE À NONAN, PRÈS D'AVRY-SUR-MATRAN

La photo a été prise en avril 1967 à Nonan, dans la propriété de la famille Blancpain. Emmanuel d'Astier de la Vigerie, apparenté aux Blancpain par l'épouse de Claude Blancpain, Bertrande d'Astier de la Vigerie, s'est lié d'amitié avec la fille de Staline lorsqu'il séjournait en Russie. En 1967, Svetlana Staline a fui la Russie. Accueillie en Suisse en avril 1967, elle a séjourné en Singine, à Burgbühl, commune de St-Antoine, puis au couvent de la Visitation à Fribourg pour des raisons de sécurité. Elle est venue deux fois à Nonan, où l'attendaient Emmanuel d'Astier, Bertrande et Claude Blancpain.

Svetlana a visité le canton. Elle est allée au Moléson, au Vully, à Estavayer-le-Lac. Et deux fois à Bourguillon car elle était croyante et portait sur elle une médaille de la Madone. Svetlana, fille unique de Staline, est décédée aux USA le 22 novembre 2011, après une vie tourmentée et trois mariages.



Les trois frères d'Astier de la Vigerie - François, Henri et Emmanuel - ont joué des rôles de premier plan dans la Résistance française pendant la guerre 1939-1945. Internet : *Claude Blancpain ; d'Astier de la Vigerie*

ON TE METTRA À LA GOUGLERA...

L'un des fondements culturels, à part l'école primaire, était jadis « apprendre l'allemand ». Dans de nombreuses familles fribourgeoises surtout campagnardes, une année ou deux de Gouglera couronnai(en)t la formation scolaire.

La Gouglera était l'Institut St-Joseph situé en Singine, entre Chevrilles et Saint-Sylvestre. Dirigé par des Sœurs d'Ingenbohl, il donnait des connaissances d'allemand solides et durables... tout en imposant une discipline des plus rigoureuses.

Cette école, tenant lieu d'école secondaire, a poursuivi son activité de 1862 à 2007. Dès 1969, la Gouglera n'a accueilli que des filles, alors que l'institut était mixte auparavant. Mais avec une solide muraille entre filles et garçons.

Les témoignages d'anciens abondent, mais bornons-nous à deux exemples donnés par l'abbé Gilbert Perritaz, élève de La Gouglera en 1944, dans *L'infanterie du bon Dieu* :

Une fois par semaine, on changeait sa chemise sous le regard de la sœur surveillante de l'étage qui patrouillait en faisant grincer le parquet du corridor. C'était tout un art : il fallait enlever l'ancienne chemise et mettre la nouvelle sans dévoiler son corps... Une fois, un tremblement de terre secoua assez fortement la région. C'était jour d'Ascension. La chapelle en fut toute chavirée. Garçons et filles se retrouvèrent les bras dans les bras sans le vouloir et des cris apeurés se firent entendre. Peu après, on se retrouva tous dans le silence total pour le souper. La journée s'acheva par l'étude. S'y présenta l'abbé Birbaum, l'aumônier de la maison. De sa voix tonitruante, il nous dit : « Après ce qui s'est passé, je vous invite à venir vous confesser les uns après les autres ! » Religion de la peur ! Là-bas, c'est vrai, on riait peu.



PIRE ! A DROGNENS...

On te mettra à Drogneus... C'est la menace formulée par certains parents à l'endroit d'un fils *qui faisait le crapaud*. Drogneus a été un institut de redressement pour enfants et adolescents difficiles de 8 à 18 ans. L'institution - ouverte à d'autres cantons - a existé de 1889 à 1972, date à laquelle Drogneus est devenu place d'armes.

Dans *Episodes de la vie fribourgeoise* tome II, p. 59 à 66, je décris succinctement l'histoire de cette Colonie devenue Institut. La vie y est sévère, austère.

Exemples de peines :

Certaines punitions consistent à priver de vacances chez les parents ou de visites de ces derniers. La privation de tout ou partie de la nourriture est aussi infligée, notamment dans les cas d'un enfant qui ne veut pas travailler. En 1916, cinq élèves sont privés de nourriture pour bris de vitre avec des marrons. L'année suivante, la direction décide que les sujets mouillant leur lit n'auront plus qu'un morceau de pain et quelques pommes de terre à souper. Les punitions écrites figurent aussi dans l'éventail des sanctions. Le directeur signale en 1915 des punitions à genoux dans la cour, appliquées à des élèves pour avoir parlé pendant les repas. Plus humiliantes encore les chaînes aux pieds signalées plusieurs fois entre 1915 et 1919 et la tonsure des cheveux à ras, appliquée à partir des années 1940. La claustration dans une petite pièce est un châtiment qui a



1912 Institut St. Nicolas - Drogneus (Ct. de Fribourg, Suisse) - La Fenaison BCU

toujours existé à Drogneus. La correction corporelle est considérée comme utile, voire nécessaire, par les directeurs successifs. Elle prend généralement la forme de coups de verge ou de baguette sur les fesses ou les doigts. Les gifles ne sont pas exclues.

LES ROGATIONS

Les deux scènes se passent dans les années 1950. A gauche, le chanoine Jean Vermot, à Romont, bénit les produits de la ferme apportés par des paysans sur la margelle de la fontaine. (L'abbé Vermot était professeur de latin au Pensionnat St-Charles.) A droite, à Villaz-St-Pierre, la foule est agenouillée pendant la bénédiction du curé lors d'un arrêt de la procession près d'une croix.

Les Rogations sont célébrées les lundi, mardi et mercredi qui précèdent le jeudi de l'Ascension. Au cours de la procession des Rogations, le prêtre s'arrête pour bénir les



produits de la ferme et, plus souvent, près d'une croix d'où il bénit la campagne afin d'attirer la protection de Dieu sur les cultures et les troupeaux. Pendant la procession la

chorale chante la litanie des saints et la foule récite le chapelet. Rogation vient du verbe latin *rogare* qui signifie demander. Les Rogations sont très anciennes. Elles ont été instituées vers 474 par Saint Mamert. A une époque sujette à des calamités diverses, non seulement agricoles, mais aussi à des tremblements de terre, des destructions, des incendies et des guerres, Saint Mamert a proposé au peuple chrétien trois jours de prières, processions, litanies et jeûne. Ce saint figure encore parmi les Saints de Glace, avec les Saints Pancrace et Servais.

Au huitième siècle, les Rogations ont été étendues à l'Eglise universelle.

QUAND ON PROCESSIONNAIT !

Les aînés se souviennent de ces nombreuses processions qui prolongeaient des cérémonies au-delà parfois du raisonnable... Il y avait celles des reliques, de la sainte Vierge, du Saint-Sacrement et autres processions propres à la paroisse. Elles avaient lieu à l'intérieur ou autour de l'église, avec en tête la croix paroissiale. Le port de bannières, d'une statue de la Vierge, ou des Quinze mystères du Rosaire était censé en intensifier la ferveur. La cécilienne y allait de sa litanie en latin. Les processions à l'extérieur de l'église étaient celles de la Fête-Dieu, des Rogations, de la Saint-Marc (25 avril). Elles cheminaient parfois vers des oratoires comme La Brillaz dans la région de Prez ou Montban dans la paroisse de Farvagny.



Certaines processions à l'extérieur de la paroisse occasionnaient jadis des abus. Devenues des espèces de foires champêtres qui se terminaient par des excès de boissons, des danses ou des rixes sanglantes, elles ont été supprimées. Mgr Antoine Duding, en 1732, a interdit formellement l'organisation de processions en dehors des limites paroissiales. Photo : une procession à Surpierre dans les années 50

MARIE BARRAS NÉE BOVET, MA GRAND-MAMAN

Ma grand-maman Marie Barras née Bovet, devant l'école d'Onnens en 1926, avec mon papa, ma maman, ma sœur et mon frère aînés, Marguerite et Rémy. Née à Blessens le 3 mai 1857, décédée à Onnens le 3 février 1936, elle était originaire de Blessens et Promasens. Elle était la cousine germaine du papa de l'abbé Bovet. De Blessens, sa famille est partie à Hauteville. Elle a épousé François Barras, de Corpataux, né le 10 septembre 1832. François était tailleur, en patois *tayeu* ou *kojandè*. Un tailleur gai, qui avait le sens de l'humour. Mon papa, Jean Barras, né en 1891, était *Djan au tayeu*.

La grande différence d'âge de ma grand-maman avec son époux François a une explication. Toute jeune, elle collaborait au travail du *tayeu* devenu veuf. Elle se rendait avec lui coudre dans les maisons de Corpataux et dans les environs, à Rossens, Ecuwillens... Elle a été obligée de se marier, comme on disait jadis et naguère encore. La pauvre ! Elle en a gardé un remords toute sa vie. Lorsque quelqu'un parlait d'un mariage *forcé*, elle fuyait.

Ma sœur Madeleine m'a rappelé aussi un épisode de l'existence de cette grand-maman



qui a eu la vie dure. Elle élevait un cochon. Par deux fois, elle a dû le vendre parce que son *fend-l'air* de François avait *cautionné*. Grand-maman est arrivée chez nous à Onnens après avoir habité chez son petit-fils Louis Sauteur - futur professeur de piano et d'orgue - qui était régent à Siviriez. Elle n'avait qu'un minuscule bagage, et une image encadrée représentant l'Enfant-Jésus de Prague. Ma sœur Madeleine en avait hérité. A son décès, j'ai emporté cet Enfant-Jésus, évocateur d'un pauvre passé.

GRASBURG, UN CHÂTEAU ET UNE RÉGION À DÉCOUVRIR

Un temps d'arrêt à Grasburg, proche du village singinois de Heitenried, peu connu parce que situé dans le canton de Berne. Gisèle Chappuis a présenté ce château sur Facebook. Il est situé dans un bailliage qui fut à moitié fribourgeois. Les vestiges partiellement restaurés de Grasburg sont aujourd'hui l'une des plus belles ruines de château fort médiéval de la Suisse. Une ruine située sur les flancs abrupts d'un éperon rocheux, accessible par 140 marches. Un but de promenade apprécié par les familles, les écoles et les groupes en randonnée dans ce coin de pays aux riches paysages.

Rappel historique : seigneuries et bailliages... Notre pays fut jadis une mosaïque de seigneuries. A partir de 1291, la Suisse a commencé à se développer. De trois cantons, elle a passé progressivement au cours des siècles à vingt-deux cantons en 1815, auxquels s'est ajouté le Jura en 1979. Il s'agissait dans de nombreux cas de seigneuries conquises ou achetées. Lors des guerres de Bourgogne en 1476 et lors de la conquête du pays de Vaud par les Bernois et les Fribourgeois en 1536, maintes seigneuries ont été conquises et sont devenues des bailliages soumis à Berne et/ou à Fribourg. Un bailli était placé par les autorités cantonales à la tête du bailliage. Il exerçait les trois pouvoirs. Sans mot à dire, le peuple était soumis. Les bailliages ont duré jusqu'en 1798. Parmi les bailliages fribourgeois, citons par exemple, Estavayer, Romont, Châtel-St-Denis, Bulle, Surpierre, Illens, Rue... Des bailliages étaient communs à Berne et à Fribourg : Grandson, Morat, Orbe, Echallens, Grasburg dont le bailli fut muté à Schwarzenburg.



ERIC DE SAUSSURE, FRÈRE DE TAIZÉ

Un excellent artiste peu connu dans le canton de Fribourg. Résumé de ce qu'en dit Camille Noverraz, dans *Vitrosearch* :

Eric de Saussure (1925-2007) passe son enfance à Genève. Il entre en 1946 aux Beaux-Arts de Paris, puis à Florence à l'Accademia delle Arti. Mais il se sent très vite en décalage avec cette vie estudiantine. Seul l'art lui importe vraiment. En été 1949, il accompagne son père pasteur en Bourgogne, afin de rendre visite à un étudiant à Taizé. La communauté, qui vient de naître sous l'impulsion de Frère Roger Schutz, est encore vue d'un mauvais œil par les protestants, et le père d'Eric en est l'un des rares soutiens. A la suite d'une discussion avec Frère Roger, Eric de Saussure prend sa décision : il sera le huitième frère de la communauté. Il prononce ses vœux l'année suivante, et participe activement à la construction et à la vie de la communauté. Durant ses temps libres, il crée, éprouvant de plus en plus fortement la nécessité de renouveler les formes de l'art religieux. Il prend alors la décision de vivre pleinement ses vocations de frère de Taizé

et d'artiste. Il réalise un grand nombre d'œuvres dans des techniques diverses : peinture, gravure, sculpture, illustration, vitrail, etc. Son travail lui permet de faire vivre la communauté, tout en assurant à celle-ci une certaine renommée. Il a beaucoup voyagé en Afrique (1955-60). Son voyage à New York en 1978 est sans doute celui qui a le plus grand impact sur son œuvre, le poussant à se tourner vers l'abstraction.



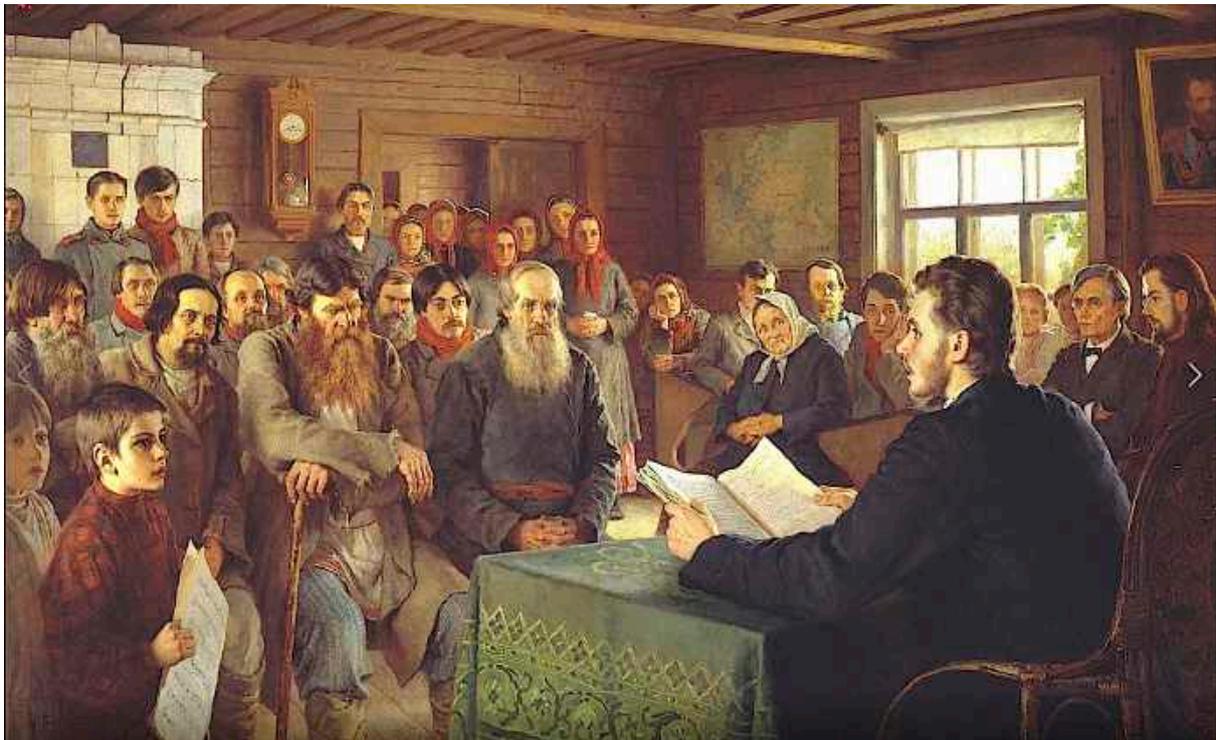
*Un exemple de son talent : L'Agneau pascal
qui symbolise les vertus d'innocence, de douceur et de bonté.*

Part importante de son œuvre, l'art du vitrail. Ses premières réalisations, dans les années soixante, remportent un grand succès. Il décide alors d'ouvrir un atelier de vitrail dans la communauté. Cet atelier crée des vitraux destinés au Canada, à l'Algérie, aux Etats-Unis, à l'Italie, et bien sûr à la France et à la Suisse. On peut admirer ses vitraux au temple d'Avenches, au Grand-Saconnex, à Corcelles-près-Payerne. Œuvrant autant pour des églises catholiques que protestantes, il répond ainsi au désir de la communauté de Taizé : rassembler dans une même liturgie ces deux confessions.

RÉGENT, AGENT CULTUREL

C'était jadis le cas du maître d'école dans certains villages dont la seule classe comprenait tous les garçons et toutes les filles en âge de scolarité. Des régents - pas tous - à part leur activité scolaire, dotaient leur classe d'ouvrages que les enfants pouvaient lire ou consulter, animaient la bibliothèque locale ou contribuaient à en créer une en empruntant des ouvrages à la *Bibliothèque cantonale* « *Pour tous* ». Ils organisaient aussi des conférences et des séances de cinéma. Ils dirigeaient un chœur. Entre 1951 et 1963, c'est ce que j'ai tenté d'exercer à Cheiry.

Le tableau de 1895 présente une activité culturelle utile à toute la population. D'origine russe, il est signé Nikolai Bodganov-Belski (1868-1945) et il porte pour titre *Dimanche de lecture dans une école rurale* ; Musée Russe, Saint-Petersbourg.



GUERRE 39-45, L'ARMÉE DE L'OMBRE...

Dès septembre 1940, chaque village avait sa garde locale formée d'hommes exemptés du service militaire ou trop âgés.

Cette garde avait pour mission de contrôler, la nuit, si toutes les fenêtres du village



étaient obscurcies, de maintenir la sécurité des habitants, de dépister la *cinquième colonne* qui pouvait concerner d'éventuels collaborateurs (cachés) avec une armée étrangère, des traîtres embusqués, des espions...

La garde représentée est celle de Prez-vers-Noréaz. Comme celle des autres localités, ses membres étaient rarement fatigués par des tâches pénibles ou dangereuses, ou par l'arrestation de membres dits de *la cinquième colonne*...

LE « KIKERIKI »

C'est un recueil de chants d'enfants dont l'auteur est l'abbé Bovet. Les illustrations sont dues à Gaston Thévoz (1902-1948), un artiste fribourgeois très connu et à R. Sager, moins connu. Les dessins sont parfois signés : TH. pour Thévoz et Sa. pour Sager (dessin de gauche, Thévoz, de droite Sager).



Quant au contenu du *Kikeriki*, voici ce qu'en dit Patrice Borcard :

Le « Kikeriki » devient, dès 1933, obligatoire pour les écoles fribourgeoises. Edité à 15 000 exemplaires, l'ouvrage est imprimé à Leipzig. Lors de sa parution, les critiques sont unanimes à reconnaître l'excellente facture de la forme : ce volume de plus de 180 chants est illustré de gravures de deux jeunes artistes. Le fond, quant à lui, prête davantage à l'analyse. Le « Kikeriki » agit en réalité comme un miroir : il est le parfait reflet de cette civilisation paroissiale dans laquelle baigne la société fribourgeoise de la première partie de ce siècle. Autour du village, gravitent les thèmes de la famille, de l'école, des saisons. Autour de la patrie, se groupent ceux de la montagne, de la terre, du paysage, du travail pastoral. Le monde proposé aux élèves fribourgeois est celui d'un univers idéal où les enfants sont sages, la nature vierge de toute souillure, le pays libre, l'homme en relation directe avec le ciel. Les illustrations participent à cet état d'esprit : églises, croix et chapelles côtoient quelques scènes plus bucoliques. (D'après Patrice Borcard, « Joseph Bovet (1879-1951), Itinéraire d'un abbé chantant », Ed. La Sarine, 1993)

UNE BONNE ÉCOLE TELLE QUE JE L'IMAGINE...

J'ai écrit ce texte après avoir découvert avec un vif plaisir le dessin d'Alex dans « La Liberté » du 30 août 2019 !

Le bon sens et la déontologie sont à la portée de tous les enseignants. A condition que les décideurs favorisent une organisation raisonnable des classes. En évitant notamment l'intégration d'éléments qui accaparent trop de temps au détriment des autres élèves. A citer parmi les principes à respecter : on ne méprise jamais, on encourage, on valorise les aspects positifs et les talents de chacun, y compris, voire surtout, ceux des élèves rencontrant des difficultés dans les branches dites principales.

Qualités essentielles : l'enthousiasme, l'empathie qui consiste à sonder la personnalité de chaque élève, les exigences - impératives - relatives aux connaissances de base, les répétitions et, surtout, une assimilation des méthodes.

Celles-ci montrent au maître comment procéder d'une part avec les faibles en lecture, en orthographe, ou en mathématique et, d'autre part, avec les élèves surdoués. Soit, d'un côté, le maître tient compte dans sa méthodologie de ceux qu'on appelle aujourd'hui les dys... quelque chose, et de l'autre côté, il exige davantage des HPI, les hauts potentiels intellectuels qui, s'ils sont groupés à part, risquent de s'enorgueillir et de considérer dédaigneusement leurs camarades.



Ces lignes sont écrites par un praticien de jadis qui a fait l'école à une classe mixte comportant tous les degrés, en des temps où il n'y avait pas encore de psychologues, de logopédistes, de MCDI (maîtres de classe de développement itinérants) de RE (responsables d'établissement). Par contre, un inspecteur compétent passait dans les écoles, contrôlait les préparations et les travaux des élèves, donnait des conseils au corps enseignant et organisait un examen annuel dans chacune

des classes. Tous les enseignants travaillaient à plein temps, ce qui permettait de pratiquer l'interdisciplinarité, un important principe méthodologique qui consiste à établir des liens entre les branches. Je sais que l'homme absurde est celui qui ne change jamais... L'environnement n'est plus ce qu'il était. L'école a de nouveaux besoins. Mais il faut tout de même tenir compte de certains aspects positifs du passé. Mistral a écrit : *Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut.*

OSIERS ET SOLDATS



La vuyière (la saulaie, l'oseraie) à Avry le 31 mars 2019

Avec les *vujis* - les branches des saules - le vannier tresse une corbeille. Dans nos régions, le plus souvent, c'était quelque habile paysan qui effectuait ce travail précis et exigeant. Sur la photo de droite - document rare tiré de *Notre Histoire, l'armée au quotidien* - des soldats s'adonnent à cette activité utile, mais combien inhabituelle à l'armée...

Tresser une corbeille avec goût et une grande régularité représente une activité difficile qui exige beaucoup de temps. Actuellement, les domaines agricoles ne comptent le plus souvent qu'une seule personne, alors que, sur une exploitation plus petite, il y avait jadis plusieurs hommes, avec en plus une servante. Une de ces personnes avait le temps de s'adonner à la vannerie...

HOMMAGE AUX HUMBLÉS ANONYMES D'AUTREFOIS



Quand la commune d'Avry organisait jadis un *concours du village fleuri*, une dame âgée méritante, habitant une maison bien modeste mais magnifiquement fleurie, a obtenu une année le premier prix. Lorsqu'elle est venue le chercher lors d'une assemblée communale, elle pleurait. Après la séance, je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu : « C'est la première fois qu'on a parlé de moi. » Qu'un hommage soit donc rendu à ces innombrables personnes qui se sont dévouées toute leur vie sans relâche et anonymement.

Sur la photo, Pierre Rey et son épouse, de Cheiry, photographiés dans les années 50. Ce couple représente à mes yeux tous ces domestiques et toutes ces servantes, tous ces ouvriers et ces petits paysans vivant chichement, sans aucun jour de congé, ignorant bien sûr le sens du mot vacances. Pierre Rey, occasionnellement, était coiffeur. Le *client* était assis sur un tabouret à l'extérieur de la maison. Tarif : 20 ct. la coupe !

Et souvent ces pauvres étaient méprisés, même par les curés. Je n'invente rien.

PREZ : ORIGINE DE LA STATUE DE L'ORATOIRE DU SACRÉ-COEUR

A l'époque de la grande dévotion au Sacré-Cœur, à la fin du XIX^e siècle, Félix Guenat, de Prez, est revenu de son séjour en France. Il avait été cocher de l'évêque de Poitiers et il était heureux de regagner Prez avec une statue du Sacré-Cœur. C'est son *patron*, Mgr Henry Pelgé - évêque de Poitiers de 1894 à 1911 - qui la lui avait donnée. Félix a édifié un oratoire dans la forêt en l'honneur du Sacré-Cœur, entre 1907 et 1910. Un oratoire naguère très fréquenté ! Aller se promener jusqu'au Sacré-Cœur, aller prier au Sacré-Cœur et, pourquoi pas, se donner rendez-vous au Sacré-Cœur : expressions autrefois bien connues dans les paroisses de Prez et d'Onnens.

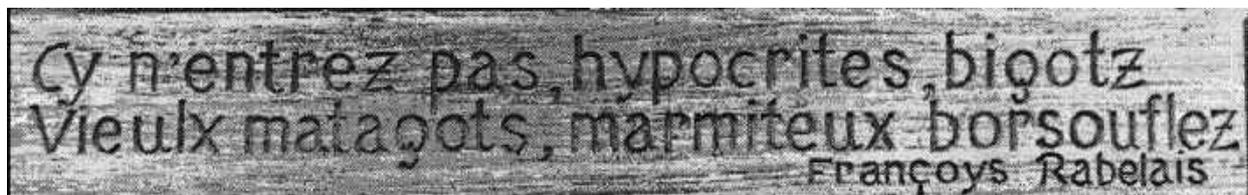
Cet oratoire est situé presque à l'orée de la forêt de la Buchille. Depuis la mort de Félix Guenat, ce sont des descendants des Guenat - la famille Boschung - qui veillent au bon état du petit sanctuaire. Sur l'échelle, Félix Guenat, dit Barbu, ancien cocher. Au premier plan, des membres de sa famille, Alfred Guenat et Madeleine Guenat, sage-femme. La ferme a été démolie. Elle a fait place à la maison de la famille Boschung.



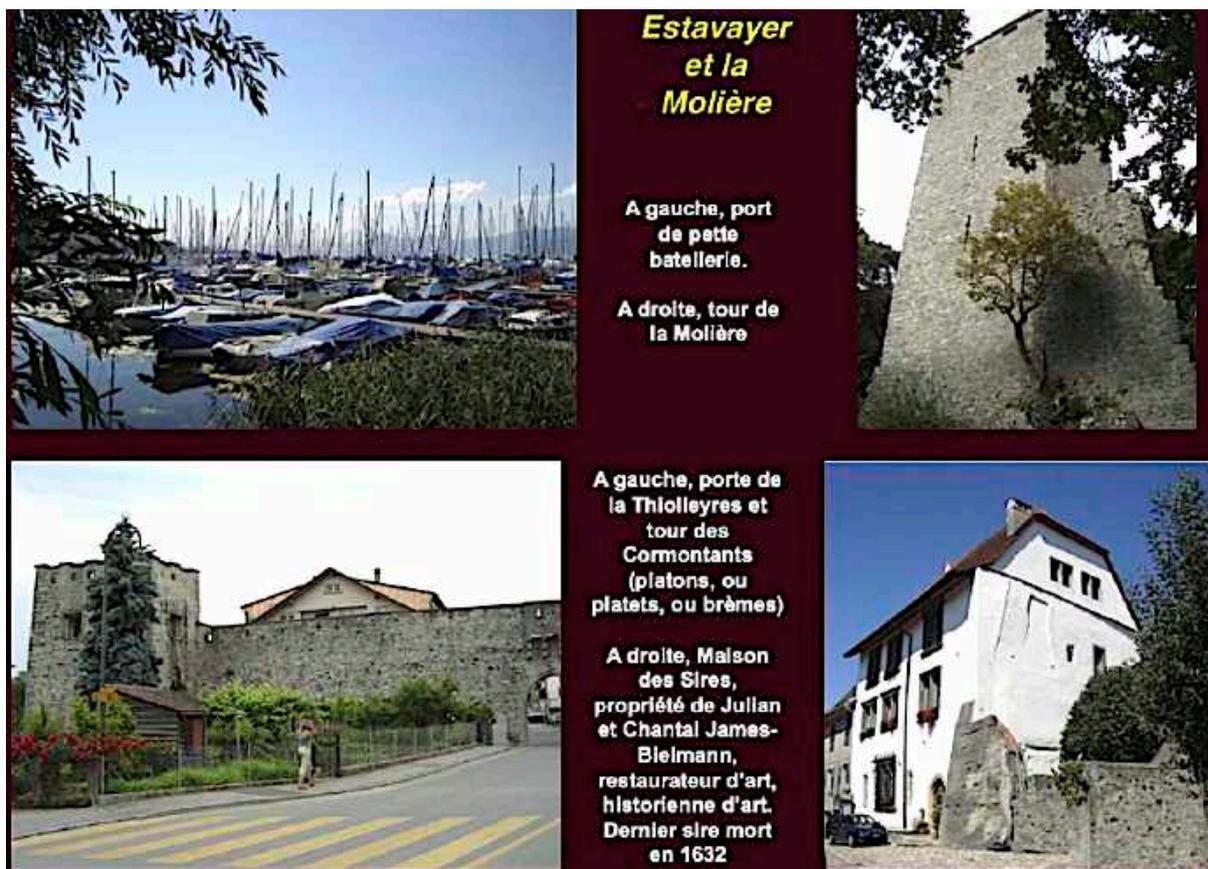
UNE PARENTHÈSE RIGOLOTE ET AUTHENTIQUE

Précision sur le vocabulaire rabelaisien : un matagot : un homme bizarre, original ; un marmiteux : un personnage à piteuse allure. Rabelais était polémiste, écrivain, poète, médecin, moine, curé... Sa vie et son œuvre marquent le triomphe de la liberté d'esprit. *Cy n'entrez pas...* est un extrait de l'inscription prévue par Rabelais sur la porte de l'abbaye de Thélème, dans son ouvrage *Gargantua*, en 1534.

Un écriteau portant le texte ci-joint était fixé sur la porte d'entrée de la villa de Bernard Borcard, à Estavayer-le-Lac. Un menuisier de passage, sans doute craignant la concurrence, a posé la question suivante en lisant l'inscription : « Ce Rabelais, il est menuisier où ? »



A ESTAVAYER ET À LA MOLIÈRE...



FAIRE DU BIEN !

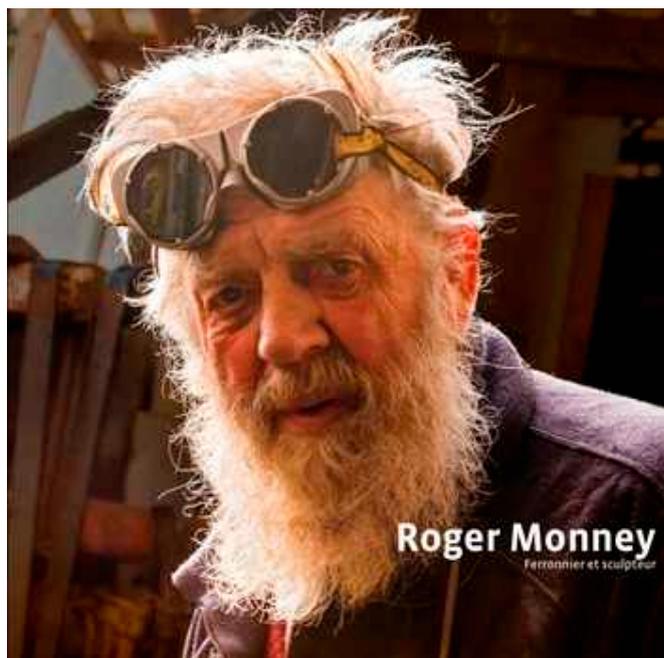
C'est le but de RESPIRE : une institution bien encadrée administrativement et par un personnel qualifié. A connaître et à faire connaître !

Sur internet *Respire* décrit dans le détail la raison d'être, l'organisation et les riches activités proposées.

Brève présentation : redonner de la joie, du plaisir, de la confiance et le goût de la vie aux Fribourgeoises et Fribourgeois qui rencontrent des difficultés psychiques, sociales, comportementales, financières, qu'elles soient passagères ou de plus longue durée. En un mot, remettre sur un chemin harmonieux ceux et celles qui ne se sentent pas bien dans leur peau...



ROGER MONNEY, UN ARTISTE TRUCULENT, HORS DU COMMUN...



Un grand artiste de la plus foncière modestie, Roger Monney, s'en est allé rejoindre le grand architecte le 16 mars 2019. Félicien Morel, ancien conseiller d'Etat, lui a consacré en 2014 un superbe livre aux Editions de l'Aire. J'ai eu le plaisir d'en faire la relecture avant son édition. Quelques points pour résumer une partie de sa vie hors du commun, avant qu'il ne devienne artiste indépendant. Les citations de Roger Monney sont en italique.

Entre le 24 mars 1933, date de naissance de Roger, et le 12 mai 1954, soit en vingt et un ans, Emma Monney, née Mollard, a mis au monde à Grolley dix-sept enfants, huit

garçons et neuf filles, dans des conditions proches de la misère. La maison où logeait la famille était petite. C'était l'ancienne forge du domaine de Rosière. Les enfants dormaient à quatre dans un lit, deux filles au pied, deux garçons à la tête du lit. *Le matin, en hiver, on se réveillait avec du givre sur les cils.* Les dix-sept enfants ont tous été placés entre treize et seize ans dans des fermes de la région, soit comme domestiques pour les garçons, soit comme servantes pour les filles. Le plus dur, pour la famille, ce furent les longues périodes de service militaire du papa pendant la MOB de 39/45. *La pauvreté, c'est rien, le plus terrible c'est la misère, quand rien ne rentre, pas un sou. C'est la maraude qui nous a sauvés.*

Roger Monney a abouti dans une ferme à Villarepos à l'âge de 13 ans. Il y est resté pendant près de trois ans et a passé là-bas ses deux dernières années de scolarité primaire. L'année comprenait six mois d'école et six mois de travaux à la ferme. Et, chaque soir après l'école, il fallait sortir le fumier. Avant l'hiver, Roger devait couper sept moules de bois pendant que son patron faisait cinq cents fagots. *J'étais bien nourri, par une brave petite patronne.* Il garde un très bon souvenir de Séraphin Baechler, l'instituteur de Villarepos, qui l'a fort bien compris et encouragé. Il a même été premier de classe ! Ses vieux amis se souviennent de son ingéniosité, de sa débrouillardise. L'un d'entre eux garde en mémoire que Séraphin Baechler a dit un jour que Roger était l'élève le plus intelligent qu'il avait eu ! Ce qui n'a jamais été le cas à Grolley où les châtimements corporels étaient la règle tant à l'école qu'au catéchisme.

Roger Monney était un fils aîné très attentionné. Son esprit de famille, sa générosité, sa gentillesse ne suscitent que des éloges parmi ses proches. Par la suite, lorsqu'il est devenu le grand frère artiste, Roger n'a pas oublié les siens. Il n'a jamais pris de vacances, mais il a parcouru des centaines de kilomètres à vélomoteur, souvent d'une seule traite, pour aller rendre visite à un frère armailli par-ci, à une sœur servante par-là, parfois jusqu'en France.

Cœuvre de Monney à la mémoire du pilote Failloubaz



Roger Monney a une relation équivoque avec la religion catholique. Elle remonte aux bancs de l'école primaire de Grolley, époque où le curé Maurice Schorderet recourait à la manière forte pour inculquer à ses élèves les grands principes de la foi chrétienne. Celui qui n'avait pas appris par cœur son catéchisme, ou qui s'embrouillait lorsqu'il était interrogé, se retrouvait à genoux, les bras en croix, jusqu'à la fin de l'heure. Une variante consistait à secouer violemment par le lobe de l'oreille. Cette forme de violence institutionnelle a laissé en lui des traces indélébiles. *Tu n'avais rien et tu étais encore méprisé !* A l'âge de vingt-trois ans, il envoyait sa lettre de démission de l'Eglise catholique à la paroisse de Prez-vers-Noréaz ! Ce n'était pas vis-à-vis de l'Eglise, mais de ses représentants. Il s'est adressé à la paroisse de Prez car sa famille avait déménagé de Grolley à Noréaz, paroisse de Prez. Internet, *Roger Monney*

EMS

Alex nous propose un choix d'Etablissements médicaux sociaux (EMS) ou homes... Un aperçu historique de ces institutions qui n'ont pas grand-chose à voir avec celles présentées par Alex !

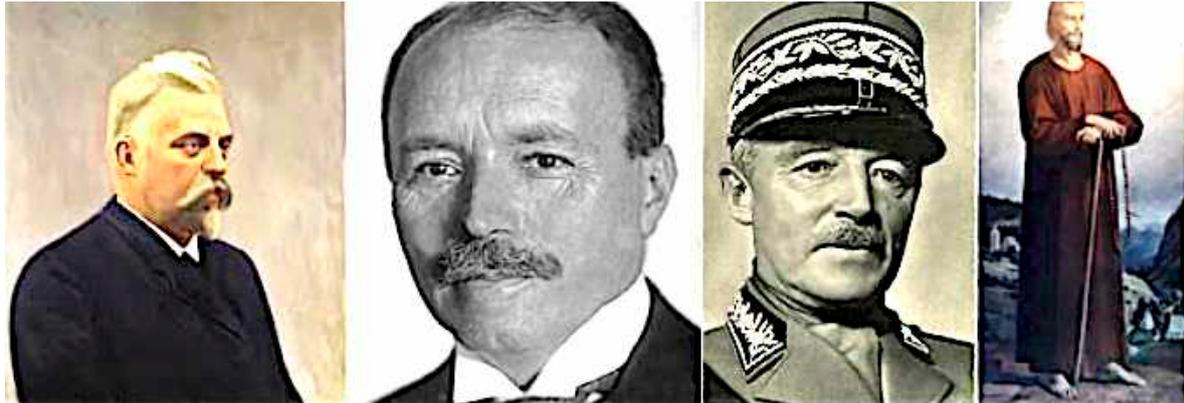
Certains établissements pour personnes âgées sont séculaires alors que d'autres, plus nombreux, datent des années 80. Les plus anciens sont issus



d'initiatives de congrégations religieuses, de fondations ou de communes. L'année 1980 a marqué le début du développement des infrastructures pour les personnes âgées. Le troisième, voire le quatrième âge - grâce notamment aux progrès médicaux, scientifiques et relatifs à l'hygiène - connaissent une sérieuse progression. Il s'est avéré nécessaire

de disposer d'au moins un home médicalisé par district. Le 21 février 1980, le Grand Conseil a adopté la loi sur le subventionnement des soins spéciaux dans les établissements pour les personnes âgées. Signe des temps, cette loi a vu le jour la même année que l'Association fribourgeoise des institutions pour personnes âgées (AFIPA), dont le rôle est autant de défendre les intérêts des exploitants des homes que des personnes qui y vivent ou y travaillent.

JADIS, DANS NOS ÉCOLES, QUATRE PORTRAITS



Ces portraits avaient un autre but que l'ouverture à l'art... De gauche à droite, Georges Python, animateur de la *République chrétienne*, directeur de l'Instruction publique pendant 41 ans, de 1886 à 1927 ; Jean-Marie Musy, conseiller fédéral de 1919 à 1934, financier avisé mais qui avait des accointances avec l'idéologie nationale-socialiste allemande ; le général Henri Guisan, commandant de l'armée suisse de 1939 à 1945 ; Nicolas de Flüe, considéré comme le saint protecteur de la Suisse. Ses 10 enfants ont été confiés à sa femme lorsqu'il s'est retiré dans un ermitage. Il a contribué en 1481 à l'entrée de Fribourg et Soleure dans la Confédération. Comme capitaine, il avait une épée dans une main et un chapelet dans l'autre...

Musy et Python, de grands hommes ? Nuançons. Ils étaient des ténors du parti conservateur. Ces photos ont peu à peu été décrochées, lorsque les conservateurs (PDC) ont perdu la majorité au Grand Conseil et au Conseil d'Etat (1966 et 1981). Le régime conservateur avait durant des décennies empêché le canton de s'industrialiser, par peur du socialisme notamment. Le prix à payer : départ massif de la population vers d'autres cantons. On estime que 80 000 Fribourgeois ont émigré entre 1880 et 1960.

Mais soyons objectifs. Dès les années 50-60, des conseillers d'Etat PDC - Maxime Quartenoud, conseiller d'Etat de 1935 à 1956, Paul Torche de 1946 à 1966, Pierre Dreyer de 1967 à 1981 - ont réussi à faire démarrer l'industrialisation du canton.

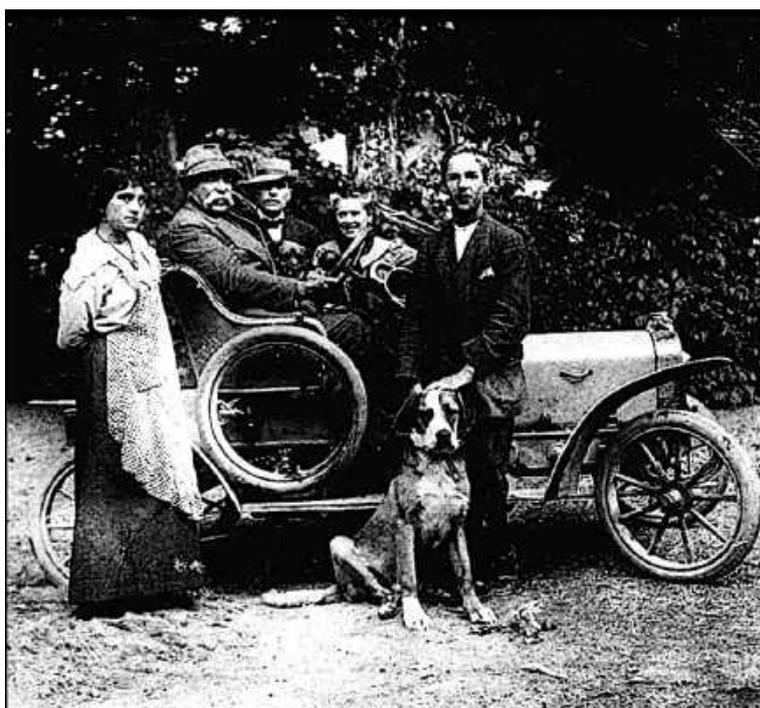
FERME DE NAGUÈRE



Un coup d'œil dans la Broye, région de la colline de la Molière... Tirée d'une vidéo de 1970, cette ferme de Granges-de-Vesin est typique : 1. le clapier 2. le poulailler 3. le cabinet, la ou les catchère(s) 4. la lessive étendue dehors.

Pour voir cette vidéo, cliquez sur Google : [RTS La Molière](#)

UNE FORTE PERSONNALITÉ DE JADIS, LE DOCTEUR LOUIS VORLET



Sur cette photo, le Dr Vorlet est au volant de sa voiture, dans sa propriété de la Brameire, un *château* entre Montagny-la-Ville et Léchelles.

Né à Villeneuve (enclave de Surpierre) en 1851, Louis Vorlet est fils de notaire. Tout d'abord *régent* dès 1872, année où il obtient son brevet à Hauterive, il décide de devenir médecin. Il acquiert son diplôme fédéral en 1880. Son titre de docteur lui est attribué aux hôpitaux de Marseille. Sa carrière médicale s'est déroulée à Payerne de 1883 à 1921, année de son décès.

Louis Vorlet s'est beaucoup dévoué dans la Broye vaudoise et fribourgeoise. Il s'est montré un ardent défenseur de l'hygiénisme. En qualité de formateur des sages-femmes, il a insisté sur les soins de base à donner aux nourrissons. Il a rédigé deux ouvrages remarquables utilisés par les autorités fribourgeoises dans la lutte contre la mortalité infantile.

La formation musicale acquise à Hauterive lui a permis de diriger le chant d'église et de tenir l'harmonium dans un lieu de culte provisoire, la paroisse catholique de Payerne n'ayant pas encore son église. Le Dr Vorlet a été un membre très actif de la communauté catholique, notamment au temps où le prêtre desservant était l'abbé Constant Brenier, de Labergement-Sainte-Marie (Doubs), chanoine de Dom Gréat et l'un des animateurs de l'école cléricale de Mannens, ce petit séminaire qui a existé de 1883 à 1912.

ENFANTS D'ONNENS EN 1935

Tout à gauche mon frère Raphaël, au centre, assis, mon frère Bernard, tout à droite mon frère Remy. Et quatre de leurs camarades.



Mœurs à leur époque

C'était avant les frigos et les congélateurs. On séchait pommes et poires pour faire des *schnetz*. On séchait aussi les haricots. On fabriquait de la limonade avec les fleurs de sureau ou de tilleul. On mettait en bocaux des haricots, des fruits, de la viande. On appelait les bocaux des *bulach*, du nom de la ville zurichoise où ils étaient fabriqués. J'ai entendu *un bocau* au lieu de un bocal et j'ai connu un régent de petite taille surnommé *bocau*...

Les repas étaient moins variés qu'aujourd'hui et le menu du jour affichait bien souvent du salé. Du lard appelé bacon - très gras ! -, de la saucisse et aussi de la *bovine*, de la viande fumée de bœuf. Le jambon était servi à la bénichon et aux grandes fêtes. Que buvaient les hommes ? Du cidre fermenté, du vin - du

penatzè - qui était bon marché et souvent amené par le marchand de vin dans de petits tonneaux. Et aussi beaucoup de goutte !

Quant aux moyens de transport, c'était le vélo. Ou la voiture avec un cheval... quand on avait une voiture et un cheval. Dans ma région d'Onnens, si on devait se rendre à Fribourg, on allait à vélo *prendre le train* à Rosé. Vélos mono-vitesse torpédo : on pédalait en arrière pour freiner. On pouvait aller à trois sur le vélo avec un passager sur la barre et un autre sur le porte-bagage. Quand on était trop petit, on *maillait*, on pédalait avec une jambe sous la barre ! Le premier tracteur de la région a été acheté pendant la guerre de 39-45 par mon cousin Emile Guisolan, aubergiste à Prez. Un tracteur à gaz de bois

qu'utilisait Emile pour *aller à la charrue* dans la région, là où le patron était mobilisé.

LE FOOT, JADIS

Dans mon enfance, on jouait au foot à la récréation, sur la route non goudronnée, avec une demi-balle en mousse, en galoches. Les aînés ont fondé un premier club de foot. Le championnat de la Brillaz a été lancé. Pas de douche à l'époque. On se lave les genoux à la fontaine. Pas de terrain officiel non plus. On se débrouille. Pour marquer le terrain, on puise de la sciure dans un sac. Il faut parfois dégager le pré de ses *beuses*.

Malgré tous ces aléas, l'amitié est solide, comme les foires qui suivent une ascension, une victoire, une défaite. La durée du championnat de la Brillaz fut éphémère, à cause de la mobilisation. Un nouveau club, le FC La Brillaz, a été officiellement fondé en 1945. Un jour, beaucoup plus tard, je fus présenté à Louis Maurer, entraîneur de l'équipe nationale suisse en 1970. L'ami qui faisait les présentations précisa que j'avais joué dans le championnat de la Brillaz avec des galoches. (Inexact, car je n'étais pas footballeur...)

La photo : le foot à Onnens à ses débuts, dans les années 1940. J'ai reconnu trois fils du laitier de Lovens Henri Perret : Gabriel, Albert, Fernand. Avec le pull rayé, Jean Rossier, qui deviendra le Père Olivier, capucin. Tout à droite, l'avant-dernier est Noël Berger, futur syndic, député, juge de paix à Prez-vers-Noréaz. Noël a réussi à marquer un goal en courant à genoux...



AU TEMPS DES SONNERIES MANUELLES

Je suis né en 1932 et mon cousin Jean-Claude Chatagny en 1934. Nous avons échangé des souvenirs de sonneurs... Enfants, nous avons tous deux tiré sur les cordes pour sonner les cloches à l'église d'Onnens. C'était au début des années 40. Quatre cloches, quatre cordes sous le porche de l'église. Enfants, nous sonnions les cloches manuellement avant les messes ordinaires, en semaine. Lors des baptêmes, après avoir grimpé au clocher, nous nous mettions à deux pour tirer le battant d'une cloche, 50 fois pour le baptême d'un garçon et 40 fois pour une fille. La famille Maillard était celle des sonneurs. Trois fois par jour, un membre de la famille sonnait l'angélus. Lors des décès, il devait avertir d'un décès avec la petite cloche. On disait : il sonne la mort. C'était lugubre. Le dimanche et les jours de fête, la famille Maillard sonnait pour la messe matinale, puis deux sonneries espacées d'une demi-heure annonçaient la grand-messe. On nommait ces sonneries *le premier* et *le second* ou *dernier*. Le dimanche après-midi, les quatre cloches appelaient les paroissiens aux Vêpres.



QUAND ON SE CONFESSAIT À POSAT

A Posat, l'eau de la fontaine améliore la vue. Le confessionnal, jadis, lavait les péchés... avec Bijou. Passage d'un article paru dans *La Liberté* du 5/6 avril 1958, signé Denis Pittet, de Corpataux : un poète, défenseur ardent de son patois régional le *kouetsou*, historien, orateur, entrepreneur aux constructions originales, décédé le 30 mars 1960.



Autrefois existait l'obligation d'aller se confesser et communier durant la saison pascalle. Le confesseur remettait au pénitent le *billet de Pâques*. A présenter au curé lorsqu'il effectuait la visite des familles. Ainsi pouvaient être découverts les rares non-pratiquants. On trouvait jadis, à Posat, un bon vieux chapelain un peu dur d'oreilles. Il recevait de nombreux pénitents des environs pour leur confession pascalle. Le chapelain avait la manie de prendre au confessionnal Bijou, son chien. Quand un pénitent avouait une faute grave, le confesseur disait : « Vouâte Bijou chi l'individu ke travalyè po lou dyâblyou, mouâ-lou. » Traduction : « Regarde, Bijou, cet individu qui travaille pour le diable, mords-le. » (Photo jmb)

AGRICULTURE À COUMIN DANS LES ANNÉES 30

C'était dans les années 30, à Coumin-Dessus, dans la Broye. Les enfants de paysans apportaient leur aide à la ferme dès leur plus jeune âge. Sur la photo, on remarque que les roues des chars étaient cerclées. La caisse à purin, rudimentaire, était remplie soit à la chèvre reliée au creux, soit même au *kavouè*, puisoir à purin. Chevaux ou même vaches étaient les prédécesseurs du tracteur qui n'est apparu que dans les années 50-60.



L'abbé Maurice Chassot, professeur de latin très sévère à l'Ecole secondaire d'Estavayer avait été affublé du surnom de *kavouè*. Je n'ai jamais su pourquoi...

LE CHARISME D'UN CÉLÈBRE

PROFESSEUR

La Liberté du 13 février 1951 est largement consacrée à l'abbé Bovet qui vient de mourir. Quelques-unes des phrases écrites par deux musiciens qui ont été ses élèves.

L'abbé Bovet au Séminaire, par l'abbé Pierre Kaelin. Il arrivait en coup de vent, toujours pressé ; il se tenait debout, accoudé au pupitre. Alors, c'était un flot de vie qui nous emportait. Tout y passait : impressions de ministère, leçon très pratique de pastorale, nouvelles des Céciliennes, manière de traiter les chanteurs, de conduire le peuple... Et avec une foi, un brio, un humour communicatifs ! Et l'on chantait, bien sûr.



L'abbé Bovet à l'Ecole normale, par Bernard Chenaux. Il n'était pas le musicien seulement, ni le prêtre, ni l'artiste, ni le philosophe, ni le poète : il était tout cela à la fois pleinement. Il était de ces hommes qui se livrent dès la première parole, dès le premier sourire. Nous voyions en lui une intelligence supérieure, un cœur d'or, une culture très vaste, un bon sens remarquable. Dès qu'il vous parlait, il vous mettait l'âme à l'envers ; nous jubilions avec lui et parfois, nous pleurions. Toujours, quoi qu'il nous dise, il nous remuait dès le premier abord, il livrait tout ce qu'il savait d'une manière prodigieusement vivante. Que nous enseignait-il ? Le chant, bien sûr, la musique, la vie, l'art en général, mais surtout la sincérité, la spontanéité, la vérité dans l'expression. Et maintenant qu'il n'est plus, nous réalisons qu'il a été vraiment homme de génie.

UNE FAMILLE DE SEPT FILLES



C'est celle de ma tante Maria et de mon oncle Fernand Stern, à la boulangerie-épicerie de Noréaz. De gauche à droite, Suzanne, Cécile (Tchichi), Bernadette (Dadet), Gabrielle (Gaby), Antonie (Toni), Thérèse et, assise entre ses parents, Ida. L'aînée, Thérèse, est née en 1927 et la cadette, Ida, en 1935. La seule survivante, au moment où sont écrites ces lignes le 4 septembre 2019, est Gaby, domiciliée à Orbe. La première décédée - bien trop jeune - est Antonie, la plus vive et la plus débrouillarde.

LE CONSEIL COMMUNAL D'AVRY-SUR-MATRAN EN 1976



Ce Conseil bénéficiait d'une cordiale entente entre ses membres. Ses occupations : exécuter les décisions de l'assemblée communale, assurer l'administration, prospecter l'avenir et soumettre à l'assemblée ses réflexions au sujet des réalisations projetées. La confiance de la population était acquise et les élections suivantes, en 1978, furent tacites. De gauche à droite, Gabriel Gachoud, boursier, René Rossier, conseiller, Roland Berset, secrétaire, Charly Biemann, syndic, Georges Furrer, vice-syndic, Jean-Marie Barras et Marius Barras, conseillers.

L'HISTOIRE DE LA PAROISSE DE SURPIERRE

Une amie, Cathy Roggen-Crausaz, de passage à la Bibliothèque cantonale, a découvert mon dernier livre. Elle a pris cette photo qu'elle a eu la gentillesse de m'envoyer. A noter que *L'église de Surpierre a deux cents ans* connaît un réjouissant succès et peut encore être obtenu par internet, *paroisse de Surpierre, administration*.



SONNENWYL

Etonnantes dans leur costume, ces religieuses *Filles de la Charité*, qui ont créé en 1886 à Sonnenwyl - en-dessus de Praroman-Le Mouret - une institution *pour les jeunes filles ayant besoin d'un climat paisible*. Il s'agissait en fait de jeunes filles ayant des difficultés de comportement.



Les religieuses, d'origine française, sont restées fidèles à Sonnenwyl durant cent ans. Les dernières sont parties en 1985. Sur cette photo qui date de la fin des années 40, la laïque est ma sœur Marguerite, née en 1923, qui fut un certain temps maîtresse d'école ménagère à Sonnenwyl. Réflexion d'une jeune fille : *Ce serait très intéressant de prendre connaissance des traitements dits éducatifs que les pensionnaires*

ont dû subir ! Je suis née en 1957 et Sonnenwyl n'avait vraiment pas bonne presse. Ce n'est pas une institution où on avait envie d'être envoyée !

UN CURÉ INTELLIGENT...

Afin qu'il y ait moins d'ennui de l'école primaire à l'Université, à l'église, partout où quelqu'un s'exprime... Six facteurs, précise le linguiste Jakobson, améliorent la communication et tuent l'ennui. Ces facteurs, simplifiés :

- Eviter de s'exprimer sans émotion, de façon impersonnelle. Ajouter, par-ci par-là, un trait d'humour. Regarder son auditoire, ne pas river ses yeux sur un papier.
- Le message ne saurait être un monologue. Il interpellera l'auditoire.
- Un contenu clair, compréhensible, à la portée de tous les auditeurs.
- S'assurer que le contact est bien maintenu. *Les ça va, vous me suivez ?*, un léger temps d'arrêt, un regard...
- Un langage soigné dans son rythme, dans sa présentation. Pas trop rapide...
- Des synonymes suivront les mots ou expressions difficiles.



RÉGENT, PUIS MOINE, JULES BARBEY

Cette photo a été prise à Vuippens, en 1941, lors de la célébration du 650^e anniversaire de la fondation de la Confédération. Le régent - Jules Barbey - est l'un des responsables de la fête. Julon, comme l'appelaient amicalement ses collègues, était né à Morlon. Il a obtenu son brevet à Hauterive en 1934. Régent à Mannens jusqu'en 1940, puis à Vuippens jusqu'en 1943, date à laquelle il décide de devenir moine cistercien à Hauterive sous le nom de Père Stanislas. Cellérier - économe du monastère - il est très actif et entreprenant



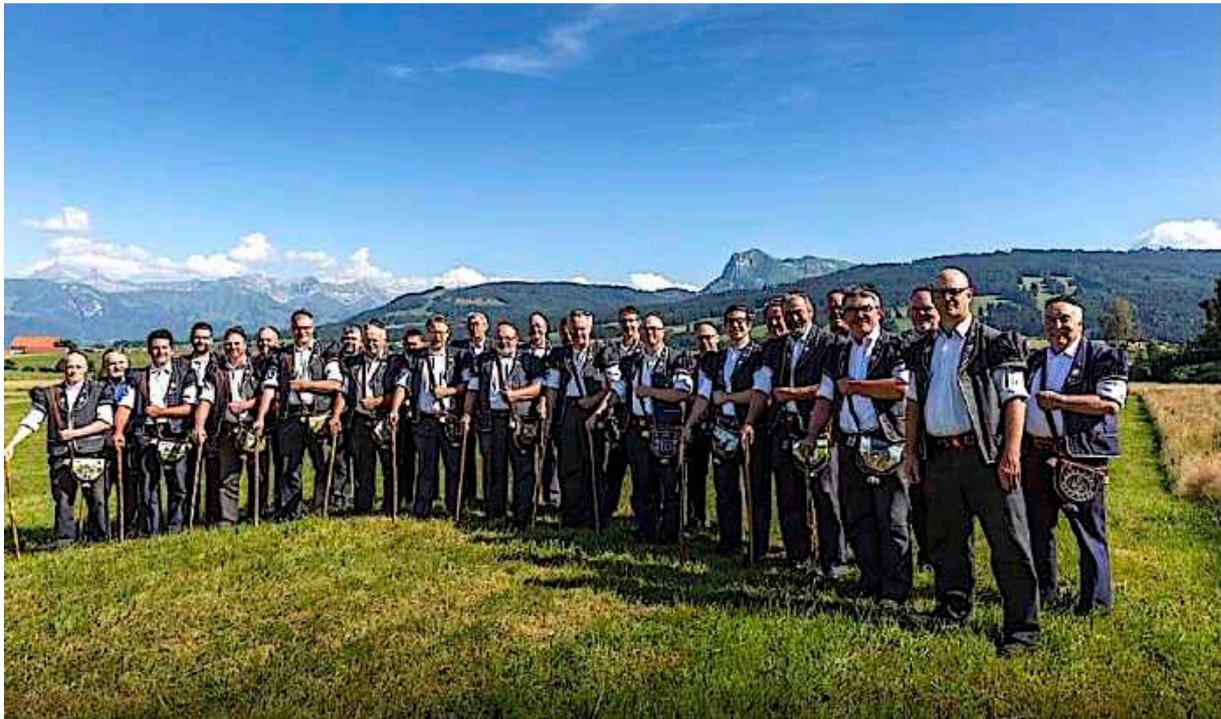
en affaires, visant à ce que le couvent puisse joindre les deux bouts. Bon musicien, doué d'une belle voix de ténor, il est envoyé dans des couvents en France et en Belgique pour enseigner le chant grégorien. En 1975, à son retour d'un cours donné à l'étranger, il constate qu'un confrère a été nommé à son poste

d'économe. D'un caractère bien trempé, fâché, il quitte Hauterive et vit, toujours comme prêtre religieux, en divers endroits. Il enseigne au Collège de Champittet à Lausanne et au Collège du couvent de Bregenz. Il a aussi exercé du ministère avec des confrères à

N.D. de Tours où je l'ai connu. Il a vécu aussi au domaine des Echelettes, proche de la Valsainte. A son décès en 1997, il séjournait au couvent de Bregenz. Un personnage hors du commun !

LE CHŒUR DES ARMAILLIS DE LA GRUYÈRE

L'un des meilleurs chœurs d'hommes du pays : le Chœur des armaillis de la Gruyère. Il est dirigé par Nicolas Fragnière (1^{er} rang, tout à droite), professeur de musique et adjoint de direction au Gymnase de la Broye à Payerne. Il est également directeur d'un autre chœur, mixte celui-ci et excellent lui aussi, la Cantilène. En plus, sa grand-maman était la sœur de ma maman. Nous sommes donc cousins... (Photo Dominique Savary)



Le Chœur des Armaillis de la Gruyère, qui porte le bredzon, costume traditionnel des armaillis de la Gruyère, a été fondé en 1955 par André Corboz, professeur de musique à Bulle, et par Henri Gremaud, alors conservateur du Musée gruérien. Il comptait à l'époque 16 membres. Les réunions et les prestations étaient occasionnelles. Ainsi, le Chœur des armaillis a représenté officiellement la Suisse aux expositions internationales de Bruxelles et de Montréal. Son répertoire se limitait aux chants populaires. Avec la disparition de son regretté chef-fondateur, son activité a été mise en veilleuse durant quelques années.

En 1976, sous l'impulsion de Michel Corpataux, il a repris une activité régulière. Ses prestations ont connu le succès loin à la ronde. Son effectif s'est étoffé progressivement pour atteindre jusqu'à 40 chanteurs, provenant de différentes localités de la Gruyère et du sud du canton de Fribourg. Aujourd'hui, une trentaine de chanteurs sont actifs au sein de cet ensemble.

Si les chants populaires de la Gruyère restent la base du répertoire, celui-ci s'étend aussi à la musique religieuse, ainsi qu'à des pièces classiques, de la polyphonie allant de la Renaissance à la musique contemporaine. Internet, *Chœur des armaillis*

JOËL

Notre petit-fils Joël Oberson, le 1^{er} février 2019, a reçu à Lucerne le commandement d'un bataillon. Il en acquiert le drapeau. Il est lieutenant-colonel EMG.



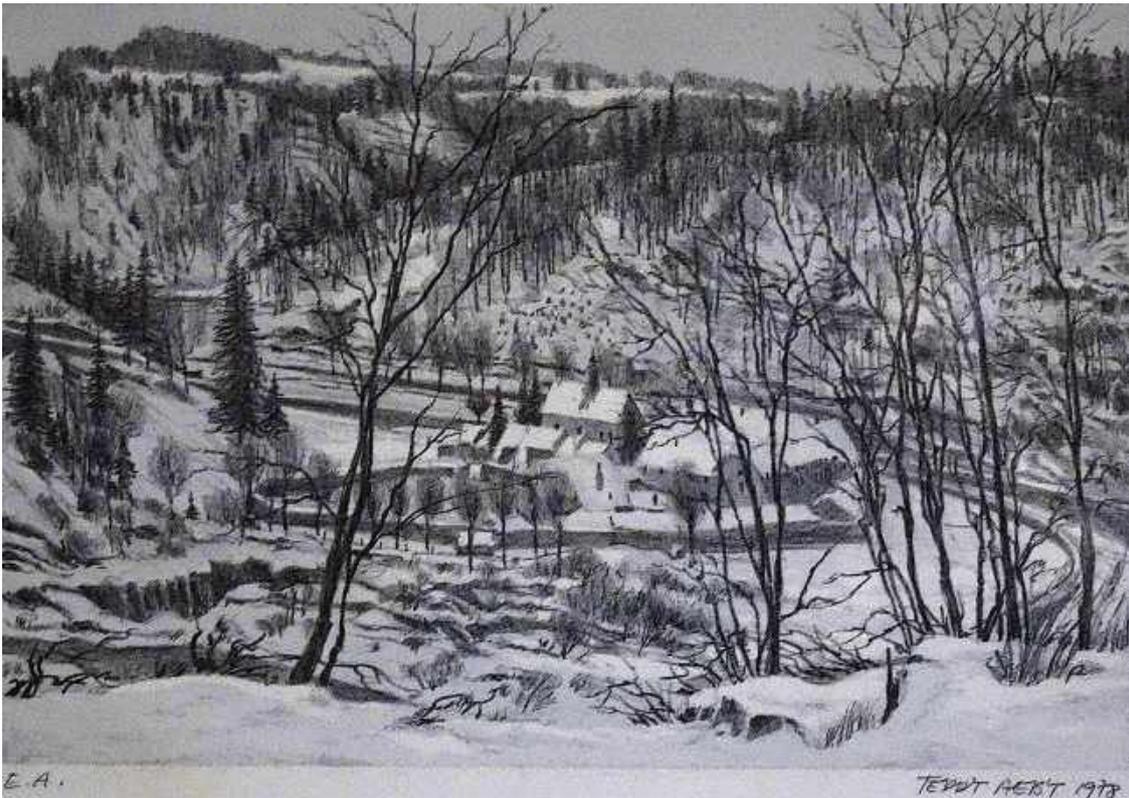
LA MAIGRAUGE

Le couvent de religieuses la Maigrauge, fondé par un groupe de femmes vers 1255, a pu subsister grâce à des dotations consenties par divers seigneurs. Reçu dans l'ordre cistercien, le couvent a été placé sous l'autorité de l'abbaye d'Hauterive en 1261. L'église, consacrée vers 1284, fut transformée en style gothique vers le milieu du XIV^e siècle. Les stalles du chœur datent de cette époque, comme un célèbre Christ en bois dans un cercueil.

La Maigrauge a connu son apogée au XVII^e siècle, avec quarante-cinq religieuses qui provenaient des familles aisées de la ville et du canton de Fribourg. Parmi les biens du couvent, on trouvait des vignes sur les rives du lac de Neuchâtel et du Léman et surtout des terres.

Ma tante, Sœur Antonie née Ida Chatagny (1900-1952), était surveillante de ce qui restait de ces biens, avec le titre de procureuse.

Lithographie de la Maigrauge par Teddy Aeby



ONNENS SOUS LA NEIGE

Aquarelle de Jacqueline Bühlmann, d'Avry-sur-Matran. Tout à droite, le château d'en bas, maison Chatagny. Le rempart, puis à gauche, la grange, font partie de la propriété. C'est là qu'est née ma maman. C'est là aussi qu'habitait son frère l'oncle Michel Chatagny, qui a familiarisé les fils du régent Barras avec les travaux agricoles...



L'ANCIENNE ÉCOLE D'ONNENS RESTAURÉE

L'ancienne école d'Onnens est aujourd'hui transformée en appartements. Il y avait, dans l'ancienne école, à l'étage à gauche la salle des filles et à droite celle des garçons. Au rez, se trouvaient l'appartement de la maîtresse (la Sœur) et celui du régent. Les fenêtres doubles protégeaient - un peu - du froid durant l'hiver. La construction d'une première partie de l'école remonte à 1814. Le bâtiment, en bois, est de la plus grande simplicité et ne comporte que le rez-de-chaussée. En 1842, est construit l'étage qui abrite la salle de classe des garçons. En 1880, le préfet ayant exigé de retenir les façades, le Conseil paroissial décide de les faire en bardeaux. En 1888, on ajoute la partie qui est devenue l'école des filles (à gauche). Et, depuis cette date, le bâtiment est resté en l'état, avec ses appartements rudimentaires, ses toilettes à l'extérieur, sans chasse d'eau bien entendu, avec un creux à purin...



Après 1950, une partie de l'école fut transformée en épicerie, *le magasin Sautaux*. Jusqu'à ce que Jean-Daniel Burgy ait l'heureuse idée d'acheter le bâtiment au Cercle scolaire d'Onnens, Lovens et Corjolens en 1980. Il l'a transformé en appartements modernes. En 2019, le bâtiment a subi une fort heureuse restauration.

UN GRAND DOMAINE ASSORTI D'UNE RICHE HISTOIRE

Cette ferme veveysanne située à la Verrerie, près de Semsales, a été choisie en raison de son contexte historique. Elle s'appelle La Châtelaine. Son histoire est à rapprocher de celle des mines et de la verrerie de Progens.



En 1778, les terres de ce domaine de 114 poses ont été achetées par les frères Schmid. Ils sont originaires de la Forêt-Noire et propriétaires de verreries en Franche-Comté. Ils obtiennent du Petit-Conseil de Fribourg de faire des fouilles dans la région pour trouver du charbon afin d'alimenter une verrerie. Celle-ci est construite sur le territoire de la commune de Progens. Après des débuts difficiles est arrivé Jean-Baptiste Jérôme de Brémond (1760-

1839). Il se présente comme l'ancien secrétaire privé de Louis XVI. Il devient administrateur de l'entreprise en 1806. Il crée la première fabrique de verre de Suisse. Il intensifie l'exploitation du charbon (mine de Froumi) et de la tourbe. Au XIX^e siècle, près de 400 ouvriers travaillent dans ces deux entreprises. En 1860, la verrerie fabrique un million de bouteilles, avec l'énergie provenant des tourbières du Crêt et des mines. En 1911, la verrerie est installée à St-Prex et elle a cessé toute activité en 1914. L'exploitation des mines de charbon a pris fin en 1921 pour raisons économiques, à cause de l'arrivée du charbon étranger.

En 1800, Jean-Baptiste de Brémont a fait construire la ferme de La Châtelaine pour



rentabiliser ses terres. Un violent ouragan a quasiment détruit la ferme en 1942. Le vent soufflait avec une rare violence et la grêle tombait comme des noix. La région de Progens, La Verrerie, Grattavache, semble avoir le plus souffert... La grande ferme de la Châtelaine, longue de soixante mètres, a eu sa toiture totalement emportée et écrasée. La vision du désastre est terrifiante peut-on lire dans *Le Messenger* du 13 juin 1942. Le tableau est de Georges Corpataux. Il figure, avec des renseignements sur la Châtelaine, dans *Mémoires vives*, Textes de Marie-Claire Dewarrat, Editions La Sarine, 2007.

Actuellement et depuis 1946, le domaine de La Châtelaine est la propriété de la famille Perroud.

Autre œuvre de Georges Corpataux, diplômé de l'Ecole supérieure d'arts visuels de Genève en 1979. Elle se rapporte aussi à l'ouragan qui a sévi dans la région de Semsales en 1942. Un bref résumé du texte qui rapporte les propos du premier Perroud propriétaire de la Châtelaine, accompagnant cette illustration dans « Mémoires vives » : *Le lendemain, nous avons constaté que le verger avait été saccagé ; un énorme sapin avait été cassé net. Je pense que, dans le souffle de cette tempête, j'ai aussi senti le souffle de la mort. Elle m'a épargné ce jour-là, avec ma femme et mes enfants, mes collaborateurs, mon bétail, mais elle a réduit à néant notre outil de travail. La ferme et une partie du domaine étaient aux trois quarts détruits. Le gérant des propriétaires de la Châtelaine, la société Anonima Immobiliare Cisalpina nous laissa absolument sans secours. Mais nous apprenions quelques mois plus tard*



que les terres et la maison étaient mis en vente. La décision de nous porter acquéreurs fut immédiate. Grâce aux prêtres, nous avons pu devenir propriétaires de la Châtelaine le 28 juillet 1946.

VIE RUDE À LA CAMPAGNE

Dans les villages veveysans - comme ailleurs dans le canton de Fribourg - la vie des petits paysans était rude : des familles nombreuses, peu de machines agricoles avant les années 1960, des travaux qui se faisaient en grande partie à *bras*. On parle peu du travail des mamans, femmes sans loisirs, accaparées totalement par les enfants, les repas, le jardin et le plantage, les lessives à la fontaine, des coups de main aux travaux agricoles... Le repos du dimanche n'existait pas, tant l'Eglise était elle aussi accaparante. Cette photo représente une ferme et une famille de Semsales.



L'ancienne ferme de Bêat Perrin

MEMBRES DU CORPS ENSEIGNANT MAL VUS PAR LA POPULATION

Les classements peuvent avoir des répercussions regrettables. Les membres du corps enseignant en ont été les victimes à cause de deux d'entre eux.

Le premier concerne la classification des écoles en première, deuxième ou troisième classe. Il a duré un peu plus de 100 ans, de 1834 à 1936. Le classement était établi selon la moyenne obtenue par tous les élèves dans toutes les branches le jour de l'examen de l'inspecteur. Cette classification fut rendue publique dès 1885. Désastreuse pour le renom du corps enseignant ! Si sa classe ne figurait pas dans la première catégorie, le maître - ou la maîtresse - passait pour un mauvais enseignant.

La deuxième classification figurait dans le rapport annuel de l'Ecole normale appelé aussi compte rendu ou catalogue. Imprimé et publié, il présentait toutes les classes avec les notes et les rangs de mérite des étudiants. Dès 1943, date de l'installation de l'Ecole normale à Fribourg, cette publication a pris fin. Par contre, les journaux ont publié chaque année - jusque dans les années 60 - les noms des nouveaux membres du corps enseignant avec la mention de leur brevet : très bien, bien et satisfaisant. Les malheureux

porteurs de la troisième mention étaient souvent mal vus dès leur entrée en fonction !

LE CHÂTEAU D'AUTIGNY

Le château d'Autigny a aujourd'hui fière allure. Ce sont les propriétaires actuels qui ont sauvé le manoir en 1994 et qui en ont fait notamment le siège d'une Fondation culturelle. Dans les années 1980, l'état de délabrement du château d'Autigny était jugé dramatique, après des décennies d'un quasi-abandon. Il avait pourtant trouvé acquéreur en 1963. Mais les travaux de transformation projetés dans les années 1980 furent jugés délirants par le conservateur des monuments historiques : on n'ajoute pas des tourelles à un tel édifice ! Grâce aux derniers propriétaires, les règles de l'art ont été respectées au cours de la récente restauration.

Aloys Lauper, responsable des biens culturels immeubles pour le canton de Fribourg, donne la version suivante au sujet de l'origine de cet immeuble : *Ce petit manoir très caractéristique, qu'on rencontre dans les campagnes fribourgeoises durant tout le XVII^e siècle et même au-delà, fut construit pour Tobie-Protais de Fégely et son épouse Marie-Benoîte née Reyff, sans doute peu après leur mariage, célébré le 20 avril 1660. Leurs armes et leurs monogrammes figurent en effet au plafond de la pièce nord-est du rez-de-chaussée. Leurs descendants, issus d'une des familles patriciennes les plus anciennes et les plus en vue de Fribourg le conserveront intact jusque vers 1840. La propriété d'Autigny comprenait alors, outre le « château », une ferme, une grange, un four et un grenier, soit les dépendances usuelles d'un domaine patricien, chapelle en moins.*



Tobie-Protais de Fégely figure sur le site généalogique du canton de Fribourg. Il est

décédé à Autigny le 18 mars 1674. Le DHS (Dictionnaire historique de la Suisse) distingue diverses branches de la famille de Fégely : celle de Seedorf et Vivy dont la souche est à Cugy et celle de Prez et Autigny. Seule la branche de Prez et Autigny des de Fégely a encore des descendants, en Australie.

Aloys Lauper mentionne notamment la découverte de diverses œuvres d'art lors de la restauration du château d'Autigny, dont un décor peint d'une grande qualité, achevé en 1687 et découvert lors d'un sondage en 1986. Ce décor a été réalisé par l'atelier d'un artiste connu, le peintre soleurois Michael Vogelsang.

VIEIL ATTELAGE, AU TEMPS DE LA CRISE DES ANNÉES 30

C'était au temps des revenus anémiques, des chars à roues cerclées, des vaches de trait au lieu des chevaux, du nombre de poses équivalent au nombre de vaches...

La crise économique et financière des années 1930 marque profondément la Suisse. Les exportations s'effondrent. Une des huit grandes banques du pays fait faillite. En hiver 1935, plus de 8% de la population active est touchée par le chômage. La pauvreté frappe près d'un habitant sur cinq.

La Suisse a connu une déflation très prononcée, tout comme les autres pays. Néanmoins, les prix les plus bas ont été atteints en 1935 pour la Suisse et la France. Quant au combat contre la pauvreté, il est inexistant. Jamais le monde n'avait connu une dépression



Rue de la Gare à Dornidier en 1938.

PHOTO PRÊTÉE PAR M^{me} MARIE-LYSE JAVET, DOMDIDIER

économique de cette importance; jamais les démocraties industrielles n'avaient été si proches de la faillite. C'est tout le système qui était remis en cause. L'amertume, le désespoir pouvaient se lire sur le visage de millions d'hommes et de femmes qui, partout à travers le monde, devaient mendier quelque aumône, quelque soupe aux coins des rues, pour survivre. En Suisse, au plus fort de la crise, en 1936, plus de cent trente mille hommes et femmes ont été privés de travail.

UNE FERME À SIVIRIEZ

Madame Hedwyge Guillaume-Baudois, épouse de Paul, habite cette ferme magnifiquement fleurie, route de la Pierra, à Siviriez. Elle a aimablement accepté une publication. La voici donc, proposée à votre admiration !



NOTRE-DAME DE L'ÉPINE À BERLENS

Notre-Dame de l'Épine est renommée en qualité de protectrice des yeux. Selon une tradition populaire datant du Moyen Age, la Sainte Vierge serait apparue dans le village au milieu d'un buisson d'aubépine. A la suite de cette apparition, les miracles auraient été nombreux. Pour preuve, la vitrine d'ex-voto en argent, dans le chœur, à droite. Les donateurs se sont sentis guéris après avoir prié la

Vierge de Berlens. Le succès de celle-ci avait de quoi rendre jaloux les capucins de Romont. Ils ont tenté d'occuper le même



créneau en faisant venir dans leur église, en 1755, le squelette de saint Donat, un martyr des catacombes invoqué lui aussi contre les maladies des yeux...



Mystère douloureux, Vierge de douleur

Lieu vivant, Notre-Dame de l'Épine vaut aussi un pèlerinage *artistique*. Jean Bazaine (1904 - 2001), auteur des vitraux, est l'un des artistes les plus prestigieux ayant enrichi nos églises. Il a passé à un art non figuratif tout imprégné de la nature dans les années 1940. Ses verrières peuvent être admirées notamment dans les deux églises d'Europe les plus célèbres pour les chefs-d'œuvre qu'elles abritent : Assy (Savoie), Audincourt (près de Montbéliard). Les vitraux de Berlens datent de 1980. Ils déclinent au fil des saisons le légendaire buisson d'aubépine en captant dans toute sa fragilité la flamme de la foi.

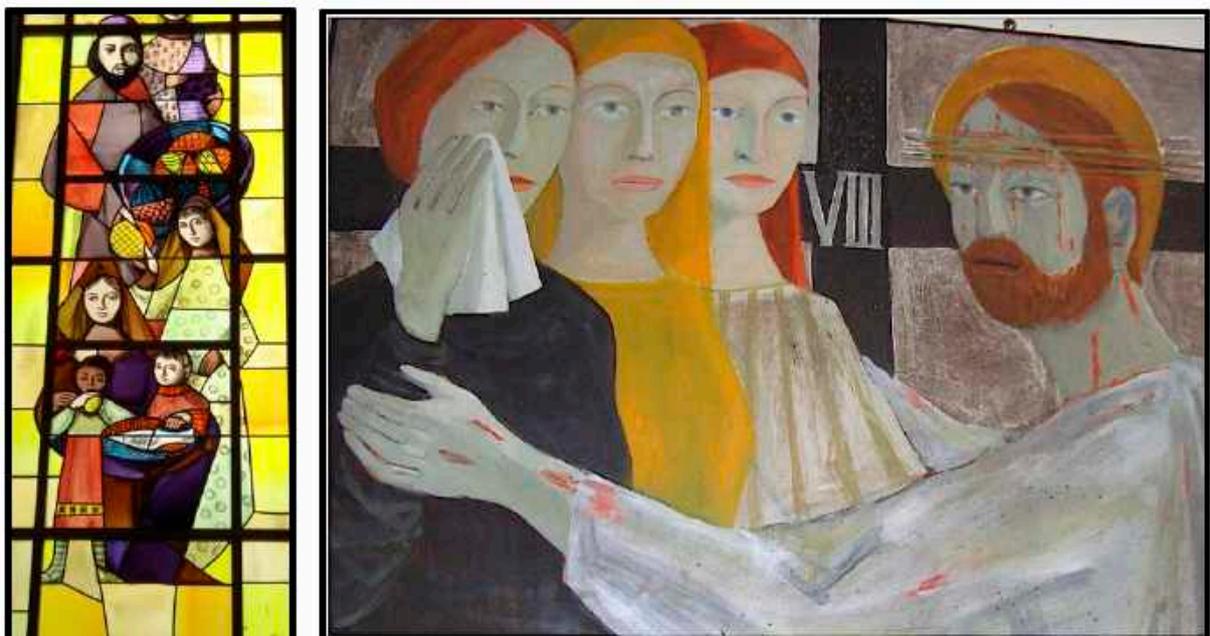
Pour sa Vierge dans ses habits royaux, pour ses fonts baptismaux de style gothique tardif

(XVI^e siècle), pour sa voûte en berceau lambrissé dont le décor peint fait alterner avec raffinement motifs floraux et têtes d'angelots, Berlens est décidément une belle oasis... (Serge Gummy, *Chapelles fribourgeoises*, Editions La Sarine, 2003)

L'ARTISTE RAYMOND MEUWLY

Raymond Meuwly (1920-1981) a entrepris tout d'abord un apprentissage de peintre en bâtiment. En 1941, il commence une formation de maître de dessin au Technicum de Fribourg. En 1947, il fait un stage de trois mois à l'académie d'André Lhote à Paris. Grâce à son talent, il obtient plusieurs bourses, dont trois fédérales. En 1957, Raymond Meuwly acquiert le manoir de Misery et le restaure, non sans soucis. Il participe à plusieurs expositions collectives, dont les plus importantes sont à Sao Paulo au Brésil en 1969, à Trieste en 1961, à Lugano en 1962, à la Biennale internationale d'art graphique à Tokyo en 1962, à Moscou en 1963, au Kunsthaus de Zurich en 1978. Quelques expositions auxquelles il a participé : à Thoun, Locarno, Lausanne, Berne, Fribourg, Sierre et au château de Misery.

Raymond Meuwly, en 1967, a doté l'église de Montagny d'un Chemin de croix original, simple, dépouillé, d'une grande noblesse. En 1968, la Deutschfreiburgische Arbeitsgemeinschaft lui décerne son prix culturel. L'artiste a aussi été apprécié et admiré pour ses œuvres non figuratives. Parmi ses réalisations dans le domaine de l'art sacré, citons celles figurant à la chapelle de Saint-Loup (Guin), à l'église de Courtepin, à la chapelle de Franex, à l'église de Sâles (Gruyère), à celles de La Tour-de-Trême, Chevrilles, Bösing, Saint-Martin... Il a créé les vitraux dans une dizaine d'églises. Il est l'auteur de remarquables œuvres d'art comme, notamment, le chemin de croix de l'église de Montagny mentionné ci-dessus.



Vitrail « Miracles » à Sâles et une station du chemin de croix de Montagny

LE CHÂTEAU DE COURTANEY

A l'écart du village d'Avry-sur-Matran, le château de Courtaney bénéficie d'une situation enviable, à l'abri de toute circulation. Ses plus proches voisins : la ferme et le moulin, tous deux appartenant au *châtelain*. Le moulin a servi de nombreuses années d'atelier au peintre et verrier Yoki.

Une date est lisible à l'entrée de la maison de maître ou château de Courtaney : 1763. Il peut s'agir de la construction ou d'une transformation. On peut considérer comme certain le fait que le bâtiment actuel en a remplacé un autre. Car le nom de Courtaney apparaît bien avant le XVIII^e siècle.

Au fil de l'histoire, nous avons rencontré notamment, en rapport avec Courtaney, les noms de Rodophe de Praroman en 1511, d'Elisabeth d'Erlach, dame de Courtaney en 1664. En 1737, le capitaine-lieutenant Bourqui est propriétaire du domaine. En 1761 apparaît le nom prestigieux de Duding. Une étude effectuée par l'archiviste Georges Corpataux, publiée dans les *Annales fribourgeoises* de 1918, donne maints renseignements sur cette famille et sur Courtaney. Originaire de Plaisance près de Riaz, les Duding se sont illustrés dans l'Ordre de Malte, créé au temps des Croisades au XII^e siècle pour préserver les Lieux-Saints. La famille Duding a compté six commandeurs de l'Ordre de Malte en trois générations, dont deux évêques de Lausanne, Jean-Jacques consacré évêque en 1707 et son neveu Claude-Antoine en 1716. Jean-Baptiste-Publius-Jacques Duding (1744-1824), propriétaire de Courtaney, a été le dernier représentant masculin de la branche patricienne des Duding. Son épouse, née de Montenach, est



décédée à Courtaney le 29 août 1820. Dans son testament daté de 1824 et reproduit dans les *Annales fribourgeoises* de 1918, le dernier des Duding a donné Courtaney à son cousin Louis d'Uffleger. Celui-ci a conservé château et domaine de 1824 à 1872. Sans héritier - comme Jacques Duding - d'Uffleger a légué Courtaney, château et domaine, à son cousin Louis Bourgknecht, chancelier d'Etat. Aujourd'hui, la vaste propriété de Courtaney appartient à M^e

Jean-François Bourgknecht, fils de Jean Bourgknecht qui fut conseiller fédéral durant 30 mois, entre 1960 et 1962.

ON VOYÂDZO BIN AROJÂ

Dans « La Gruyère », par Anne-Marie Yerly

Le kâr modâvè a chi j'arè. To le mondo irè inke, dzoyà, redyè. Tsakon bin inchtâlâ. Pachke i fô dre ke lè Chuiche, in voyâdzo, vouêrdon totavi la mima piêthe. L'an poutithre pouêre dè fére di konyechanthè ! To le mondo irè benéje. Ou dêri momin, ouna dama l'è arouvâye, grahyàja, pâ mé tan dzouna, ma bin avinyinta. I tragalâvè on lordo cha, è du chi cha on vèyê gugâ kotyè botoyè.

Ouna djijanna dè j'omo, bon j'ami, l'avan dèchidâ dé fére on piti toua ou Tessin. L'avan réjêrvâ le fon dou kâr... por ithre a l'éje, vo mè konprindè. N'in d'a ke dzuyon i kârtè, di kou, fô krêre ke le payijâdzo lè j'intèrèchè pou. Ma nouthrè luron chè rëdzoyivan dza d'agothâ le merlot dou Tessin... ou bin ôtyè d'ôtro ke lè rindrè bin dzoyà.

Apri than kilomètre, chè chon teri pri dè la « dama i botoyè ». I dèvejâvè patê achebin, pye fachilo po fére konyechanthe. « Ditè vè madama, din vouthron cha, vo j'è on piti viatike po la ché ? ». La dama, l'a hôchi lè j'èpôlè, ma l'a rin de. L'an pâ-mé inchichtâ.

Locarno. Terminus. To le mondo dèchin, a chi momin, la dama chè betè a lègremâ, a chnupâ, a chegotâ. Chè vejïn on bokon in rijolin l'i dëmendon : « Tyè ly-a the, vo j'i breji vouthrè botoyè ? »

Ma na... Lè botoyè l'è po prindre dè l'ivuè, l'è pâ prê le bon kâr. I vé a San Damiano !

Un voyage bien arrosé

Le car partait à six heures. Tout le monde était là, joyeux, guilleret. Chacun bien installé. Parce qu'il faut dire que les Suisses, en voyage, gardent toujours la même place. Ils ont peut-être peur de faire des connaissances ! Tout le monde était content. Au dernier moment, une dame est arrivée, joyeuse, plus très jeune, mais bien avenante. Elle trimballait un gros sac, et de ce sac l'on voyait guigner quelques bouteilles.

Une dizaine d'hommes, bons amis, avaient décidé de faire un petit tour au Tessin. Ils avaient réservé le fond du car... pour être à l'aise, vous me comprenez. Il y en a qui jouent aux cartes, parfois, il faut croire que le paysage les intéresse peu. Mais nos lurons se réjouissaient déjà de goûter au Merlot du Tessin... ou à quelque chose qui les rendrait bien joyeux.

Après cent kilomètres, ils se sont approchés de *la dame aux bouteilles*. Elle parlait patois aussi, plus facile pour faire connaissance. *Dites-nous Madame, dans votre sac, vous avez un petit viatique pour la soif ?* La dame a haussé les épaules, mais n'a rien dit. Ils n'ont plus insisté.

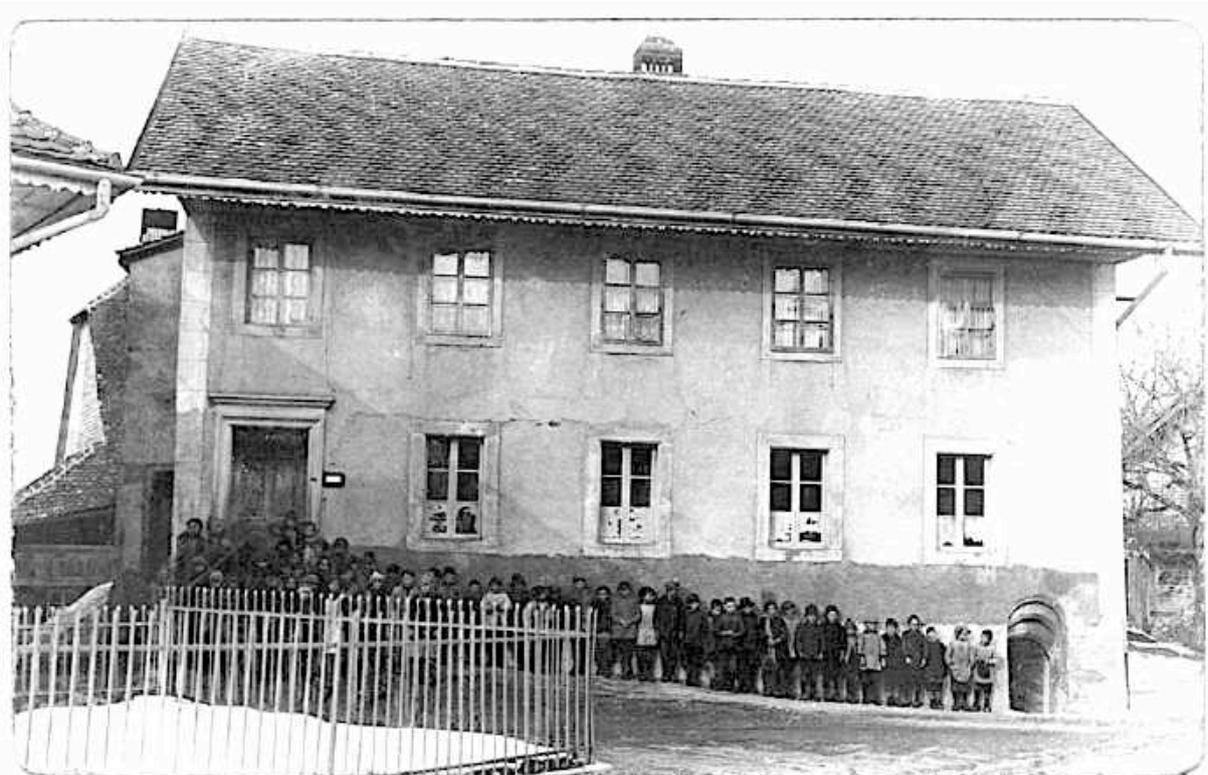
Locarno. Terminus. Tout le monde descend ; à ce moment-là, la dame se met à verser des larmes, à renifler, à sangloter. Ses voisins, un peu en souriant, lui demandent : « Qu'y a-t-il, vous avez cassé vos bouteilles ? »

Réponse de la dame : « Mais non... les bouteilles, c'est pour prendre de l'eau, je n'ai pas pris le bon car. Je vais à San Damiano. »

L'ANCIENNE ÉCOLE DE PREZ-VERS-NORÉAZ

La commune de Prez a acheté le château en vue de le transformer en école en 1891. Stanislas Bersier, dans l'ouvrage intitulé *Prez-vers-Noréaz*, précise qu'il a fait partie deux fois 12 ans du Conseil communal, douze ans conseiller, de 1962 à 1974, douze ans syndic, de 1974 à 1986. Et c'est de son temps qu'a été démolie l'ancienne école, située à la bifurcation Prez-Corserey et Prez-Grandsivaz.

Depuis 1887, Prez disposait de deux classes, à la suite du dédoublement de la classe unique du régent Alexis Rosset qui comptait 85 élèves, soit 44 garçons et 41 filles de tous les degrés. En 1899 est ouverte en plus une classe inférieure (1^{re} et 2^e années). Le 15 août 1905, le Conseil décide de louer l'étage de l'ancienne école à Alfred Joye, charron. Le Conseil réserve le rez-de-chaussée pour l'aménagement de la salle d'école du degré inférieur, le château transformé en école ne pouvant pas encore l'accueillir.



UNE FERME DÉMOLIE À AVRY

Ça s'est passé à Avry en 1968, pour faire place à la première école neuve dont l'architecte était Virgile Jaquet, de Matran. La ferme était habitée par Lucien et Julie Staremborg, qui demeuraient auparavant à la guérite de Rosé, jusqu'en 1928. Lucien travaillait sur la voie. Il a été le dernier à conduire le véhicule à propulsion musculaire appelé draine, véhicule utilisé pour contrôler la voie ferrée.

La petite fille de Lucien et Julie était Elisabeth Staremborg, devenue institutrice, dont l'histoire figure sur mon site nervo.ch, rubrique Textes, dans *Textes divers sur Avry*.



UN ARTISTE RENOMMÉ, GASTON THÉVOZ

Originaire de Delley (Broye), Gaston Thévoz est l'aîné d'une famille de sept enfants. Il naît à Fribourg le 5 septembre 1902. Bachelier du Collège St-Michel, il commence le droit à l'Université de Fribourg avant de se tourner vers les beaux-arts. Il entame sa formation d'artiste à l'École des arts et métiers de Fribourg (1926/27) où il suit les cours de Hiram Brühlhart (1878-1947). Il se perfectionne ensuite durant quatre ans à Paris, à l'École

nationale des Beaux-Arts et à l'Académie Moderne (Fernand Léger). Il fréquente aussi l'atelier André Lhote. En 1929/30, il suit les cours de l'Académie royale d'Andalousie à Séville/Espagne.



Estavayer, par Gaston Thévoz

Lors d'un passage à Châtel St-Denis/FR, il rencontre sa future épouse, hongroise d'origine, Marguerite von Pietsch zu Ritterschild, dite Zouzou, interne à St-François de Sâles. Il



l'épouse le 18 octobre 1937. Les multiples voyages effectués durant ses années de jeunesse contribuent largement à élargir son horizon pictural.

En 1934, il devient membre de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses (SPSAS). Il participe régulièrement aux salons de la section fribourgeoise, dont il aura la présidence de 1938 à 1941. Avec Alexandre Cingria, il est aussi l'un des animateurs du Groupe de Saint-Luc. Gaston Thévoz expose régulièrement en terre fribourgeoise, notamment au Musée d'art et d'histoire (1943) et à l'Université de Fribourg (1947). Il rencontre un franc succès dans la presse régionale. De 1935 à 1945, il est le locataire de l'Etat dans la maison dite « du bourreau », à la Lenda, Fribourg. Elle est décorée d'une fresque de St-Martin qu'il réalise en 1945. La même année, l'artiste emménage à Villars-sur-Glâne dans une maison construite par ses soins, actuellement Rte de Cormanon 4. Trois ans plus tard, le 17 octobre 1948, il meurt brusquement, à 46 ans, d'une infection pulmonaire.

Vitrail à Attalens

Gaston Thévoz a été peintre, illustrateur et auteur de décors, de vitraux, de peintures murales, de fresques, de céramique. Jean-Bernard Thévoz, son neveu, est l'auteur d'une présentation détaillée de son oncle. Internet, *Gaston Thévoz*

REMISE D'ÉTENDARD, DEUX MOTS SUR LA LOGISTIQUE DE L'ARMÉE

Le bataillon logistique 21, commandé par notre petit-fils Joël Oberson, lieutenant-colonel EMG, appartient à la brigade logistique 1. A l'issue de son cours de répétition, la remise de l'étendard animée par *La Chanson du pays de Gruyère* s'est déroulée à Gruyères le 11 septembre 2019 en présence de très nombreux invités. L'organisation était parfaite et la qualité de l'accueil a été unanimement appréciée.

Le brigadier Silvano Barilli a été commandant de l'école de recrues et de sous-officiers d'aviation, puis chef d'état-major du chef de l'armée. Il est actuellement le commandant de la brigade logistique 1 à laquelle appartient le bataillon logistique 21.

En cas de crise ou de catastrophe, cette brigade peut rapidement être engagée et soutenir autant les civils que les militaires. Elle fait partie de la base logistique de l'armée (BLA). Elle peut apporter son soutien, équiper rapidement l'armée, accueillir un grand nombre de patients pour les soins de base, fournir des médicaments pour les situations d'urgence ainsi que transporter des gens et des marchandises... Au total, près de 12 000 militaires répartis dans 14 bataillons sont à disposition pour ces missions.



Photo (publication du Bat log 21) : Joël parle à ses 500 soldats et aux invités lors de la remise de l'étendard de son bataillon. Tout à gauche de la photo, le brigadier Silvano Barilli. Sur la droite, Patrice Borcard, préfet de la Gruyère, et Jean-Pierre Doutaz, syndic de Gruyères.



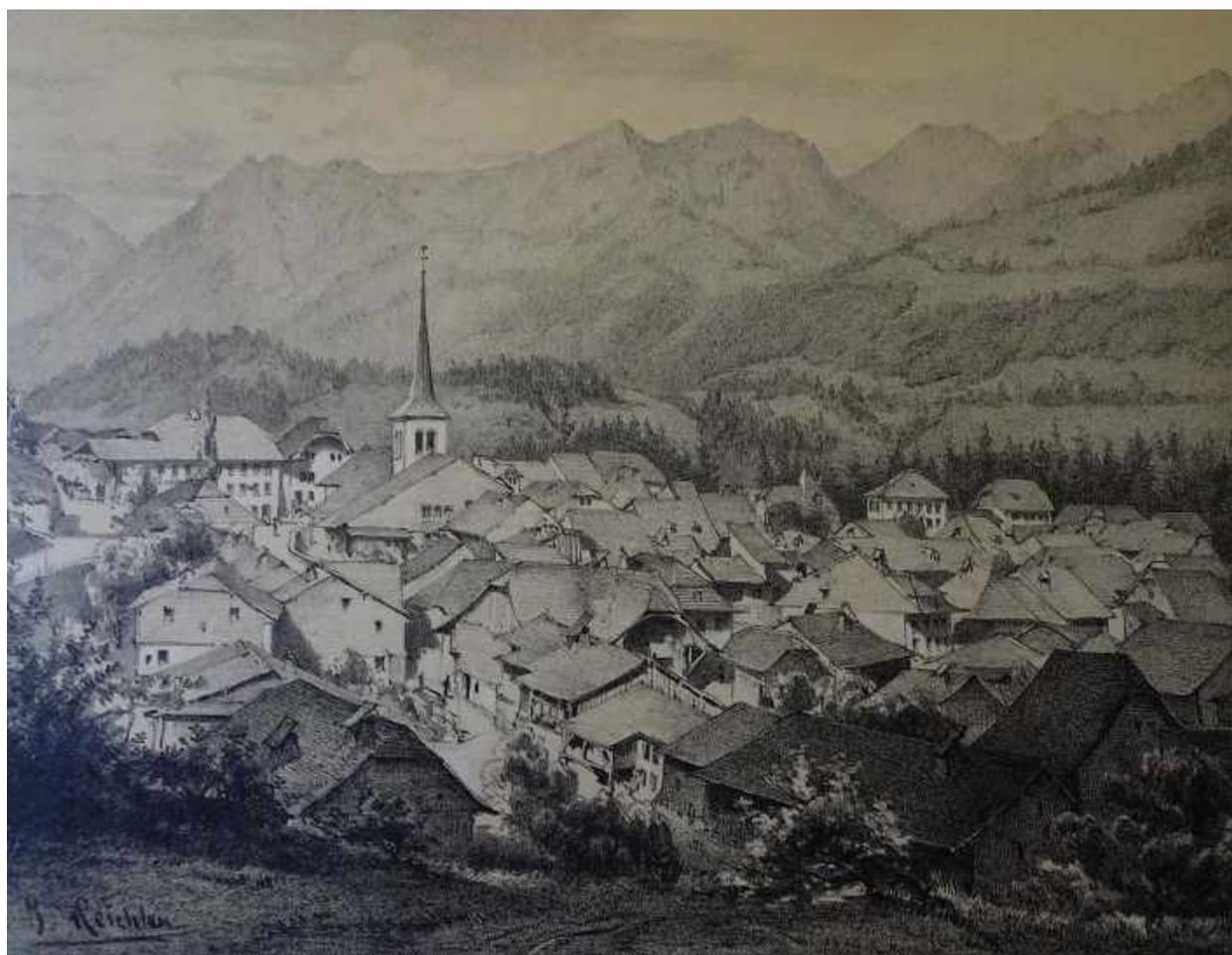
(Photo : publication du bat log 21) Le commandant de bataillon avec le commandant de la brigade. A droite, la Chanson du pays de Gruyère.

ALBEUVE EN 1876, AVANT D'ÊTRE INCENDIÉ

C'est un tableau de Joseph Reichlen. Il figure dans l'imposant volume de *La Gruyère illustrée*, 1798.

Le 8 juillet 1876, un gigantesque incendie ayant pour origine la cheminée de la boulangerie a quasiment anéanti le village d'Albeuve. A l'époque, les maisons étaient presque toutes en bois. En deux heures, plus de 160 maisons ont brûlé, y compris l'église et la cure. Seuls cinq bâtiments ont été épargnés. Albeuve a pu renaître de ses cendres grâce à la volonté de ses habitants et à de généreuses donations venues des quatre horizons. D'autres localités ont été victimes d'incendies. Parmi les plus importants désastres, il faut citer Bulle (1805), Broc (1890), Neirivue (1904) et Planfayon (1906).

Des localités gruériennes dépendaient au Moyen Age de l'évêque de Lausanne. Ce sont Bulle, Riaz, La Roche et Albeuve. Lors des conquêtes bernoises et fribourgeoises de 1536, ces propriétés épiscopales ont été attribuées au gouvernement de Fribourg qui se considérait comme le successeur de l'évêque. Ainsi Albeuve, contrairement aux autres villages de l'Intyamon qui tous relevaient du bailliage de Gruyère, a appartenu au bailliage de Bulle jusqu'à la fin de l'Ancien Régime en 1798.



TEXTE DE VICTOR TISSOT SUR ALBEUVE

Ce texte est tiré de « Au Pays des glaciers », ouvrage écrit en 1893

Arrivés à Albeuve à la tombée de la nuit, nous y passâmes la journée du lendemain à nous reposer des fatigues d'une course d'environ dix heures, d'une seule traite. Albeuve incendié il y a une dizaine d'années, n'est plus le charmant village fribourgeois de jadis, aux vieilles maisons de bois roussi du soleil, aux grands toits en auvent, couverts de bardeaux et de mousse, aux larges cheminées noires par où s'échappent des fumées blanches et où entrent, comme des messagers du bon Dieu, les joyeuses hirondelles, esprits protecteurs du foyer. Albeuve, avec ses bicoques de pierre sans cachet, sans originalité, a un air de banlieue, un aspect triste et banal de cité ouvrière. Mais ce qui n'a pas changé, c'est la bonté de ces braves gens, l'amabilité de l'hôte et de l'hôtesse de l'Ange.

Quel modèle d'aménité, d'urbanité et de douceur que ce ménage Musy ! On ne croirait jamais qu'on est descendu dans un hôtel, tant on vous entoure de petits soins. Je voudrais voir venir ici un de ces superbes maîtres d'hôtel de Lucerne ou d'Interlaken, qui s'imaginent que la Suisse a été tout spécialement créée pour leur usage ; je voudrais voir un de ces maîtres d'hôtel descendre, plein de morgue, dans cette modeste hôtellerie de campagne, et les yeux effarés qu'il ouvrirait en face de toutes ces prévenances sans bassesse, de cette cordialité innée des montagnards fribourgeois !

Victor Tissot (1845-1917)

Victor Tissot est un homme de lettres et de presse suisse né le 15 août 1845 à Fribourg et décédé le 6 juillet 1917 à Paris. Il a joué un rôle important dans l'imagerie régionale gruérienne. Fils de Joseph Tissot, de Cottens, notaire et juge au Tribunal de la Sarine, Victor Tissot étudie au collège Saint-Michel, à Einsiedeln et Sion, puis il fréquente les facultés de Droit de l'université de Fribourg-en-Brigau, Tübingen, Leipzig, Vienne et Paris. À Paris, il collabore à diverses rédactions. Après une année de vie parisienne, il est nommé en 1867, professeur près de Genève. Dans le même temps, il entre à la *Gazette de Lausanne* (1868), où il lance, en 1871, un supplément littéraire hebdomadaire. Il est rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne* de 1870 à 1873. Plus tard, il revient à Paris (1874) où il dirige notamment l'*Almanach Hachette* (1893) et inaugure, en 1891, le nouveau supplément littéraire du *Figaro*, journal dont il sera rédacteur en chef de 1888 à 1893. À la même époque, il fonde le journal *Lectures pour tous*. Il écrit également des récits sur la Suisse et l'Allemagne, qui connaissent un succès considérable. Il doit sa célébrité à son roman *Voyage au pays des milliards* (la Prusse), qui fut vendu en quelques semaines à 50 000 exemplaires. Grand voyageur, il revient régulièrement en Suisse. Il finit par s'installer dans la maison de Chalamala, bouffon du comte Michel, à Gruyères (Suisse). Il possédait également le chalet *La Marmotte* à Montbarry qui fut incendié en 1905. De 1911 à 1914, il édite l'*Almanach de Chalamala*, virulent opuscule contre l'autoritarisme du gouvernement cantonal en place. A l'approche de son décès, il décide de léguer sa fortune, ses considérables collections et sa bibliothèque à la ville de Bulle, dans l'optique de la création d'un musée. L'histoire donnera suite au projet, sous la forme du Musée gruérien et de la Bibliothèque publique de Bulle. (D'après Wikipédia)

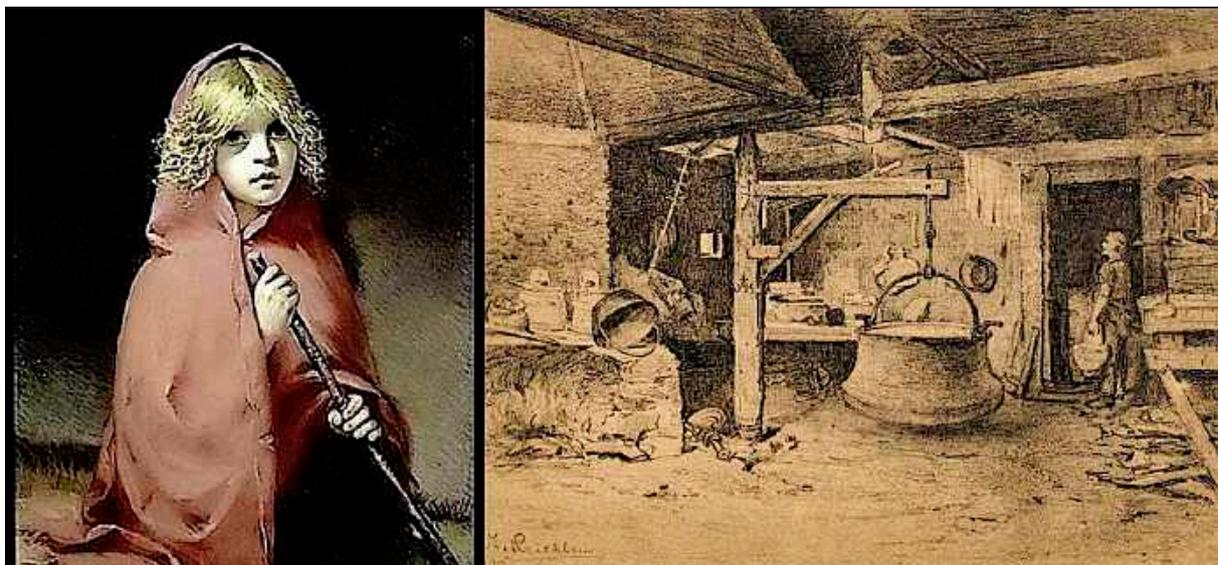
UN DES PLUS GRANDS PEINTRES FRIBOURGEOIS

Le peintre Joseph Reichlen (1846-1913) a été professeur et surveillant à Hauterive de 1868 à 1874. En 1869, paraissent les premiers exemplaires du *Chamois* dont Reichlen est le promoteur. Le *Catalogue des élèves* nous apprend que celui qui deviendra un artiste connu a enseigné le français au cours inférieur, l'histoire naturelle et le dessin aux trois divisions réunies. Quel était le programme de dessin ? A) *Les éléments du dessin linéaire d'après Bardin et Hutter* B) *Cours gradué et méthodique du dessin linéaire pratique, d'après Bardin – Relevé de croquis d'après nature au moyen de l'échelle de proportion – Dessin de constructions de tous genres – Lavis. Dessin artistique, ornements, figures, instruments divers*. Dès 1943, à l'Ecole normale située à la rue de Morat à Fribourg, le peintre Jules Schmid, professeur de dessin, aurait pu s'en inspirer !

Reichlen, en 1871, fait part de son souhait d'aller se perfectionner en Allemagne. Dans une correspondance avec l'Instruction publique, le directeur de l'EN Pasquier, exprime son sentiment que Reichlen rêve d'une promotion au Collège industriel de Fribourg. Les *Nouvelles Etrennes fribourgeoises* de 1914 nous apprennent qu'après une période à l'Ecole des Beaux-Arts de Stuttgart, en 1872, Reichlen est revenu à Hauterive.

En 1874, il s'en ira perfectionner son art à Paris, puis à Rome, avant d'être engagé comme dessinateur par la Maison Orell-Füssli de Zurich. De 1890 à sa mort, il a enseigné le dessin au Collège St-Michel. Joseph Reichlen a laissé de nombreuses œuvres d'une grande qualité : portraits, scènes religieuses, paysages de la Gruyère. Folkloriste, il s'est occupé de plusieurs publications, dont la *Gruyère illustrée*, *Le Chamois*, *Fribourg-pittoresque*, *Chansons et rondes...*

Photo de « La Petite mendiante » et dessin de la fromagerie.



LA TUBERCULOSE

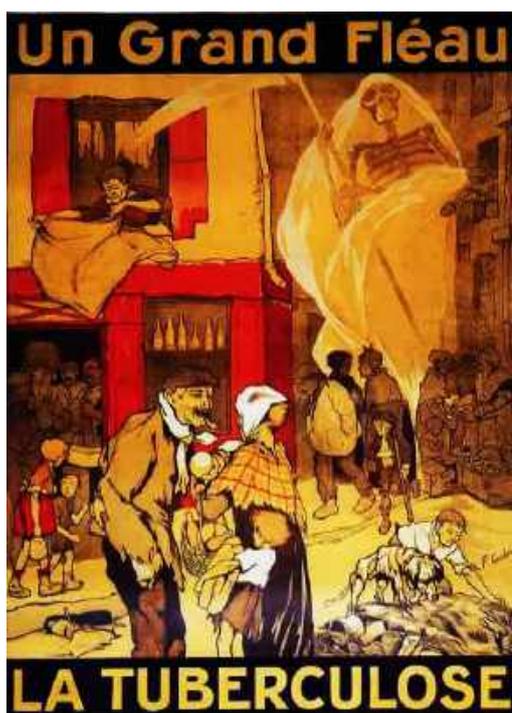
Aussi appelée phtisie, elle a causé de grands ravages dans nos populations, notamment au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Cette maladie s'attaque particulièrement aux poumons, mais elle peut s'étendre à tous les organes. Ses symptômes sont notamment la fièvre, la fatigue, l'inappétence. La maladie est devenue parfois épidémique dans notre pays : 16 842 décès en 1895-1896 ; 18 385 en 1905-1906. Elle a frappé surtout les pauvres, plus vulnérables en raison de carences alimentaires, du manque d'hygiène. L'alcoolisme a aussi contribué au développement de la tuberculose. La découverte du bacille à l'origine du mal par Robert Koch, en 1882, a marqué les débuts d'une lutte sérieuse. Des sanatoriums et des préventoriums ont été créés. La loi fédérale sur la lutte contre la tuberculose, en 1928, a obligé les autorités cantonales à assainir l'environnement, à enseigner les mesures d'hygiène aux classes populaires, à organiser un service de médecine scolaire et à promouvoir l'éducation physique à l'école. En 1938, la situation dans le canton de Fribourg est l'une des pires du pays, avec le Valais et Schwytz. L'inaction de l'Etat n'est donc pas sans conséquences. En 1936, Fribourg consacre 30 000 fr. à la lutte contre la tuberculose bovine et 3000 fr. à la tuberculose humaine. C'est révélateur de ses priorités !

Grâce aux antibiotiques - streptomycine en 1943 - la tuberculose a pu régresser : 3055 décès en 1947, 869 en 1957, 20 en 2008. Dans les années 1960, les sanatoriums et les préventoriums ont pu faire place à des hôtels, à des EMS. Ils ont été aussi utilisés pour soigner d'autres maladies pulmonaires.

Lancé dès 1900, le projet de la construction d'un sanatorium fribourgeois ne s'est concrétisé qu'en 1951 avec l'ouverture d'un sanatorium à Humilimont, sur les hauts de Marsens. Auparavant, dès 1910, cet établissement reçoit des gens désireux de se reposer et des malades du système nerveux. Puis, en 1930, il accueille des personnes non seulement atteintes de pathologies nerveuses mais encore de maladies du tube digestif, de même que des rhumatisants. Le 19 juillet 1951 est inauguré le Sanatorium de plaine d'Humilimont. Il remplace l'Etablissement médical. Les Sœurs de Sainte-Marthe y sont actives jusqu'à la fermeture du Sanatorium en 1985. L'établissement est devenu EMS dès 1986.

Leysin a accueilli les Fribourgeois adultes atteints de tuberculose pendant de nombreuses années. En 1946, le canton achète la clinique de Vermont pour 320 000 fr. Une option provisoire : l'établissement fermera en 1957.

De son côté, la Ligue fribourgeoise contre la tuberculose a ouvert un Chalet des enfants, à Pringy. De 1923 à 1960, 3800 Fribourgeois séjourneront dans cet établissement placé



sous la direction des Sœurs de Ste-Anne. Ce chalet est un préventorium. Il accueille des enfants faibles, mal nourris, menacés de tuberculose, mais pas encore atteints par la maladie. En 1930 s'ouvre le préventorium des Sciernes d'Albeuve, destiné à des femmes, jeunes filles et enfants atteints de tuberculose. En 1993, cet ancien préventorium est devenu une école. Un deuxième préventorium a existé aux Sciernes d'Albeuve.

UNE HAIE DE THUYAS FORCÉE À DISPARAÎTRE

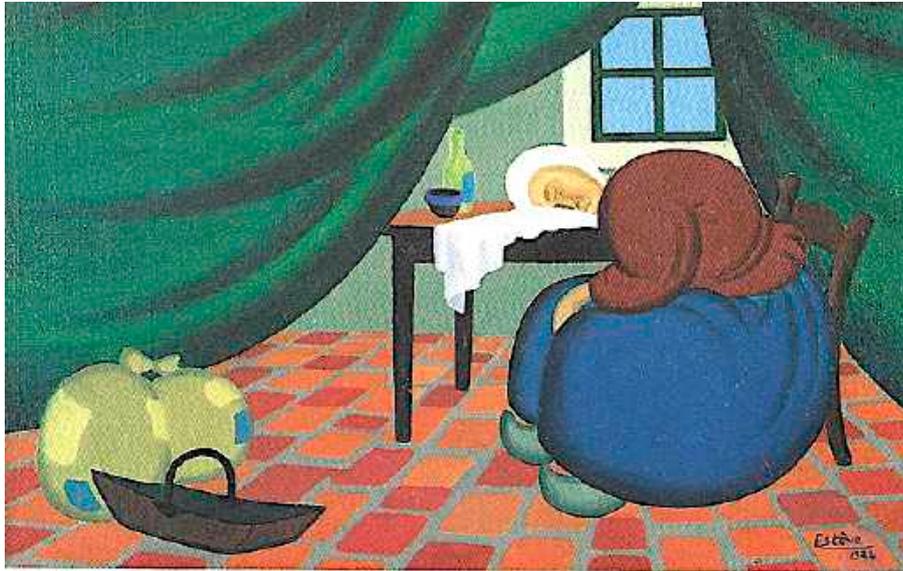
Ma haie de thuyas était en parfaite santé - contrairement à beaucoup d'autres - quoique trop large, empiétant sur le chemin vicinal et présentant des risques d'écartement sous la neige. Le travail confié à la Corporation forestière de Sarine-Ouest a été rapidement et proprement exécuté le 20 septembre 2019. La Corporation a recouru à une entreprise spécialisée avec grue et véhicule spécial conduit par M. Daniel Francey, de Mannens-Grandsivaz. Les thuyas sont remplacés par de la charmille.



MAURICE ESTÈVE : PEINTRE CÉLÈBRE

Maurice Estève est né à Culan en 1904, où il est décédé en 2001. Culan est une localité proche de Vesdun, village en relation avec Avry. Le dimanche 2 mai 2004 a eu lieu à Vesdun - où l'artiste possédait une maison - le vernissage d'une exposition consacrée à Estève, en présence de son épouse. Le maire de Vesdun a eu l'amabilité d'y inviter une délégation d'Avry formée de Charly Biemann, ancien syndic, Jean-Claude Genilloud, à l'époque conseiller communal et J.M. Barras.

Cette *Paysanne endormie aux rideaux verts* - au Musée Estève à Bourges – est une toile réalisée lorsque le peintre avait 20 ans. Une de ses rares peintures figuratives. Les seuls vitraux dont il est l'auteur - deux verrières en bandeaux - se trouvent à Berlincourt. Une localité du canton du Jura, commune de Bassecourt, dans la remarquable chapelle de Jeanne Bueche, première femme de Suisse romande titulaire d'un diplôme d'architecte à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.



Au sujet de la peinture non figurative, j'aime bien citer Kim en Joong, l'artiste dominicain coréen : *Je ne donne jamais de titres à mes tableaux, pour laisser la liberté à qui les regarde d'imaginer ce qu'il peut et veut voir. Je ne peins pas des choses rationnelles, logiques, intellectuelles, mais des sensations. Certains, devant mes toiles, n'y voient rien, mais d'autres se sentent heureux en les regardant. Il n'est pas nécessaire d'être un intellectuel pour comprendre ma peinture... »*

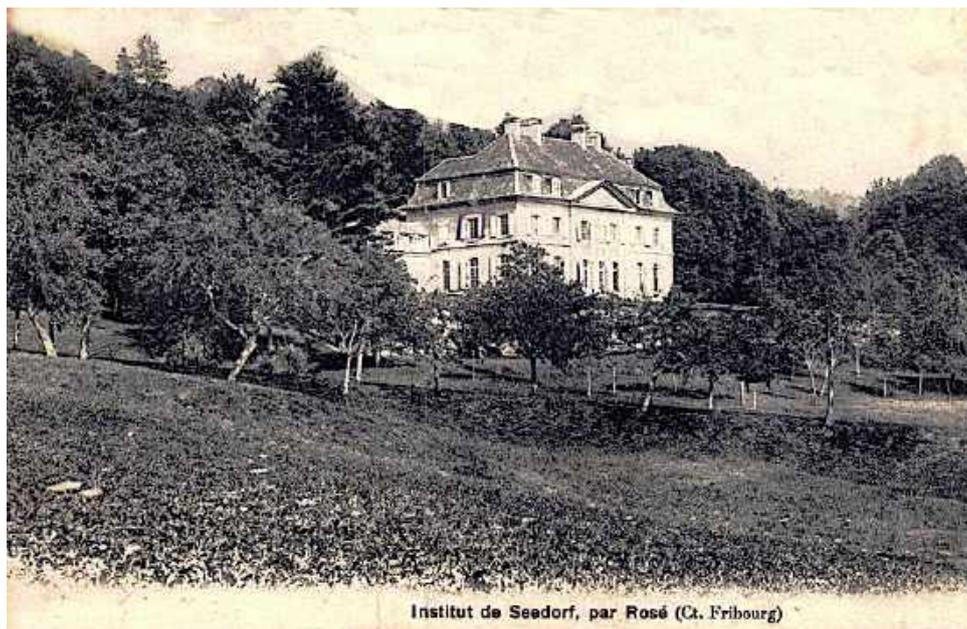
Cœuvres d'Estève, à gauche, un fragment des verrières de Berlincourt et à droite un tableau dont la valeur est proche des 500 000 €...



A l'hôtel Drouot, lors de la vente des œuvres de la collection d'Alain Delon, le tableau d'Estève *Noirbel*, de 1957, a atteint le prix de 478 624 euros, soit un record mondial pour cet artiste. Internet, *Maurice Estève*

L'INSTITUT DE SEEDORF

Le 13 septembre 1902 est constituée sous l'égide du Conseil d'Etat, dans le but de *pourvoir à l'éducation spéciale d'enfants faibles d'esprit de la Suisse catholique*, la Société de Notre-Dame-de-Compassion. Le conseiller d'Etat Georges Python prend contact avec une communauté de Carmélites, réfugiée à Riaz depuis 1901. Elle en accepte la direction. L'institut de Seedorf s'est appelé Institut du Mont-Carmel avant de devenir, en 1975, le Centre de formation professionnelle et sociale (CFPS). Les dernières religieuses ont quitté Seedorf en 1988.



Le nombre d'enfants accueillis à Seedorf était élevé. Ainsi, en 1914, on comptait 46 enfants dont 13 garçons. L'Institut a été mixte jusqu'en 1932, date à laquelle les garçons ont rejoint La Verrerie près de Semsales. L'Institut du Mont-Carmel a connu la pauvreté, voire la misère, jusqu'en 1959, date de la création de l'assurance invalidité. En 1965, l'inspectrice scolaire Marie Dessonnaz ouvre une école ménagère dont les cours durent 3 ans. Vingt-quatre jeunes filles suivent cette formation.

Le début du CFPS, en 1975, marque une nouvelle orientation. L'institution de Seedorf est alors destinée à quelque 80 apprenti(e)s ayant des difficultés intellectuelles, généralement domicilié(e)s en Suisse romande. Occasionnellement des éléments masculins peuvent être acceptés.



L'architecte des nouveaux bâtiments est Serge Charrière, natif de Noréaz. Ils

comprennent les ateliers pour les cours et pour l'habitation des élèves, une halle de gymnastique, une piscine, les bureaux administratifs...

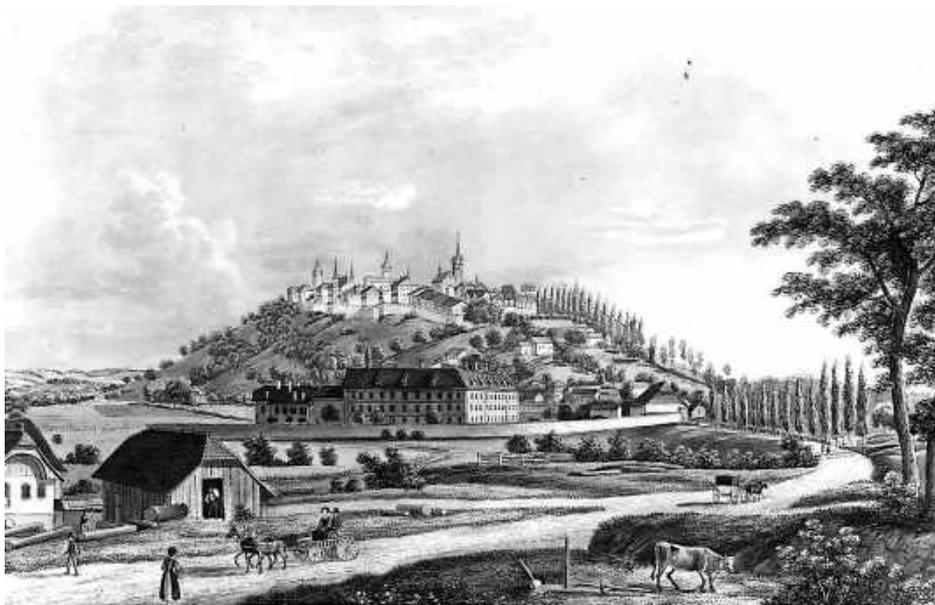
Le CFPS dispense neuf formations professionnelles : aide en soins et accompagnement, blanchisserie, commerce de détail, confection, cuisine, horticulture, paysagisme, intendance, restauration (restaurant à Vaulruz), entretien, conciergerie.



Le château, au centre, avec ses premiers agrandissements

LA FILLE-DIEU, DEPUIS 750 ANS DANS LA GLÂNE !

Trois jeunes femmes de la Glâne installent au début de 1266 une maison de prière près de Romont. En 1368, l'évêque de Lausanne, lors d'une visite de cette petite communauté lui donne le nom de *Fille-Dieu*. Internet, *Fille-Dieu*



La Fille-Dieu et Romont dans une gravure réalisée vers 1840. Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg/Fonds Benedikt Rast

AU TEMPS DES LACUSTRES, RECONSTITUTION

A Gletterens a été reconstitué un site préhistorique néolithique, un *village lacustre*. Il offre aux visiteurs non seulement un coup d'œil sur l'époque des premiers paysans du Plateau mais aussi la possibilité d'expérimenter l'artisanat et le mode de vie des Lacustres. Ils peuvent ainsi façonner un couteau néolithique, un pendentif, voir l'allumage du feu à l'ancienne, ou lancer la sagaie à l'aide du propulseur.



Origine de la découverte des pilotis : à la faveur d'une sécheresse hivernale en janvier 1854, des pieux de bois sont apparus au bord du lac de Zurich. Ils ont été identifiés par l'archéologue Ferdinand Keller comme les restes d'un village du Néolithique (entre le III^e et le II^e millénaire av. J.-C.). Pour lui, ces pilotis étaient les vestiges de huttes construites sur des plates-formes surélevées au-dessus des eaux. Des découvertes semblables aux abords d'autres lacs du pays, dont celui de Neuchâtel, ont conduit à la même croyance à des habitations bâties sur l'eau. On croit savoir à présent que les villages lacustres étaient plutôt bâtis sur la rive des lacs.

RUDOLF MIRER, LE PEINTRE AMBASSADEUR DES GRISONS



Mirer est né le 9 juillet 1937 à Coire. Son père étant instituteur, le peintre passe son enfance dans différents villages du canton des Grisons. Après sa scolarité obligatoire, il suit un apprentissage à l'École Suisse du Textile à Saint-Gall. Il travaille quelques années comme concepteur textile pour la

société Stoffel-Tücher. En 1964, de retour dans le canton des Grisons, Mirer se consacre entièrement à son art. Aujourd'hui, il est considéré comme un ambassadeur des Grisons. Auteur de tableaux d'une rare intensité, Mirer est connu pour sa synthèse imaginative

entre peinture et dessin. L'artiste vit aujourd'hui dans le petit hameau de Tusa et expose ses œuvres dans sa galerie d'Obersaxen.

DEUX ENCLAVES BERNOISES EN PAYS DE FRIBOURG

Ce sont Clavaleyres et Villars-les-Moines (Münchenwiler). Quoique... un accord intercantonal signé en 2019 entre Berne-Fribourg attribue la petite commune de Clavaleyres - une cinquantaine d'habitants - à la commune de Morat. Changement de canton ! Mais il faudra encore diverses ratifications, dont celles des Chambres fédérales et du peuple.



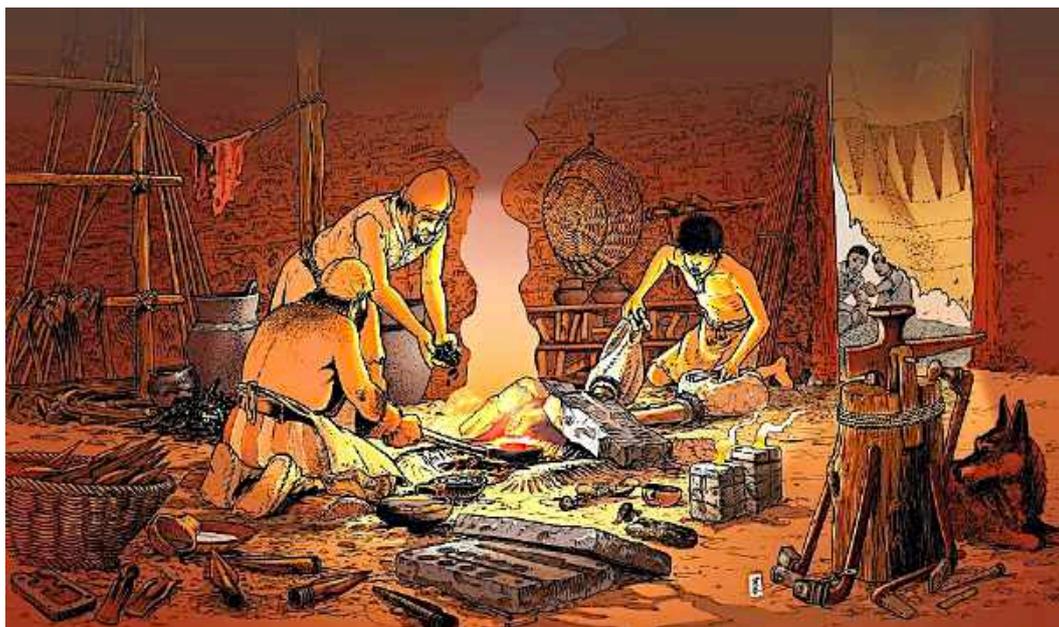
Château de Villars-les-Moines



Les communes bernoises et protestantes de Villars-les-Moines et Clavaleyres, au temps de la République helvétique (1798-1802), ont été attribuées au canton de Fribourg. Elles ont manifesté un désaccord qui ne se dénouera qu'en 1807 avec leur réintégration au canton de Berne. Le château de Villars-les-Moines est célèbre. Jusqu'en 1932, il a appartenu à la famille de Graffenried avant de devenir successivement la propriété de l'Etat de Berne, puis de l'Association bernoise des universités populaires, et enfin d'une société qui a transformé le château en hôtel et restaurant renommés. Une table vous y attend...

LA NÉCROPOLE DE CHÂBLES

Nécropole : du grec *nécros* et *polis*, *citée des morts*. La plus grande nécropole de Suisse a été découverte à Châbles sous le tracé de l'A1. Elle est devenue la nouvelle référence en Suisse pour l'âge du bronze moyen (1350 à 1200 avant J.-C.). Neuf tertres funéraires, des tumuli, ont été fouillés. On y avait inhumé au moins une vingtaine de personnes et quatre ou cinq ont été incinérées. Quelque 25 objets utilisés par les hommes préhistoriques ont aussi été mis au jour : une majorité d'épingles, deux bracelets, une pointe de flèche.



UN GUILLAUME TELL ORIGINAL

Les effigies de Guillaume Tell - dont l'existence est légendaire - sont en général la reproduction de la statue érigée à Altdorf en 1895 par le sculpteur Richard Kissling. Celui-ci avait reçu l'ordre de représenter Guillaume Tell comme un homme décidé, en costume traditionnel paysan et en tenue de guerrier, l'arbalète à l'épaule, le bras posé sur l'épaule de son fils Walter qui tient fermement la main de son père, tout en le regardant avec admiration.

La carte postale peinte en 1914 est une œuvre méconnue de l'artiste peintre et verrier neuchâtelois Edmond Bille, installé en Valais, décédé en 1959. Il est le père de l'écrivaine Corinna Bille. La carte présente un Tell qui n'est plus un guerrier professionnel, mais un robuste paysan aux traits christiques. Bille respecte le canevas traditionnel de Kissling, mais il est l'auteur de modifications : l'arbalète devient un fusil, Walter tient dans sa main gauche un drapeau suisse au rouge éclatant, l'arrière-plan est une terre déserte située dans une zone frontière gardée par une sentinelle allemande, reconnaissable à son casque à pointe. Le mât n'est plus surmonté par le chapeau du bailli Gessler, mais par les couvre-chefs des autorités impériales allemande et autrichienne et le képi du général suisse Ulrich Wille. Les drapeaux des Empires allemand et autrichien ornent le mât. Tout un programme !



La statue d'Aldorf et la carte postale d'Edmond Bille

RIXES...

« *La Liberté* » du 4/5 février 1995. Court extrait de l'interview de François Walter par Patrice Borcard au sujet de « *La Suisse urbaine 1750-1950* », éd. Zoé.

« Dans les sociétés anciennes, la violence physique, corporelle, est un phénomène courant. Souvent, pour s'imposer dans un groupe social, il faut faire preuve de force physique. Dans un groupe de jeunes, la violence est une sorte de rite initiatique. A part la violence rencontrée dans les campagnes, les villes offrent aussi de multiples occasions de manifester sa force physique parce qu'on y rencontre des étrangers, des vagabonds, une servante qui traîne dans la rue. Multiples sont les occasions d'exercer cette violence. Les badauds se délectent des spectacles de rixes. Quand un cocher bat son cheval, les gens s'attroupent pour regarder. Le spectacle de la violence fascine. Mais progressivement, on entre dans d'autres mentalités : le XIX^e siècle est plus répressif. »

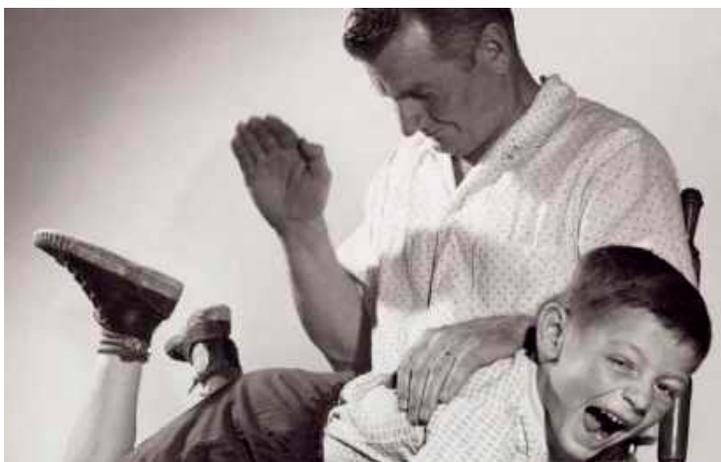


Photo Coll. *Devaney*

Néanmoins, les aînés se souviennent des bagarres, des luttes, des empoignades entre enfants, jeunes et moins jeunes, courantes jusque dans les années 1960. Bien des régents étaient appelés *roille-gosses* en

raison des punitions et châtements infligés à leurs élèves : gifles, tiraillements des favoris, punitions à genoux, fessées, copies de verbes, mise à la porte, etc. Le curé, au catéchisme, a aussi laissé parfois de cuisants souvenirs. Et n'oublions pas certains parents... De grands progrès ont été réalisés de nos jours.

AH ! C'EST VOUS ?



Quand on m'a recommandé de me rendre à Courtaman chez le potier renommé Hans Hertig, j'y suis allé. Quand il m'a répondu, je l'ai regardé avec des yeux étonnés et je lui ai dit : « Ah ! c'est vous ? » J'étais inspecteur scolaire à l'époque (début des années 1970), et j'avais des séances avec les commissions scolaires. Faisait partie de celle de Courtepin un M. Hertig. J'ignorais qu'il était l'artiste potier. Et j'ai eu avec lui dès notre rencontre à Courtaman des contacts très amicaux. Ses vases, tasses, assiettes, etc., étaient largement connus et appréciés. Hans Hertig est décédé en 1996. Son coq, dans ma cuisine,

me rappelle chaque jour son souvenir...

Une autre œuvre de Hans Hertig :



LE PAIN DE JADIS

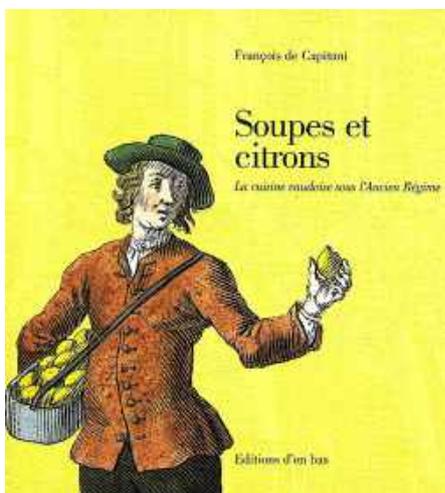
D'après François de Capitani, « Soupes et citrons », Ed. d'en bas, 2002

Le pain constitue la nourriture principale de toute la population avant l'introduction de la pomme de terre au début du XVIII^e siècle. Il y a plusieurs qualités de pain. Le blanc

de pur froment est évidemment le plus cher et reste réservé aux riches.

Le messel, un mélange de seigle et de froment semés ensemble, est très répandu. On y ajoute de la farine de son, des fèves et quelquefois des lentilles moulues. Ce pain noir est cuit en ville par les boulangers, car seuls les plus riches ont un four particulier.

A la campagne, c'est au four banal que les villageois cuisent leur pain à tour de rôle. Le *ban* désigne le droit exclusif qu'a le seigneur d'entretenir un four et l'obligation des sujets de s'en servir contre une redevance. Chauffer le four à bois consomme beaucoup d'énergie et l'utilisation du four en commun est un moyen de diminuer les frais. Le four dépend du seigneur ou de la commune. Le fournier est chargé du chauffage et de l'entretien ; c'est lui aussi qui prélève les droits dus au seigneur. Au XVIII^e siècle, ce système rigide s'assouplit, mais reste la règle jusqu'à la fin de l'Ancien Régime en 1798.



Chaque paysan fait donc sa propre pâte et l'apporte au four. La chaleur vive du four sert à cuire le pain. Comme le four refroidit lentement, il peut encore servir à cuire des gâteaux et des tartes. Le pain frais est à peu près inconnu à la campagne où on cuit le pain en grande quantité, souvent pour plusieurs semaines. Ce pain dur est trempé dans la soupe qui forme l'essentiel des repas campagnards. Outre ce pain ordinaire, nous trouvons des pains plus raffinés pour les jours de fête, par exemple des *torches* et des *navettes* qui correspondent à peu près à nos tresses et petits pains actuels. Chaque région a ses spécialités et certaines d'entre elles ont perduré jusqu'à

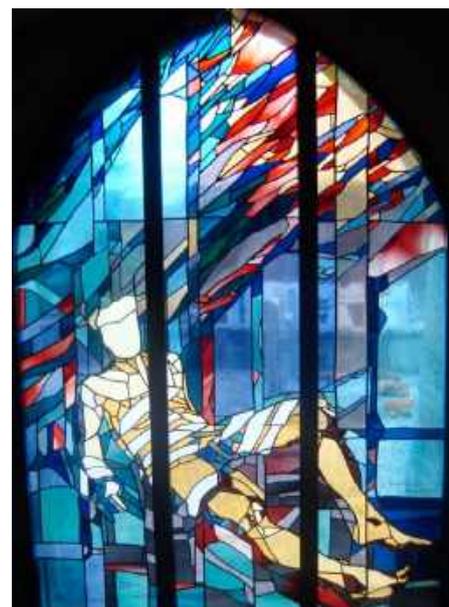
aujourd'hui.

MALADAIRE, MALADIÈRE...

La maladaire ou maladière était au Moyen Age un hôpital pour lépreux ou pestiférés, éloigné des localités par crainte de la transmission de la maladie.

Des lieux-dits maladaire ou maladière existent en de nombreux endroits, notamment à Neuchâtel où le stade de Xamax porte ce nom. Il y avait une maladaire à Lully, près d'Estavayer. Elle se trouvait à l'écart du village, entre Estavayer et Frasses.

A l'église de Lully, le remarquable vitrail de Jean-Marc Schwaller, réalisé en 1988, évoque la résurrection de Lazare. Il occupe l'espace de l'ancienne porte devant laquelle les lépreux venus de la maladaire entendaient la messe aux XV^e et XVI^e siècles.



EVITER LES CLASSES MIXTES !

C'est une classe de garçons à Estavayer-le-Gibloux. L'instituteur s'appelle Marcel Brunisholz. La photo date de 1950, environ. Détail : un garçon, au premier rang, porte l'insigne du Noël du soldat 1940... Au premier rang, il y a deux fils de l'instituteur : Bernard Brunisholz, 1^{er} à gauche du 1^{er} rang de la photo et son frère André, 3^e depuis la



droite. Pierre Telley - futur inspecteur et directeur de l'Ecole normale - est le 4^e à partir de la droite de la photo et son frère Jean-Claude est le 2^e à partir de la droite.

Dans plusieurs villages - jusque dans les années 60 - il existait deux classes comprenant chacune tous les degrés, une classe de filles et une de garçons. Pas question de mélanger les sexes pour

diminuer le nombre de cours ; on aurait eu deux classes mixtes, une comprenant les 1^{re}, 2^e et 3^e années et l'autre les 4^e, 5^e et 6^e.

Les classes mixtes n'étaient tolérées que dans les villages où le nombre d'élèves ne permettait pas l'existence de deux classes. Mgr Dévaud, par ailleurs pédagogue connu et reconnu, fustigeait à cette époque les classes géminées. Ainsi appelait-il les classes mixtes, suspectées sans doute d'être porteuses de quelque germe de concupiscence. Survivance d'idées reçues ? Sûrement. En 1824 déjà, le *Manuel des régens* (sic) balisait le chemin de la vertu et plantait des garde-fous destinés aux classes mixtes. On y lisait : « Dans ces écoles, les bancs des garçons et des filles ne seront jamais placés en face les uns des autres, mais sur des lignes parallèles (art.40). Lorsque l'école aura réuni les deux sexes, les filles seront toujours renvoyées un quart d'heure avant les garçons et des mesures suffisantes seront prises pour que les garçons ne les trouvent point en chemin. » (art.43)

LOSSY, CLASSE MIXTE TOUS LES COURS

Cette photo, me signale Mme Lucienne Mauron Dévaud-Déforel, représente l'école mixte de Lossy en 1961. Elle comprenait tous les degrés. Le régent s'appelait Phocas Clerc, breveté à Hauterive en 1929. (St Phocas était un évêque martyr du IV^e siècle, en Turquie). Au fond de la salle, les drapeaux de Lossy et de Formangeires. Les deux communes ont fusionné en 1981.



Derrière les drapeaux, la photo de Georges Python, conseiller d'Etat conservateur de 1886 à 1927. Les classes de Lossy et la Corbaz ont été jumelées à la fin des années 1960 : les 1^{re}, 2^e et 3^e années à La Corbaz; les 4^e, 5^e et 6^e à Lossy.

LE RICIN : D'UN PUISSANT POISON À UNE HUILE BÉNÉFIQUE...

Cette fleur au magnifique feuillage qui a poussé par hasard près de ma maison est un Ricin. La photo date du 16 octobre 2019. C'est une plante d'origine tropicale dont on retrouve des semis spontanés dans nos jardins. Belle fleur, mais dangereuse ! Les graines et les coques contiennent un produit très toxique, la ricine. Compte tenu de son pouvoir particulièrement toxique, la ricine peut être une arme pour les terroristes. Même les feuilles étant toxiques, il ne faut pas que les enfants les touchent.



L'huile de ricin - largement utilisée surtout jadis - provient aussi de cette plante. Obtenue par pression à froid, elle est extraite des graines de ricin et les substances toxiques contenues dans la graine sont éliminées. Cette huile est utilisée depuis des millénaires pour ses vertus magiques, notamment par les Égyptiens qui appréciaient ses vertus sur la peau. On dit qu'elle était l'huile préférée de Cléopâtre, qui s'en servait quotidiennement pour se

démaquiller. Elle favorise la pousse des cheveux et des ongles et elle est connue aussi pour ses vertus curatives.

LA VILLE D'ESTAVAYER ÉTAIT EN PARTIE HABITÉE PAR DES PAYSANS

Léon de Weck (1840-1904) – auteur de la photo - fut conseiller communal, puis syndic de Pierrafortscha, près de Marly (1895-1904). Sa passion pour la photographie nous a légué une très riche documentation sur le canton de Fribourg, ses villages, ses châteaux, ses paysages et ses curiosités. La rue des Granges était aussi appelée à Estavayer la rue des tas de fumier.



IL FUT UN TEMPS...

...pas si lointain, où les 3^e et 4^e années d'école primaire ne s'appelaient pas encore 5 H et 6 H (H signifiant Harmos, école harmonisée en Suisse romande). Les cantons avaient souvent leurs propres auteurs et ils éditaient leurs manuels. Un exemple : une brochure d'histoire éditée en 1969 pour les 3^e et 4^e années d'école primaire dont le titre était *Images du passé*. Deux auteurs fribourgeois : Armand Maillard a écrit le texte et Bernard Morel a réalisé les illustrations.



La famine de l'an mille et Charlemagne, par Bernard Morel

Moins moderne que les manuels romands actuels qui ont abandonné le noir-blanc au profit d'une documentation en couleur, diversifiée et attrayante. Mais, pour l'époque, la présentation offrait un texte clair et simple et des dessins originaux...

Un chapitre de la brochure *Images du passé* :

La vie d'un paysan

Jehan est un vilain. Il habite une chaumière, près de la forêt. Bêtes et gens vivent dans l'unique pièce du logis, sans cheminée et sans fenêtres. Le mobilier est bien pauvre. Ses enfants sont assis sur des boîtes de paille et sur des planches. Sa femme est sur un escabeau. On dort sur des paillasses et dans les feuilles sèches.

La nourriture de Jehan est bien maigre

Dans des écuelles de bois fume la soupe aux raves où l'on trempe le pain de seigle. On mange aussi des bouillies de poireaux, de pois ou d'avoine. La viande est très rare. La famille de Jehan a souvent faim.

Le travail est pénible

Jehan cultive un jardin et les tenures du seigneur. Ses outils sont en bois. Un boeuf, un âne ou parfois la femme et les enfants tirent l'araire. La terre est maigre. Elle ne donne que deux à quatre grains pour un qu'on a semé. Faute d'engrais, la terre s'épuise vite. Elle doit rester en jachère un an sur trois.



Les impôts sont lourds

Parfois Jehan reçoit la visite d'un voisin. Ils parlent alors de leurs nombreux soucis. L'année a été mauvaise. Comment verser-t-on la part du seigneur? Pourra-t-on seulement mettre en réserve les semences nécessaires? Trois jours par semaine, ils doivent travailler gratuitement pour le seigneur: labourer ses terres, couper le bois, nettoyer les fossés, tailler les clôtures, réparer le château. Que de corvées! Que de jours où ils ne gagnent même pas un morceau de pain.

Hier, un paysan a été jeté en prison parce qu'il avait tué un lièvre. Un autre a été battu parce qu'il s'était plaint que les chasseurs avaient saccagé son champ d'orge. Jehan et son ami sont désespérés.

Apprends

tenures = terres prêtées par le seigneur au vilain.
un vilain = un paysan du Moyen Âge (habitant de la ferme).
un escabeau = un siège de bois, sans bras ni dossier.
l'araire = une charrue, sans roues.
la terre doit rester en jachère = on doit laisser la terre au repos, sans la cultiver.

Réponds

- Où habite la famille de Jehan? Qui se trouve dans la même pièce?
- Comment sont les lits dans sa chaumière?
- Quelle est la nourriture habituelle de ces vilains?
- Qui doit parfois tirer l'araire? La terre est-elle productive?
- Dis quelques soucis de ces pauvres paysans.
- Donne deux exemples qui montrent que certains seigneurs sont très durs.



QUAND LE TERRITOIRE DE VILLARS-SUR-GLÂNE DIMINUAIT...

Il y eut des tensions considérables entre les communes de Fribourg et de Villars lors du développement de la ville au tournant des XIX^e et XX^e siècle. Des possibilités d'extension existaient, mais... situées sur le territoire de Villars. Cette commune a fini par accorder des concessions - diminuer ses exigences financières - pour arriver à une décision le 9 mars 1906.

Au terme d'un arrêté qui résume les tractations et les positions réciproques, le Conseil d'Etat décide : tout le plateau de Pérolles, ainsi que Beaumont, la Vignettaz et Bethléem sont transférés de la paroisse et de la commune de Villars-sur-Glâne à la ville de Fribourg contre une indemnité de 75 000 francs.

Villars ne reçoit que 5000 francs, le principal montant étant destiné à la paroisse, la plus perdante dans l'opération. C'est environ 200 hectares et 185 citoyens qui ont passé de Villars à Fribourg. Pour les enfants en âge de scolarité et qui restent voisins de la ville, cette dernière les acceptera durant cinq ans dans ses écoles pour un montant de 20 francs par an et par enfant.

Villars-sur-Glâne jadis, par Gaston Thévoz



ET LES ENSEIGNANTS FRIBOURGEOIS SE SONT ISOLÉS

Pour donner au corps enseignant fribourgeois des principes en accord avec l'idéal religieux et conservateur, l'abbé Raphaël Horner - aumônier et professeur à l'Ecole normale d'Hauterive - fonde avec sa garde prétorienne la Société fribourgeoise d'éducation. Son organe, le *Bulletin pédagogique*, dont le rédacteur en chef est Horner, va répandre *la bonne nouvelle*, tant à l'Ecole normale que dans le canton de Fribourg. Société fribourgeoise d'éducation et *Bulletin pédagogique* sont créés lors d'une mémorable assemblée tenue au Lycée de Fribourg, le 15 novembre 1871. Si les idées pédagogiques que présentera le *Bulletin* seront le plus souvent novatrices, voire d'avant-garde, l'idéologie en sera carrément conservatrice. On vit l'époque de Vatican I, du Kulturkampf et des attaques contre le catholicisme défendu becs et ongles par les intégristes dont les principaux meneurs dans le canton de Fribourg sont les abbés Raphaël Horner et Joseph Schorderet. C'est aussi le temps des tensions politiques créées par la révision de la Constitution fédérale dont les tendances laïques et centralisatrices ne sont pas compatibles avec la doctrine conservatrice fribourgeoise.

Dans le canton, le *Bulletin pédagogique* veut remplacer *L'Educateur*, journal de la Société pédagogique romande, dont le rédacteur en chef est le libéral fribourgeois Alexandre Daguet, célèbre pédagogue et historien. Le corps enseignant fribourgeois, en 1877, quitte cette Société pédagogique romande pour des raisons idéologiques et religieuses. Elle ne sera réintégrée qu'en 1969, époque où est diffusée l'idée d'une Ecole romande. Et gare à ceux qui resteront abonnés à *L'Educateur* ! Une faute qui pouvait, à l'époque, coûter leur poste aux enseignants qui lui étaient restés fidèles.



LA TOUR DE MORAT OU PORTE DE MORAT

Bernard Morel a dessiné cet édifice lorsqu'il était professeur de dessin à l'Ecole normale. Anecdote : j'ai autorisé les étudiants à s'entraîner à un mur d'escalade nouvellement dressé dans la tour. Escalade et fortifications médiévales : anachronisme !

Cet imposant édifice qui domine le parc de l'Ecole normale (HEP) constitue une évocation du Moyen Age avec les remparts situés également dans le parc.



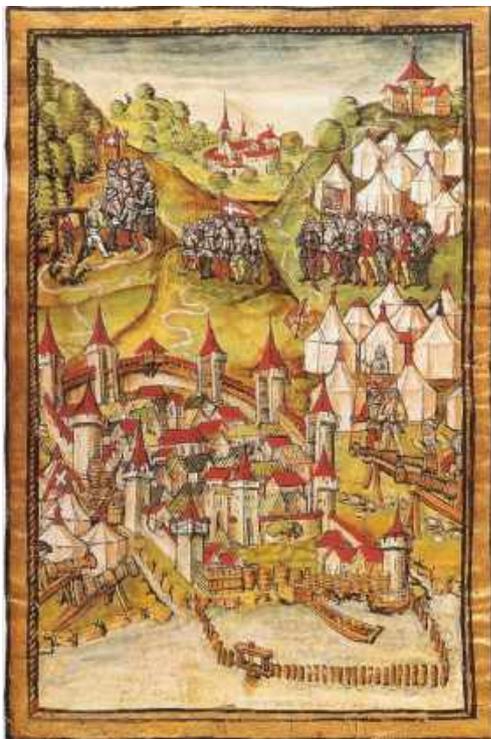
Ce dessin date des années 1990.

La porte de Morat a été construite dans les années 1410 au bord d'un fossé naturel, qui était muni, au XIII^e siècle déjà, d'un pont fortifié du nom de *Donnamary*.

La tour s'élève à 34 m. Des travaux, en 1888, ont permis l'élargissement de la rue. Un nouveau percement dans les

LA BATAILLE DE MORAT, UNE VICTOIRE DE FRIBOURG ?

Lorsqu'on célèbre la victoire des Suisses contre Charles le Téméraire à Morat, en 1476, les Fribourgeois présents n'étaient que des alliés des Suisses, car Fribourg n'est devenu canton qu'en 1481. Et ces Fribourgeois qui combattaient à Morat étaient des ressortissants de la ville de Fribourg et des Anciennes Terres (cf. tome I *De-ci...de-là* : les Anciennes terres étaient formées des vingt-quatre paroisses allant de Cressier à Autigny).



Car le reste du canton, soit la seigneurie de Montagny acquise par Fribourg en 1478 et les futurs districts de la Broye, de la Glâne, de la Gruyère et de la Veveyse ne sont devenus fribourgeois, en grande partie, qu'en 1536. Ces régions dépendaient de la Savoie, alliée du Téméraire, au temps des guerres de Bourgogne.

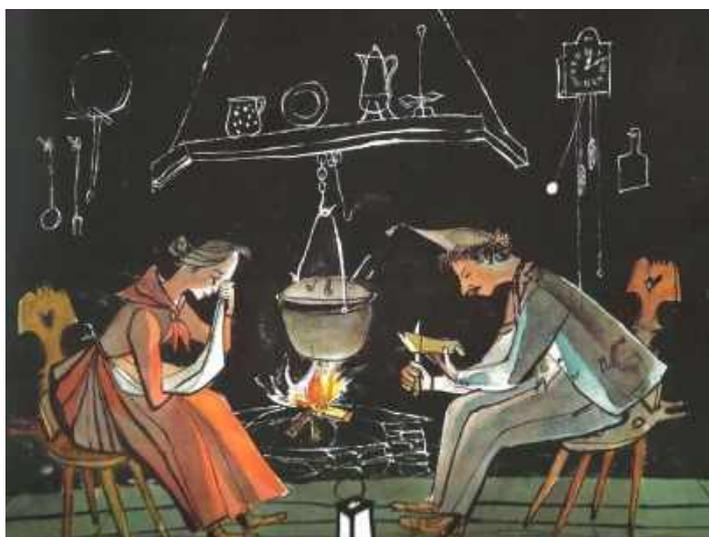
Par exemple, Morat et sa région ont été une seigneurie savoyarde du XIII^e siècle jusqu'en 1476, puis bailliage commun de Berne et Fribourg jusqu'en 1798. On ne peut donc affirmer que le canton de Fribourg ait été vainqueur à Morat.

Le reste du canton dont il est question ci-dessus, dépendant du Téméraire, a été plutôt victime d'une défaite...

La bataille de Morat vue par Diebold Schilling le Jeune (via wikimedia)

CARIGIET, UN ARTISTE ATTACHANT

Vous reconnaissez sans doute le talent d'Alois Carigiet (1902-1951) dans la présentation de ces parents attristés attendant leur enfant disparu. Cette illustration est tirée de *Une cloche pour Ursli*, l'ouvrage qui a rendu Carigiet célèbre. Depuis 1945, *Ursli*, ce petit garçon des Grisons avec son bonnet pointu enthousiasme petits et grands dans le monde entier. Plus de deux millions d'exemplaires ont été vendus. Ce livre a été traduit en 14 langues. Mais le talent de Carigiet va au-delà d'*Ursli* ! Sa fondation contre le nazisme en



suisse, ses dessins, ses affiches, ses croquis et j'en passe font de lui un artiste hors pair. Carigiet a aussi illustré divers livres ou objets.

PAUL SANDOZ ET CHARLES JAUQUIER

Excellente idée, Gilles Baeriswyl, natif de Surpierre, a suggéré que soient célébrés deux anniversaires à Surpierre en 2020 : les deux cents ans de l'église de Surpierre consacrée le 2 juillet 1820 et le centième anniversaire de la naissance du ténor exceptionnel Charles Jauquier, né à Coumin (paroisse de Surpierre), le 12 février 1920.

Un complément au sujet du site Wikipédia qui présente Charles Jauquier. Le site omet de nommer son principal professeur lorsqu'il a obtenu un Premier prix de virtuosité au Conservatoire de Lausanne. Il s'agit du baryton Paul Sandoz. Cet artiste, apprécié jadis, est aujourd'hui quasiment oublié. Ecoutez-le sur cette vidéo *Les trois cloches*, de Gilles, présentant des scènes valaisannes. La musique est dirigée par Ernest Ansermet et l'auteur des textes est Maurice Zermatten. Internet, *Sandoz, Les trois cloches, Ciné actualités*. Les moments où chante Sandoz : 1,39 ; 5,40 ; 9,26.

Pour écouter aussi la voix de Charles Jauquier : Internet, *youtube, Jauquier, Messie*



Paul Sandoz
et **Charles Jauquier**

La Liberté, 13.4.1950

Un appel flatteur

M. Charles Jauquier a reçu de la France un engagement qui l'honore, lui et le canton de Fribourg. Un très grand festival musical est en préparation à Lure, en Haute-Saône, sous le haut patronage de Son Exc. Mgr Dubourg, archevêque de Besançon, et de la marquise de Gramont. Cette importante manifestation artistique sera honorée des plus hautes personnalités françaises et étrangères.

Le président du comité d'organisation vient de faire appel à deux de nos solistes suisses, M. Charles Jauquier, ténor, et Paul Sandoz, baryton. Ces deux artistes seront accompagnés par le brillant orchestre du Conservatoire de Paris.

A. G.



DÉCÉDÉ À LA VEILLE DE SES 102 ANS

Cette longue vie est celle d'Alfred Bourqui, de Murist, décédé à l'âge de 101 ans, le 7 août 1968. Né à Granges-de-Vesin le 15 août 1867, il aurait fêté son 102^e anniversaire quelques



jours après son décès. Le 15 août 1968, jour du centième anniversaire d'Alfred Bourqui, le village de Murist a vécu une mémorable journée - grand-messe, cérémonie officielle, banquet - en présence notamment de Gustave Roulin, d'Estavayer, président du Grand Conseil en cette année 1968 et de Emile Zehnder, conseiller d'Etat, président du gouvernement cantonal. Celui-ci, dans son discours prononcé lors de la cérémonie officielle, a relevé les principales activités du centenaire au cours de sa vie : domestique, cordonnier à Granges de Vesin, paysan à

Franex puis à Murist, sacristain et fidèle chanteur. Gérard Périsset, journaliste, écrit dans

la nécrologie parue le 7 août 1968 dans *La Liberté* : « Le patriarche, marié deux fois, était le père de 20 enfants dont 14 sont encore en vie. Alfred Bourqui a connu plus de 120 descendants directs. »

UNE AIDE AU PRÊTRE PAS AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON...

D'après le Père Didier Bondallaz, capucin, de Cheiry (enclave de Surpierre), auteur caustique de chroniques décrivant celui qui fut son curé à la tête de la paroisse de Surpierre

Photo : « Moncheu » : le curé-doyen Nicolas Charrière, curé de Surpierre de 1885 à 1943, frère de Mariette, entouré d'enfants de chœur lors d'une grande fête



La Mariette de la cure, qui ne la connaissait pas ? Et pourtant, elle passait inaperçue dans le village de son frère, le puissant curé-doyen, maître de Beuregard et des basses vallées avoisinantes.

Vêtue d'amples jupes tombant jusqu'à terre et d'une basque aux larges manches bouffantes, on ne retenait d'elle que deux yeux gris et durs - mais étaient-ils vraiment durs ? -, une petite figure chiffonnée sous un chapeau plat, toujours le même, posé sur des cheveux enfermés dans une résille noire. C'est d'un pas ample qu'elle marchait sur les bords de la route, sans saluer et sans regarder ni rien ni personne.

Nous ne pouvions l'apercevoir que le dimanche ou les rares fois où nous devions nous présenter au révérend. A ces occasions, après nous être copieusement mouchés, nous pressions délicatement le bouton de la sonnette. Nous percevions un pas traînant et la porte s'entrebâillait. Mariette était devant nous et nous dévisageait. On bredouillait notre demande qu'elle interrompait en disant : « Je vais chercher Moncheu. » Et elle disparaissait dans un clapotement de pantoufles trop grandes.

Elle tenait le ménage de son vénéré frère le *Moncheu*. Elle avait quelques recettes exceptionnelles. Il n'y avait qu'elle pour composer une crème au chocolat si douce, si onctueuse, que c'en était une splendeur pour le palais. Et ses gâteaux de Savoie, tellement parfaits, à en rêver la nuit !

Elle fossoyait, plantait, sarclait, faisait pousser de beaux légumes qu'elle arrosait de cent liquides industriels. Une fois par mois, elle s'embarquait pour le grand village des Vaudois, à quatre kilomètres, avec une poussette antique et profonde. Elle y cachait des trésors achetés grâce aux misérables francs octroyés par son frère, destinés à le nourrir, ainsi qu'un perpétuel vicaire. Celui-ci ne restait d'ailleurs jamais plus d'une année, de juillet à juillet, immanquablement remplacé par un autre, frais émoulu du Séminaire, obéissant, ingénu et surtout pas bavard.

Pour rentrer chez elle du grand village vaudois bâti dans la plaine, il fallait grimper. Et elle grimpait, grimpait, la petite Mariette, derrière sa vieille poussette chargée. Elle peinait, suait, soufflait. Mais elle avait du courage à revendre. Comme son frère *Moncheu*, elle sortait du pays des montagnes, là où le sol est tout en côtes et en bosses. Elle avait l'habitude des chemins escarpés, des ravines, des cailloux, des contours...

De temps en temps, elle s'arrêtait le long de la route, devant les *plantages* des Vaudois. Elle s'asseyait de longs moments, lorgnait *les carreaux* de choux, de raves, d'oignons... et hop !..., en voilà dans la poussette. Pourquoi aussi plantait-on de si beaux légumes le long de la route, à portée de main des pauvres... et des moins pauvres ? Le cœur léger et content, le sourire aux lèvres, Mariette reprenait sa poussette et continuait sa grimpe vers la cure. En plus des légumes, un paquet de tabac était secrètement caché dans une poche. Certains savaient au village qu'elle possédait une petite pipe en terre cuite. On l'avait surprise tout entourée d'une auréole de fumée... qui n'était pas celle du fourneau.

Des années et des années, elle était demeurée la même, toujours effacée, toujours muette. Puis on l'a vue se ratatiner, blanchir, devenir de plus en plus sourde. Et le dimanche à la grand-messe, assise dans son banc au bord de la grande allée, tout en avant dans la nef, il lui arrivait d'éternuer : de vrais coups de canon qui faisaient rire la foule...

Et elle mourut sans bruit. Personne ne l'a pleurée. La bonne vieille Mariette avait pourtant un cœur, mais personne n'y a recouru. Elle a sûrement souffert, mais elle n'a mendié la consolation de personne. Souhaitons que, là-haut dans le ciel, elle soit assise dans un profond fauteuil, fumant de bonnes pipées, en surveillant le sourire aux lèvres la paroisse où régnait *Moncheu*... et les choux des Vaudois.

JADIS À SURPIERRE, 45 VICAIRES DOMPTÉS !

Du même auteur, le Père Didier Bondallaz, capucin

La paroisse est vaste en terres : tout un enchevêtrement de combes, de collines, de forêts, de taillis. La carte de géographie nous présente cette enclave comme ayant quelque ressemblance avec un gros jambon, ou avec un cerf-volant ou aussi, avec un peu d'imagination, à une étoile éclatée en plein pays vaudois.

Dans cette parcelle de la République de Fribourg a régné jadis un curé-doyen pendant 58 ans. Il descendait du Haut-Pays de Gruyère. Il fut d'abord vicaire d'un curé gruérien pendant deux ans. Celui-ci était le neveu d'un autre curé gruérien. Trois Gruériens qui ont *pétri* la paroisse de main de maître pendant 148 ans, de 1795 à 1943 !

De vicaire, il est donc devenu curé, puis doyen, et enfin chanoine d'honneur de la cathédrale de Fribourg. C'était un prêtre hors pair, un dur parmi les durs, la tête bien faite, l'œil bleu et percutant, la parole précipitée et impérieuse, le pied de marcheur, sûr et ferme. Pendant près de 60 ans, par tous les temps, qu'il y ait de la neige et des *gonfles*, du soleil ou de la pluie, du brouillard, des chemins raboteux et ravinés, il allait chaque semaine, dans quatre villages éloignés, célébrer la messe et donner d'inoubliables leçons de catéchisme.



Dès le début de son ministère, l'évêque lui avait adjoint un vicaire : une cire jugée vierge, astreinte à *encaisser* remarques, conseils et exemples... Jusqu'à son décès, le doyen en a dompté 45 ! Et à quelle cadence ils se sont succédé ! Ils ne pouvaient s'attacher à la paroisse tant le révérend les couvait et tant ils devaient marcher droit et n'être que l'ombre d'un doyen omnipotent.

Il y eut néanmoins de rares exceptions. Comme celui qui est arrivé à la cure à vélo et qui a failli reprendre sa route illico en sens inverse. Tel autre, guère prisé du Maître, dont la monumentale moto pétaradait comme un avion. Pendant trois ou quatre ans, le doyen a eu à son service des vicaires étrangers. Le premier était un Père de Saint-Camille, tout rondlet et souffreteux. Quant au second, un Alsacien, il n'avait froid ni aux yeux ni à la langue. Ni au nez car il prisait ! Il avait le toupet d'interrompre son sermon du dimanche pour saisir dans une vaste tabatière une prise qu'il aspirait avec un bruit de soufflet. Puis il tirait de sa poche un mouchoir rouge, vaste comme une bannière. Et toute l'église jouissait pendant deux minutes d'une série de déflagrations. Vint enfin un érudit, professeur de l'Université de Vienne, un homme distingué, polyglotte, savant. Mais son accent amusait les enfants qui pouffaient de rire dès qu'il ouvrait la bouche. Il y eut celui qui laissa échapper des hérésies en chaire, un saint homme pourtant, long et maigre, humble et timide. Le doyen s'est embrasé à son sujet d'une sainte colère. Il y eut enfin

celui qui, en l'absence du doyen, a traversé l'église à grandes enjambées pendant les Vêpres et qui s'est précipité à la tribune pour gifler deux lascars qui se chicanaien. Il y eut... il y eut... qu'après avoir usé 45 vicaires, le révérend fut usé par la vie et dompté par la mort.

Au Grand Séminaire, en dernière année, les futurs prêtres disaient, paraît-il : « De la cure de Surpierre, délivrez-nous Seigneur. »

ET L'ÉCOLE MÉNAGÈRE FUT CRÉÉE

Du même auteur, le Père Didier Bondallaz, capucin

C'était avant la guerre de 39. Le paisible village de Surpierre avait toujours l'air de dormir comme un grand lézard sur cette échine de rocs et de terres entre les deux vallées, car il ne s'y passait rien !

Mais il ne dormait pas, le révérend doyen, maître tout-puissant de la paroisse. Il la tenait en haleine ! Il avait beau être vieux ; il restait « dans le vent », comme on dit aujourd'hui. Et je vous garantis que ça soufflait drôlement fort, parfois ! Il avait la tête solide, le regard assuré et des idées à revendre.

Après quelques années de *pontificat*, pour forcer les gens à l'épargne, il avait fondé une Caisse Raiffeisen dont il était le caissier intransigeant et redouté. D'un vieux grenier qu'il a muni de trois portes, dont l'une en fer, et de fenêtres préservées par de solides barreaux, il a fait une banque où il siégeait tous les dimanches, après la messe et après les vêpres. Il aimait mieux encaisser que redonner. Et l'épargne - voire l'avarice - s'est emparée de la paroisse...

Bien avant le commun des mortels, il a possédé un poste de radio. Une belle et bonne machine, pas du tout crachotante et asthmatique... où l'on pouvait entendre, vers les trois heures du matin, la voix de l'Amérique ! C'était entre les années 24 et 27.

En descendant de sa montagne, il avait emporté avec lui des idées claires comme les ruisseaux qui courent là-haut et l'énergie têtue du montagnard pour les réaliser. Une seule chose comptait : le but. Il secouait les endormis, talonnait les hésitants, les bougonnants, les attentistes... et il parvenait droit là où il voulait.

Or, vers les années 30, il s'était mis dans la tête, mon révérend, de doter la paroisse d'une école ménagère. Nos filles devaient aller à la rue de Morat, et c'était loin, et ça coûtait cher. En ce temps-là, on n'avait pas beaucoup d'argent liquide à la campagne et l'on craignait qu'elles ne deviennent des demoiselles perchées sur de hauts talons, raffinant et se tortillant en marchant. Elles ne seraient plus de vraies paysannes *féroces* pour les gros travaux et ne sauraient plus cuire le lard et la saucisse, le jambon et les choux, mais connaîtraient les recettes des vol-au-vent, composeraient des desserts et s'occuperaient de broderie et de rêves dorés en attendant pour le moins un régent !

Il avait donc loué aux châtelains de l'époque - la famille Delpech - une maison leur appartenant en bordure de l'église, maison qu'il n'avait jamais vue habitée. On le disait

avare, ce qui était pure calomnie. On a bien vu après sa mort, lorsqu'on a appris tout le bien qu'il avait fait en cachette. Il voulait donc doter la paroisse d'une école ménagère et la paroisse devrait, à l'avenir, en assumer les frais. Et sur ce point, les gens n'étaient pas d'accord, mais pas du tout !



Le bâtiment devenu, grâce au doyen Charrière, école ménagère et salle paroissiale

Par un beau dimanche de 1931, après la messe, il avait convoqué l'assemblée paroissiale. Les hommes ont afflué, vieux et jeunes, et fort montés. On n'a pas invité les femmes, pensez ! Une école ménagère n'est surtout pas leur affaire ! Bien sûr, ils la voulaient cette école, mais pas comme le révérend la désirait... car ils devraient ouvrir ce portemonnaie qui doit rester autant que possible fermé. La manne devrait tomber, oui, mais du Ciel ! Il a présenté le projet à l'assemblée : visages de pierre. On a voulu le bulletin secret : comme ça on ose dire ce qu'on pense ! On a ramassé et compté les bulletins. Les opposants ont été victorieux, à une écrasante majorité. Le révérend, tout-puissant conducteur de son peuple rétif, est descendu de son estrade, froid et net comme un couperet de guillotine, il s'est adressé au secrétaire prêt à protocoler les résultats : « Ecrivez ! dit-il. » Le greffier a saisi sa plume de la même vitesse qu'une recrue son fusil au commandement d'un officier et le révérend a dicté : « L'assemblée paroissiale, à l'unanimité, a décidé d'ouvrir une école ménagère. Signez, datez ! » Et le doyen a pris la plume des mains du secrétaire. Dans un grincement victorieux, il a signé lui aussi... A grandes enjambées, il a laissé ses gens éberlués et il a regagné son presbytère, impavide et serein.

Bien sûr les gens ont grogné sur tous les tons. Ils ont réfléchi... Du temps a passé : l'école ménagère s'est ouverte. Des Sœurs sont arrivées et tout le monde fut content !

ET IL Y EUT DES FRIBOURGEOIS POUR MASSACRER ESTAVAYER !



Illustration : dans la copie de la Chronique confédérale de Werner Schodeler, réalisée en 1572 par Christoph Silberysen (Aargauer Kantonsbibliothekx, Aarau) Le château de Chenaux est en feu et les habitants rescapés d'Estavayer jurent obéissance aux troupes bernoises et fribourgeoises.

Le 23 octobre 1475, les Suisses (Bernois et leurs alliés fribourgeois) sont venus assiéger Estavayer, qui dépendait alors de la Savoie comme plusieurs régions de l'actuel canton de Fribourg de langue française. La Savoie était l'alliée de Charles le Téméraire combattu par les Suisses.

Bernois et Fribourgeois y font un carnage affreux : 1300 hommes de garnison avec Claude d'Estavayer - seigneur du lieu et commandant de la place - sont impitoyablement passés au fil de l'épée. Ceux qui se sont retirés sur les tours sont également massacrés et leurs corps précipités par les meurtrières. La ville est complètement pillée. Dix ou douze

soldats trouvés cachés dans les caves sont livrés par le Conseil de guerre au bourreau de Berne pour être noyés dans le lac. On ne peut démolir le château de Chenaux et ses tours : on y met le feu et tout est consumé.

LA TOUR DE LA TRAHISON

Cette tour juchée sur le rempart, près du cimetière d'Estavayer, s'appelle Tour de la Trahison. Les défenseurs de la tour, pris de peur en présence des Bernois et des Fribourgeois le 23 octobre 1475, se sont enfuis, laissant derrière eux les cordes utilisées pour leur fuite. Les ennemis ont pu ainsi pénétrer en ville. Et la tour fut appelée *Tour de la Trahison*.



WILLE, GÉNÉRAL TOURNÉ VERS L'ALLEMAGNE...

Les principaux chefs de l'armée suisse 1914/1918 sont réunis sur cette photo. Le général de l'armée suisse pendant la guerre de 1914-1918, Ulrich Wille, est au centre avec, à sa droite, le chef de l'Etat-major, Theophil Sprecher von Bernegg.



D'après un tableau en 1915 de Johannes Weber - Musée d'Histoire de Berne - photographie de Stefan Rebsamen)

Au début de la Première Guerre mondiale, von Bernegg a failli devenir général. Lors de séjours à Bad-Ragaz (Saint-Gall), je me rendais régulièrement au village voisin de Maienfeld (Grisons). Sur une maison, j'ai découvert une imposante stèle destinée à la mémoire de von Bernegg, personnalité locale politique et, surtout, militaire de premier plan en sa qualité de chef de l'Etat-major général du général Ulrich Wille. Des différends ont surgi entre ces deux caractères très affirmés, von Bernegg étant moins *prussien*.

Wille est né à Hambourg en 1848 et il est décédé à Meilen (Zurich) en 1925. Inspiré par les techniques prussiennes qu'il avait pu observer lors de ses études à Berlin, il a essayé de les insuffler à l'armée suisse. Pro-allemand, il avait semble-t-il oublié les origines de ses ancêtres Vuille de La Sagne (NE). Ceux-ci, partis dans le Palatinat à l'ouest de l'Allemagne (capitale Mayence, Mainz), ont changé leur nom de Vuille en Wille. L'épouse du général Wille était une Bismarck, apparentée à la famille du chancelier Bismarck. Ce dernier a joué un grand rôle dans l'unification allemande autour de la Prusse, en 1871.

LA VILLE DE BULLE, VUE DE L'EST, AVANT LE GRAND INCENDIE DE 1805

Le 2 avril 1805, un gigantesque incendie détruit la quasi-totalité de Bulle. Le Musée gruérien nous renseigne sur cette catastrophe. En quelques heures, la ville est presque entièrement anéantie par le feu. Plus d'un millier d'habitants sont ruinés. La commune perd la plupart des bâtiments publics. Un immense élan de générosité se manifeste en

faveur des sinistrés. Les cantons de Fribourg, Zurich, Vaud, Berne, Neuchâtel, Valais, Genève et les Suisses de Paris sont spécialement généreux. La reconstruction est entreprise rapidement. A l'intérieur du périmètre d'origine qui est conservé, on supprime une rangée de maisons pour créer la grande place du marché. La halle aux grains est rebâtie en priorité. L'hôtel de ville est achevé en 1808, l'église paroissiale consacrée en 1816. La reconstruction de la cité va durer un demi-siècle. La simplicité d'une architecture fonctionnelle met en valeur de larges rues et la nouvelle place centrale. Cette ville neuve va connaître un remarquable développement économique et démographique. *Aquarelle anonyme, vers 1790 (Musée gruérien, Bulle).*



SAINT-NICOLAS : UNE ILLUSTRATION DE BISCÔME

Frédéric Aeby, auteur de cette illustration, est le fils de Teddy Aeby, dessinateur de grande renommée. Frédéric a hérité du talent et de l'imagination de son père. Internet, *Frédéric Aeby*. Deux autres membres talentueux de la famille Aeby : le grand-papa de Frédéric est le musicien Georges Aeby et son frère François est artiste comme lui...

Deux mots du grand-père, un musicien exceptionnel. De 1934 à 1953, Georges Aeby dirige la Landwehr de Fribourg, qu'il amène dans la catégorie *Excellence*. De 1934 à 1946, il dirige la chorale paroissiale de Saint-Maurice. A la tête du Chœur-Mixte de Bulle, en 1952 et 1953, il enregistre le festival *Mon Pays*. Réalisé sous la direction d'Etienne Chatton, son catalogue compte plus de 600 œuvres destinées aux fanfares et aux chorales.

LE PREMIER VOLUME DE « DE-CI...DE-LÀ »

Voici la quatrième de couverture. L'ouvrage a paru en 2019.

DE-CI... DE-LÀ

Jean-Marie Barras

Histoire, historiettes, art, personnalités, lieux, événements, coutumes, métiers, curiosités... Comme l'indique cette énumération, ce livre n'a rien de commun avec un autre ouvrage. Il touche à maints domaines. Ont été spécialement privilégiés dans ces pages des événements insolites, la campagne d'autrefois avec ses habitants et ses travaux, la vie religieuse très prégnante jadis, quelques occupations artisanales, des localités particulières... Lectrices et lecteurs pourront choisir dans la table des matières les sujets le plus en rapport avec leurs intérêts.

De-ci, c'est plutôt dans nos régions. De-là, c'est ailleurs et se rapporte par exemple à la découverte du monde faite par mon petit-fils. Spécialement lors de son voyage à vélo, seul, en campant souvent, de Lausanne au Cap Nord, soit plus de 4000 km ! Un exploit d'autant plus grand qu'il avait été victime l'année précédente d'un grave accident de snow ayant entraîné dix semaines d'hospitalisation.

Que les lectrices et les lecteurs passent de bons moments en parcourant « De-ci... De-là » ! Je souhaite que des jeunes gens en fassent aussi la lecture. Ne serait-ce que pour apprécier les progrès de la civilisation d'aujourd'hui... et pour découvrir aussi certaines richesses du passé !



REMARQUES TYPOGRAPHIQUES

1. *Au lieu de signaler les références à internet par le code html avec ses balises, j'ai simplement noté : internet, suivi du texte à taper.*
2. *J'ai préféré l'italique aux guillemets pour mentionner des titres, des mots patois, des mots en évidence, des expressions inusitées, des citations... Les guillemets sont utilisés dans des propos rapportés.*
3. *Pour l'écriture des nombres, je me suis référé au « Guide du typographe », Groupe de Lausanne de l'Association suisse des typographes, 2000. « Dans les nombres de plus de quatre chiffres, on sépare par un léger espace chaque tranche de trois chiffres, à partir de la droite. » Plus de quatre chiffres : 4 525 437 ; quatre chiffres : 4387 (pas d'espace).*
4. *Les adjectifs numéraux, précise ce Guide, s'abrègent de la façon suivante : premier, 1^{er}, première, 1^e, premiers, 1^{ers}, deuxième, 2^e, vingt et unième, 21^e.*